

FNA 0167 - Invasion "H"

Max-André Rayjean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

INVASION "H"



**M.A.
RAYJEAN** ★

★ **ANTICIPATION** ★

Editions
"Fleuve Noir"

INVASION « H »

M. A. RAYJEAN

INVASION « H »

COLLECTION
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS « FLEUVE NOIR »
69, Boulevard St-Marcel, PARIS-XIII^e

© 1960 « Éditions Fleuve Noir », Paris.
Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves

CHAPITRE PREMIER

Il pleuvait et la terre exhalait une odeur d'humus. Une pluie légèrement radio-active, séquelle des expériences atomiques passées, n'affectant pas les hommes dans leur santé fragile comme le verre, mais inspirant néanmoins l'inquiétude.

Cette pluie, des milliers d'yeux braqués derrière les vitres l'observaient avec un soupir de tristesse, avec une consternation dramatique, une grimace d'appréhension.

Sur les écrans de la télé, sur les pages toutes fraîches des journaux, les spécialistes avaient beau affirmer que le danger de contamination n'existait pas. Ils perdaient leur temps. Leurs paroles apaisantes étaient du vent. Chaque fois qu'il pleuvait sur le Nevada, les gens se mettaient en vitesse à l'abri, histoire d'éviter les gouttes du passé, à leur avis gorgées de strontium 90 et d'autres éléments nocifs.

En fait, le coefficient radio-actif n'avait rien d'alarmant. À telle enseigne que les syndicats d'initiatives invitaient les touristes au Nevada pour une somme dérisoire. Généralement, les maisons en étaient pour leurs frais publicitaires. N'empêche qu'elles ne renonçaient pas à leurs slogans. Il est vrai que le gouvernement leur allouait discrètement des subsides de façon à redonner un peu d'activité à ce bon vieux désert qui s'ennuyait depuis que l'homme l'avait fui.

Il pleuvait sur le Nevada, comme il avait plu tant d'autres fois, comme il pleuvrait sans doute encore. Apparemment, cela ne présentait guère d'importance.

Et pourtant !...

Oui, il fallait un commencement et le phénomène débuta précisément cette nuit-là, où les larges gouttes tièdes cherchaient leur chemin dans les ténèbres profondes, avant de s'infiltrer dans la terre assoiffée.

Oh ! Évidemment, on ne s'aperçut pas immédiatement du changement. Mais par cette nuit pluvieuse, quelque chose s'anima dans le désert...

*

* *

Le mois de novembre s'annonçait froid. Une bise aigre soufflait sur Washington. Des écharpes de brume traînaient dans les rues, cernaient les buildings et folâtraient dans la campagne.

Au trentième étage de Mole-Street, une lumière s'alluma, luciole

jaune dans la nuit noire. La sonnerie vibrante, impérative, d'un visiophone, emplissait tout l'appartement de Joe Maubry, reporter à la Télévision américaine.

Le jeune homme, en grommelant – il n'aimait pas être réveillé en sursaut – s'assit sur son lit et, sans hâte, enfila ses pantoufles fourrées. Il bâilla.

Il passa une main lasse dans sa tignasse ébouriffée. Puis, se frottant les yeux, il observa le réveil posé sur la table de nuit : onze heures quinze. Qui diable l'appelait, alors qu'il dormait depuis une heure ? Il s'était couché tôt et il aurait volontiers envoyé au diable son correspondant.

Peut-être Joan. Mais cela semblait improbable. Il avait quitté Joan à neuf heures, au drug-store, et les deux jeunes gens étaient rentrés chez eux chacun de leur côté.

Alors ?

Maubry hocha la tête. Il n'était pas pressé car il se trouvait délicieusement bien dans son lit. Une douce chaleur provenait d'un foyer à infrarouges et envahissait régulièrement l'appartement.

Joe allongea la main et tourna le visiophone vers lui. Il pressa le contact. Aussitôt, la sonnerie s'interrompt et la figure d'un gros homme s'encadra sur le petit écran.

— Ah ! Enfin..., soupira le correspondant, visiblement impatient. Je vous croyais encore debout.

— Mais, patron, protesta Maubry, il est onze heures quinze et...

— ...et vous dormiez comme un abruti ! Navré de vous réveiller, mais il faut que vous filiez immédiatement au Nevada.

Joe sursauta. Par expérience, il savait que Manuel Robeson ne plaisantait jamais. Pourtant, cette fois, il fut sceptique.

— Au Nevada ? Mais ce n'est pas la porte à côté. Ne pourrais-je attendre demain matin ?

Robeson s'énerva. Son visage devint cramoisi et il passa sa main dans le col de sa chemise.

— Vous êtes reporter, oui ou non ? Je vous appelle de chez moi. Je viens, à l'instant, de recevoir un câble de notre correspondant à San Francisco. Figurez-vous qu'à dix-huit heures, un hélicoptère transportant quelques touristes et revenant d'une excursion dans le Nevada, a été le témoin d'un phénomène inexplicable du côté de la Humboldt River. Depuis, jamais le Nevada n'a reçu autant de visiteurs. Il en vient de partout et il n'y a que cinq heures que le fait est signalé. Quel engouement ! Naturellement, la police est sur les lieux.

— Hum ! toussa Joe. De quoi s'agit-il ?

— Une histoire de végétal. Mon correspondant n'a pu être plus précis. Il n'a fait que me rapporter les rumeurs. Grouillez-vous, mon ami, sinon vous ne trouverez plus une chambre à Carson-City.

L'ionobus pour San Francisco part à minuit. Vous avez le temps de l'attraper au vol.

Maubry grogna une approbation et il allait couper le contact quand Robeson se ravisa :

— Je veux du sensationnel, vous entendez ? Un hélicoptère et du matériel vous attendra à San Francisco. Et, ultime recommandation, ne vous faites pas griller par les gars de la presse !

Le directeur de la télé disparut de l'écran et Joe poussa un profond soupir. Il aimait son métier, seulement il n'aimait pas Robeson. Ce dernier n'en finissait jamais avec ses conseils – superflus, naturellement.

— Un jour, grommela le reporter, je lui proposerai de faire graver ses leçons sur microsillon ! Quel rabâcheur !

Une fois de plus, il s'apprêtait à faire un deuil de sa nuit. Cela lui arrivait fréquemment. Il s'habilla en hâte, téléphona à un héli-taxi, boucla sa valise, et se retrouva sur le toit de l'immeuble.

La bise glaciale le surprit. Il releva le col de son auto-coat et frissonna. Fort heureusement, il n'eut pas à attendre longtemps l'héli-taxi.

— À l'aéroport ! lança-t-il au pilote, en s'engouffrant dans l'appareil.

Il survola Washington endormie. Des projecteurs éclairaient les buildings. Le monorail des aéro-trolleys scintillait et les larges pistes suspendues tendaient leurs arceaux monumentaux au-dessus de la ville.

Maubry parvint à l'aéroport cinq minutes avant l'envol de l'ionobus pour San Francisco. Il eut juste le temps de prendre son billet dans la distributrice automatique et de foncer à toutes jambes sur l'aire de départ, bousculant même quelques employés au passage. Sitôt à bord de l'ionobus, le sas se referma derrière lui.

— Ouf ! soupira-t-il, se laissant tomber sur l'un des sièges gyroscopiques et essuyant discrètement les gouttes de sueur qui mouillaient son front. Quel métier !

Le lourd engin s'éleva avec effort sur quatre colonnes de flammes et parvenu dans les hautes couches atmosphériques, vers trente mille mètres d'altitude, il bascula, filant comme une flèche vers le Pacifique.

Maubry, bien calé dans son fauteuil, récupérait son souffle. Il réfléchissait aussi à sa mission. Robeson avait la sale manie de laisser ses reporters dans le vague. Bien sûr, le correspondant de San Francisco manquait d'informations. N'empêche que la plus élémentaire précision s'imposait. Joe fonçait comme un ouragan, tête baissée, sans trop savoir sur quel événement il s'aiguillait. C'était du suspense ou il n'y connaissait rien. Et avec Robeson, le suspense avait un piment particulier.

Maubry évoqua le Nevada, de triste mémoire. C'était un sale coin,

pestiféré. Et le gros Robeson l'envoyait là-bas, parce qu'il s'y passait un curieux phénomène, surtout parce que le patron cherchait avant tout du sensationnel pour ses émissions d'actualité.

Quand l'ionobus se posa à San Francisco, moins d'une heure plus tard, Joe retrouva tout son dynamisme. Son sommeil s'était volatilisé et la passion de son métier reprenait ses droits. Il n'aspirait plus qu'à télé-filmer un document extraordinaire alors que, trois minutes auparavant, il envoyait Robeson au diable.

Mais Maubry était ainsi, impulsif, versatile. Il le reconnaissait lui-même et Joan Wayle, sa fiancée, en savait quelque chose. Ce qui ne l'empêchait pas d'être le meilleur garçon du monde.

Joe, sitôt descendu de l'ionobus, chercha du regard le correspondant de la télé. Il le découvrit facilement, près de l'hélicoptère frappé aux insignes de la Télévision américaine, bien qu'il ne l'eût jamais rencontré.

Notre ami se présenta, la main franchement tendue :

— Joe Maubry, de Washington. C'est Robeson qui m'envoie.

— Enchanté, Maubry, dit le correspondant, un type distingué qui ne ressemblait pas à un journaliste. Je m'appelle Hadimer. Je me tiens à votre disposition, naturellement.

— Naturellement ! répéta Joe. C'est votre boulot. Ainsi, c'est à vous que je dois mon sommeil interrompu. Que se passe-t-il au Nevada ?

Hadimer grimaça ouvertement.

— Je vous attendais et je n'ai pu aller sur place. Mais la nouvelle s'est vite répandue, vers six heures du soir. L'hélicoptère ramenant les touristes avait le radio-téléphone à bord. Mieux que toutes les rumeurs, vous verrez sur les lieux.

Le correspondant souhaita bon voyage à Maubry.

— Je vous ai trouvé un caméraman de première : Alix Slone. Vous m'en direz des nouvelles. C'est aussi un pilote remarquable.

— Hum ! Je vois. Toutes les qualités, en somme. Je croyais que vous veniez avec nous, Hadimer ?

— À quoi bon ? Je ne suis qu'un correspondant, attaché au bureau de San Francisco. Robeson m'a prié de rester à l'agence, au cas où il aurait besoin de moi. Le Nevada, ce n'est pas dans mes attributions.

Maubry haussa les épaules et grimpa dans la cabine. Il serra la main de Slone, un gars sympathique à grande tignasse rousse et qui possédait une magnifique verrue sur l'aile du nez.

Slone était d'un tempérament bouillant. Du pouce, il désigna la silhouette d'Hadimer, noyée dans l'ombre.

— Il crève d'envie d'être envoyé spécial !

— Vous le connaissez ?

— Bah ! J'ai affaire à lui, de temps à autre. À la direction régionale, on ne tient pas du tout à lui attribuer d'autre poste que celui de

bureaucrate. Et ça, Hadimer ne le prise guère !... Entre nous, je ne crois pas qu'il ait l'étoffe d'un envoyé spécial.

Lentement, l'hélicoptère s'éleva. Il plafonna bientôt au-dessus de l'aérodrome et, d'un bond, disparut dans la nuit. Les lumières de San Francisco s'éteignirent.

Maubry tira son paquet de cigarettes. Il en offrit une au pilote et tous deux fumèrent quelques instants en silence. On percevait seulement le sifflement assourdi des tuyères de l'engin.

— Dites-moi, Slone. On a l'air de faire beaucoup de bruit autour du Nevada. Savez-vous quelque chose ?

— Beuh... Des bobards ! Paraît qu'un végétal s'est mis soudain à se trémousser devant des touristes ébahis ! Franchement, vous en avez vu beaucoup des plantes qui remuent ?

Joe partit d'un franc éclat de rire. Visiblement, il ne prenait guère l'histoire au sérieux. Pourtant, tout ce remue-ménage dissimulait un événement prodigieux. On ne se rendait pas au Nevada en pleine nuit pour y regarder les épines d'un cactus !

L'hélicoptère passa au large de Carson-City et piqua droit sur le désert. La lune ruisselait en cascades argentées sur la terre stérile.

— De quand date la dernière pluie ? demanda brusquement Joe.

— Un bon mois, au moins. Pourquoi cette question ?

— Pour rien. Les pluies sont toujours plus ou moins radio-actives dans la région. Vous saisissez le rapport ?

— Non.

— Ça ne fait rien. Mais on peut tout supposer... Tenez. Je crois que voilà la Humboldt River.

— Oui, c'est la Humboldt, confirma le pilote. Cinq minutes plus tard, les deux hommes apercevaient une lueur au sol, jaunâtre. Elle provenait du projecteur de l'hélicoptère de la police. Ce foyer lumineux éclairait comme en plein jour. On distinguait les casquettes à courtes visières des policiers, puis des silhouettes en civil, agglutinées autour d'un gros végétal émergeant de terre.

— Cactus ? interrogea Maubry, sourcils froncés.

— Non. Mandragore, précisa Slone qui connaissait toutes les particularités du Nevada.

— Mandragore ?

— Oui, une plante de la famille des solanacées. La plupart se présentent sous l'aspect de racines dont certaines affectent la forme humaine ou animale. Ces racines sont courantes dans certains déserts. La Nevada en possède de beaux échantillons.

L'hélicoptère de la télé se posa dans un nuage de poussière. Joe constata amèrement que ses confrères de la presse – certains tout au moins – étaient déjà sur les lieux.

— Ils ne perdent pas leur temps ! grommela-t-il.

Les flashes des photographes crépitaient et les caméras s'en donnaient à cœur joie. Maubry joua des coudes pour parvenir au premier rang des curieux, sans souci des protestations. Il montra son coupe-file à un agent.

— Ah ! La Télé... soupira le policier. Que pensez-vous de cette mandragore ?

Joe regarda. Sous la lumière du projecteur, il distinguait parfaitement la grosse racine émergeant du sol stérile. Torturée comme mi corps de goutteux, grotesque parodie de l'homme, la plante se dressait, verticale. Elle était l'objet de tous les commentaires.

Maubry fut frappé par certains détails. La solanacée possédait une tête humaine, avec un nez, des yeux, une bouche, apparemment taillés par un sculpteur habile. Un corps décharné, des bras sans mains, des jambes sans pieds. La nature avait tellement bien imité les choses qu'il ne manquait que le mouvement à cette créature de cauchemar, au visage grimaçant, simiesque.

Joe ne s'inquiéta pas. Il se demanda même pourquoi l'on faisait autant de remue-ménage pour une mandragore, admirable réplique de l'homme, certes, mais qui n'en restait pas moins un végétal banal. D'autres racines affectaient des formes analogues et seule la curiosité poussait le touriste à les admirer. Ici, c'était un centaure, là, un chien enraciné ou bien un lapin-danseur. À moins qu'il ne s'agisse d'un animal antédiluvien.

Slone déroulait tranquillement son câble. Il parvint auprès de Maubry et lui tendit un micro. Puis il vérifia sa caméra, criant à l'entourage :

— Soyez aimable. Faites attention au câble.

Se tournant vers Joe :

— Alors, on commence ?

Le reporter haussa les épaules. Il désigna la mandragore ricanante, éblouie par le projecteur braqué sur elle.

— Robeson va en faire, une tête. Il attend quelque chose de sensationnel.

Un confrère de la presse le poussa du coude.

— Hé ! Vous n'avez pas vu ?

— Non. Je...

— Vous venez d'arriver, bien sûr. Mais observez donc mieux les « bras » de la solanacée. Vous verrez qu'ils bougent. Et ça, c'est formidable, mon vieux !

Maubry reçut comme une douche. Il n'y croyait guère à cette histoire de végétal qui remuait. Pourtant, Hadimer lui en avait touché deux mots. Il s'approcha, malgré les recommandations d'un policier.

Il regarda plus longuement. Oh ! bien sûr. C'était imperceptible, à peine décelable. Mais incontestablement, la racine s'animait. Les yeux

avaient quelque chose d'humain. Mille symptômes prouvaient que le végétal, soudainement, possédait une vie active.

— Allons, n'approchez pas ! hurlaient les agents, refoulant les curieux.

Joe fut repoussé. De grosses gouttes de sueur perlaient à son front, malgré la nuit froide. Plus il regardait la mandragore, plus il y décelait des stigmates de vie. Toute la plante frémissait !

Slone braquait sa caméra et prenait un film, d'aussi près que possible, afin de montrer aux téléspectateurs le prodigieux phénomène.

Le micro tremblait dans les mains du reporter.

— Ici Joe Maubry, envoyé spécial de la Télévision américaine, qui vous parle du Nevada...

*
* *

Slone se pencha sur l'enregistreur et coupa le contact. Aussitôt, les bobines électro-magnétiques cessèrent leur rotation sur leurs pivots.

Le technicien roux ôta les bandes et les enfouit dans un sac en plastique. Puis il enrôla ses câbles sans hâte.

— Grouillez-vous, mon vieux ! s'impacienta Maubry qui n'aimait pas précisément les mollusques. Il faut que dans moins de deux heures, Robeson ait les enregistrements et les télé-films. Il les passera aux premières informations du matin. C'est indispensable si l'on ne veut pas se faire griller par la presse.

— O.K. ! agréa le pilote en bourrant un chewing-gum dans sa bouche. Comptez sur moi. Je file immédiatement à San Francisco.

Il mâchonna paisiblement et s'installa aux commandes de l'hélicoptère. Il hésita :

— Et vous ?

— Je reste sur place, au cas où il y aurait du nouveau. Mais cela m'étonnerait. J'ai dit l'essentiel. Cette affaire n'a pas fini de passionner l'opinion.

Slone manipula des boutons sur le tableau de bord. Des lumières s'allumèrent.

— Vous avez une idée ?

— Sur la mandragore ? Aucune. Je n'y connais rien en botanique et je préfère m'en référer aux experts. La police attend le professeur Golson. Mais je doute que cet homme de science y comprenne quelque chose... Maintenant filez, Slone. Pour rentrer, je me débrouillerai.

Le pilote leva son pouce en signe d'acquiescement et lança les réacteurs. Les gaz giclèrent des tuyères et Maubry, saisi par un tourbillon glacial, s'éloigna en grommelant.

Il se retourna. Il vit l'appareil s'élever puis disparaître dans la nuit.

— Bon caméraman, ce Slone, mais un peu mou

Il revint vers le cercle des curieux qui, sans cesse, s'épaississait. Les journalistes et les photographes affluaient. Constamment, des hélicoptères se posaient, repartaient, et la police avait bien du mal à canaliser ces touristes.

Personne, jusqu'à présent, n'avait osé toucher la mandragore-phénomène. Elle constituait un pôle de répulsion et si chacun s'en approchait, soit pour la contempler, soit pour la filmer, soit pour la photographier, on observait des règles de prudence. D'ailleurs, les policiers, au coude à coude, formaient une barrière autour du végétal et sans cesse prodiguaient des conseils alarmants et certifiaient qu'un réel danger existait.

La mandragore était un peu comme un volcan en éruption. On admirait son réveil colossal, mais personne n'aurait songé à descendre dans son cratère !

Joe aborda un homme d'une quarantaine d'années qui, immobile, contemplait la plante vivace avec des yeux craintifs.

— Je m'excuse, monsieur, mais vous avez été l'un des premiers à assister au phénomène ?

— Oui. J'appartiens au syndicat d'initiatives de San Francisco. Mon hélicoptère, garni de quelques touristes, regagnait Carson-City, son survol terminé. Toutefois, je ne voulais pas achever la visite du Nevada sans un crochet aux mandragores à formes humaines ou animales. C'est ainsi qu'en approchant de celle-ci, nous fûmes surpris de la voir s'animer.

— Qu'avez-vous pensé à ce moment-là ?

— Oh ! À une hallucination, bien sûr. Bien des fois, je suis passé à côté des mandragores et je vous l'avoue franchement, aucune d'elles ne s'était mise à vivre... comme un homme.

— Un homme... enraciné tout de même ! précisa Joe en souriant. Vous voyez la nuance. Pour ma part...

Le reporter s'interrompt brusquement. Son œil fureteur venait de reconnaître quelqu'un dans la foule.

— Euh ! Excusez-moi, dit-il au témoin en s'élançant vers une élégante silhouette féminine qui tentait de se frayer un passage jusqu'au premier rang des curieux.

— Oh ! Joe ! s'exclama la jeune fille, faussement surprise, en reconnaissant son fiancé.

— Naturellement ! grommela Maubry en embrassant furtivement Joan au coin des lèvres. Vous arrivez en retard. J'ai déjà envoyé mon article à Robeson.

— Bravo ! applaudit Joan Wayle. Mais je dormais quand mon rédacteur en chef m'a réveillée. J'ai manqué l'ionobus de minuit.

La jolie journaliste aux yeux verts fronça les sourcils. Elle lança un

bref regard d'appréhension vers le végétal monstrueux dont les bras et le corps noueux continuaient de s'agiter convulsivement, en proie à une fièvre interne apparemment inexplicable.

— Joe, dites-moi que je rêve et que tout cela est truqué, abominablement. C'est du cinéma, n'est-ce pas ?

— Allons, Joan, ne vous affolez pas. Je sais. Cette histoire paraît fantastique. Mais la vérité nous crève les yeux. Regardez. Le végétal bouge, VIT. J'ignore les raisons de cette métamorphose mais n'oublions pas que le Nevada a été le théâtre d'expériences atomiques. Fort heureusement, depuis, une convention internationale a aboli les explosions nucléaires et toute fabrication de matières fissiles à des fins militaires.

— Et vous croyez que la radio-activité...

— Simple supposition, chérie. Golson doit arriver d'une minute à l'autre.

— Le botaniste ?

— Oui. C'est un type qui en connaît long sur les plantes. La police est allée le chercher à son domicile de Chicago... Naturellement, vous désirez quelques tuyaux pour votre journal.

Joan approuva. Mais sa main se crispa sur le bras de son fiancé :

— J'ai peur, Joe. Brusquement peur, comme une imbécile.

— Vous feriez-vous des idées ? Vous allez me balayer ça immédiatement de votre jolie tête. Je ne veux pas que vos yeux soient sombres. Je ne veux pas non plus que votre bouche reste rigide. Vous êtes tellement charmante quand vous souriez !

Maubry était un homme heureux. Il possédait une fiancée adorable, qu'il aimait follement. Seulement Joan Wayle appartenait à l'équipe du *Star Tribune*, un journal de Washington qui montait en flèche depuis plusieurs années et qui concurrençait sérieusement la télévision. Robeson, entre autres, ne pouvait souffrir Joan, parce que la télé et la presse étaient un peu comme chien et chat.

Joe naviguait précairement entre ces deux galères. Il y mettait de la bonne volonté, le pauvre. Mais Robeson lui passait plus d'un savon quand il facilitait le travail de Joan. Or, le reporter de la télé ne résistait pas longtemps aux grands yeux verts. Certains chats s'entendent très bien avec les chiens.

Le journaliste soupira :

— Je pense à Samelson. C'est une vieille histoire⁽¹⁾ mais elle ne s'enlèvera jamais de mon esprit.

— Je comprends. Et vous faites le rapprochement entre les apparitions vertes et la mandragore. Mais il n'existe aucune corrélation ! Le « revibrator » était un appareil purement scientifique. La mandragore découle de lois naturelles.

— Un végétal animé ! Vous appelez cela des lois naturelles ? Non,

Joe. Quelque chose est intervenu dans le métabolisme de la plante. Quelque chose provoqué soit par la radio-activité, soit par un autre phénomène.

Au même moment, un hélicoptère de la police se posa. Plusieurs hommes en civil, le visage grave, en descendirent. Parmi eux, un personnage plus âgé attira particulièrement l'attention des journalistes, gens éminemment bien renseignés. Un nom circula comme une traînée de poudre :

— Le professeur Golson !

Aussitôt, celui-ci se dirigea vers la mandragore phénoménale. Le cercle des policiers se rompit et se reforma immédiatement.

Le botaniste, figé, contempla l'hallucinant végétal en mouvement. Jamais sans doute, au cours de sa longue carrière, il n'avait assisté à un tel spectacle. Il resta un moment muet puis appela l'un de ses collaborateurs :

— Apportez les instruments, nous allons effectuer quelques prélèvements.

Golson, d'un œil ironique, contempla l'un des policiers qui tenait son revolver polyrayons à la main :

— Rengainez cela, mon brave. Auriez-vous peur que, brusquement, cette mandragore, du type atropa, s'arrache à la terre ?

L'agent pâlit étrangement, sous le projecteur braqué. Un frisson lui parcourut le dos. Il préférerait, de beaucoup, se mesurer à un gangster.

— Non, mais je... balbutia-t-il.

Le savant haussa les épaules. Son collaborateur lui apportait un scalpel. Il s'en saisit et se mit à genoux sur le sol aride. L'assistance, brutalement silencieuse, haletait.

Joan étreignit la main de son fiancé :

— Joe... Le professeur ne court-il aucun risque ?

— Je ne sais pas. Cela m'étonnerait. Nous sommes en face de quelque chose d'inexplicable.

La voix d'un policier retentit :

— Avez-vous assez de lumière, professeur ?

— Oui, merci, dit Golson. Passez-moi mes gants de caoutchouc.

Il se ganta, sans doute par pure précaution. Puis sa main droite, un peu tremblante, armée du scalpel, s'allongea vers la plante. Les doigts de sa main gauche palpèrent longuement la racine et Golson constata un détail ahurissant : la racine avait perdu de sa dureté primitive, de sa sécheresse. Elle devenait molle, comme de la chair animale, élastique. Sa couleur jaunâtre virait lentement au rouge sanguin.

Le botaniste hésita quelques secondes. La mandragore se doterait-elle d'une sensibilité ?

Le scalpel fouilla la superficie de la racine, explora prudemment les téguments. Une incision légère n'amena aucune réaction du végétal et

le savant, le front luisant de sueur, poursuivit sa besogne.

Il taillada les fibres. La racine parut saigner. Un suc rouge coula goutte à goutte dans la terre qui l'absorba.

— Vite, donnez-moi une éprouvette ! ordonna le professeur.

L'aide apporta l'objet demandé. Quelques fragments cellulaires tombèrent dans l'éprouvette rapidement obturée par un bouchon d'ouate.

Golson se releva et quitta ses gants. Il s'essuya le front et contempla la cicatrice laissée par le scalpel. Le suc rougeâtre se tarissait lentement.

— Alors ? demanda un journaliste.

— Je ne peux rien dire tant que je n'aurai pas examiné les prélèvements, répondit le botaniste. Mais j'ai tout lieu de penser qu'il s'agit d'une transmutation.

— Une transmutation ? Quelle en serait l'origine ?

— Peut-être la radio-activité. Excusez-moi, messieurs.

L'éminent savant quitta la cohue des journalistes qui l'inondaient de flashes et, une nouvelle fois, appela son assistant.

— Le compteur Geiger.

Golson s'arma de l'appareil. Il en promena l'antenne autour de lui, sur le sol aride, sec. Le compteur grésilla faiblement. Il crépita davantage quand il effleura la mandragore.

Le cercle des curieux s'élargit. Le botaniste les rassura :

— Le coefficient est trop faible pour présenter un danger. Néanmoins, cette mandragore affecte un certain degré de radio-activité. Rien d'étonnant. Le Nevada a servi de champ d'expérience atomique.

Se tournant vers les policiers :

— Un conseil, messieurs : continuez votre surveillance attentive autour de cette solanacée. Mieux : construisez une barrière protectrice. Des fanatiques peuvent en effet détruire la mandragore et ce serait vraiment dommage pour la science. De plus, peut-être existe-t-il un certain danger de contamination.

Les visages des policiers s'allongèrent. La panique entra dans leurs yeux.

— Vous avez touché la plante, professeur...

— J'étais ganté. De toutes façons, cela n'a guère d'importance. Je consacre ma vie à la science... Bonsoir, messieurs.

Quand Golson disparut, chacun en éprouva comme du soulagement. Mais il laissait un froid derrière lui. Un froid qui figeait les conversations.

Par groupes, les journalistes devisaient, commentaient à voix basse. Il leur semblait que la mandragore les épiait de ses yeux de plus en plus humains. Une certaine gêne planait et – pourquoi ne pas

l'avouer ? – une certaine angoisse aussi. Visiblement, un malaise flottait.

— Dommage, regretta Maubry, que Slone soit parti avec le matériel. J'aurais eu l'enregistrement du professeur. Mais je tenais à ce que Robeson passe mon communiqué au bulletin de six heures.

Joan entraîna son fiancé vers l'hélicoptère du *Star Tribune*.

— Je vous emmène, Joe ?

— Volontiers. Je ne tiens pas à rester ici une minute de plus. Nous n'avons plus rien à y faire. Il faut attendre l'expertise de Golson. J'ai idée que les places seront chères devant le labo de Chicago !

Tandis que l'hélicoptère s'élevait, piloté par un type du journal, Joan Wayle décrocha le téléphone. Elle demanda Washington.

Elle sourit à Maubry :

— Excusez-moi, Joe. J'ai peur de rater la première édition. Alors je dicte mon article. Vous ne m'en voulez pas ?

Joe haussa les épaules et soupira bruyamment. Il se cala dans un coin et resta silencieux. Il se demanda, quand il serait marié, comment il pourrait supporter la concurrence de sa femme. Pour lui, c'était un sacré casse-tête.

CHAPITRE II

Golson tamponna ses yeux rougis par l'effort constant qu'ils déployaient depuis plus d'une heure. Il se leva, abandonnant l'énorme microscope électronique. Il était pâle, les traits tirés par une nuit à peu près blanche. Mais sitôt de retour à Chicago, il n'avait pas voulu remettre au lendemain l'examen des prélèvements. Le phénomène dépassait de loin les problèmes habituels que Golson résolvait d'ordinaire sans difficulté. Et un homme de science, si âgé soit-il, ne reste jamais indifférent devant une nouveauté.

Voilà pourquoi le botaniste s'était mis immédiatement à l'œuvre, fébrilement, passionnément. Tout son long corps maigre, vieilli, frémissait, vibrait. Jamais il ne s'était heurté à une énigme aussi complexe, ahurissante.

Alex, son assistant fidèle, s'approcha de lui avec la condescendance d'un fils.

— Voulez-vous un peu de café, professeur ?

— Volontiers... Mais je n'y comprends rien. Je ne comprends pas ce qui s'est passé. Cela dépasse ma compétence. Cette transmutation brutale de la cellule végétale en cellule animale n'a pu intervenir que grâce à un facteur extérieur.

Alex préparait hâtivement une tasse de café concentré. Il versa de l'eau chaude sur la poudre soluble. Puis il apporta le breuvage au professeur.

— Buvez. Vous avez besoin de repos. Ce problème vous surexcite et vous avez passé une nuit blanche.

Golson haussa les épaules. Il n'attachait pas d'importance à sa fatigue. Il murmura, en buvant une gorgée de café :

— La radio-activité... C'est elle la coupable. Mais il reste à le déterminer d'une façon absolue.

Il s'assit sur une chaise et acheva sa tasse. Il se sentit beaucoup mieux, bien que cette sensation fût factice.

— Je ne me trompe absolument pas, Alex. Comme moi, vous avez observé les prélèvements. La transmutation n'apparaît pas encore totale, mais elle s'effectue par stades progressifs. Depuis quand s'est-elle amorcée ? Il serait bien difficile de le préciser. Depuis de longs jours, en tous cas. Il a fallu des circonstances particulières, chimiques et biologiques, peut-être une augmentation soudaine de radiations en un point de la plante.

Golson s'interrompt quelques secondes. On sentait que le problème l'absorbait entièrement, le terrassait. La solution lui échappait

partiellement et pour un savant, le fait de ne pas triompher de la vérité était une sorte d'humiliation, envers lui-même et envers le public.

Il poursuivit, d'une voix lasse, sans éclat :

— Des noyaux nucléiques sont en train de se former dans les cellules, et mêmes des filaments chromatiques. La sève mue lentement en un liquide analogue au sang animal.

Une flamme craintive illumina les yeux bleus d'Alex.

— Croyez-vous, professeur, que d'autres mandragores peuvent être touchées par le phénomène ?

— C'est possible. L'avenir nous l'apprendra. Il faudra surveiller étroitement le Nevada car en cas de radio-activité, la contamination existe réellement et ne se limite pas. Par contre, j'ignore totalement pourquoi la transmutation a atteint un genre particulier de mandragore, celle qui ressemble à l'homme. Là encore, les semaines futures éclaireront nos lanternes.

L'assistant resta muet, sans voix. Il s'approcha de la fenêtre. Quelques paillettes de neige tourbillonnaient dans un ciel immuablement gris et, violemment balayées par le vent, cognaient furtivement contre les vitres.

Sur le trottoir, devant le domicile de Golson, une trentaine de personnes attendaient dans le froid, en piétinant.

— Dois-je faire entrer les journalistes, professeur ?

— Oui. Introduisez-les dans le salon. Mais j'aurai peu de choses à leur dire.

Alex s'occupa de cette formalité. Le salon fut trop petit pour accueillir la meute des reporters. Ceux-ci se tassèrent comme ils purent et plusieurs – les moins privilégiés, naturellement – demeurèrent dans le corridor. Mais comme la porte restait ouverte, ils pourraient néanmoins entendre la communication de l'éminent botaniste.

Quand Golson parut, grave dans sa blouse blanche, les flashes crépitèrent. Le savant, un peu ébloui, leva les mains en signe de protestation :

— Je vous en prie, messieurs... À quoi bon toute cette publicité autour de mon nom ? Je ne suis qu'un humble chercheur. Je sais. Je lis une impatience dans vos yeux. Je vais vous décevoir car la vérité m'échappe partiellement. Je vous confirme néanmoins que nous sommes en présence d'une transmutation organique. Maintenant, si vous le désirez, j'attends vos questions. Je tâcherai d'y répondre en toute objectivité.

Pendant plus d'une heure, Golson fut soumis au feu roulant des reporters. À mesure qu'il parlait, ses traits se creusaient. Quand les journalistes partirent enfin, il demanda une chaise à son assistant. Il

s'y effondra. La fatigue terrassait le vieil homme.

*
* *

Dans un drug-store, assis sur de hauts tabourets, devant un comptoir, Joe et sa fiancée buvaient un café crème. Il était trois heures de l'après-midi et le même vent aigre, glacial, soufflait sur Washington.

Les deux jeunes gens, sitôt revenus du Nevada, avaient pris quelques heures de repos. Ils se retrouvaient donc en assez bonne forme.

— Pourquoi, demandait Joan, m'avez-vous empêchée de me rendre à Chicago, à la conférence de presse de Golson ? Mon rédacteur en chef me roule de gros yeux et je crains qu'il n'ait raison.

Maubry sourit et but une gorgée de son café crème, qu'il trouvait excellent.

— Allons donc, Joan ! D'abord, je ne vous ai pas retenue par la force. Ensuite, moi aussi j'ai boudé la conférence de presse et Robeson, tout comme votre rédacteur en chef, a failli s'étrangler devant mon refus catégorique.

— L'absence de la télévision, plus que celle du *Star Tribune*, aura été remarquée à Chicago, commenta Joan Wayle. Nos confrères ne manqueront pas d'en faire des gorges chaudes !

— Je m'en moque. J'ai horreur d'attendre sur les trottoirs car Golson n'avait fixé aucune heure précise. Un coup à attraper la grippe ou un bon rhume de cerveau, par cet automne glacial ! Et puis, je vous l'ai dit, j'ai ma petite idée. Golson, au Nevada, a parlé de transmutation. Il confirmera simplement son diagnostic, à Chicago. Cela mérite-t-il des heures d'attente, dans le froid ? Je parie à dix contre un que nos confrères ramèneront une belle déception de leur conférence. Tandis qu'avec Mac Kander...

Joan trempa ses lèvres dans sa tasse.

— Mac Kander ?

— Un ami à moi. Nous avons fait connaissance sur les bancs de la Faculté, alors que je me destinais aux sciences. Le journalisme m'a attiré plus que les maths. Mac est biologiste. Pas de secrets avec lui. Je suis certain qu'il nous donnera d'excellents tuyaux et, naturellement, nous grillerons les confrères.

— Hum ! toussota la jeune fille, sceptique. Votre Mac Kander ne sera pas plus malin que Golson.

— Sans doute. Seulement il parlera franchement. Car sait-on ce que pense exactement Golson ? Non. Le célèbre botaniste racontera bien ce qu'il voudra, c'est-à-dire rien que nous ne sachions déjà. On ne débrouille pas une affaire comme celle de la mandragore vivante en quelques heures.

— Il y a les prélèvements, Joe.

— Les prélèvements, bien sûr ! Ils infirment ou ils confirment. Mais ils n'expliquent pas forcément... Venez, nous allons chez Kander. Nous le trouverons à l'Institut de Biologie. Il sort à quatre heures.

Les deux jeunes gens prirent l'aéro-trolley car aucune automobile particulière ne circulait dans Washington, hormis sur les pistes suspendues destinées uniquement à se rendre en des points éloignés de la ville.

L'Institut était un bâtiment ultra-moderne, ajouré de vastes fenêtres derrière lesquelles, dans des laboratoires perfectionnés, des jeunes chercheurs traquaient sans cesse les mystères de la science.

Joan et son fiancé se trouvèrent à quatre heures précises devant le perron accédant à la section de biologie. Avec une rigoureuse exactitude, les internes sortirent. C'était pour la plupart des hommes au visage grave, soucieux. Même dans la rue, le problème sur lequel ils travaillaient accaparait encore visiblement leur esprit.

— Hello, Mac ! cria Maubry, se précipitant au-devant de son ami.

— Joe ! Quelle surprise... Il y a quelque temps déjà que je ne t'avais pas vu. Que deviens-tu ?

— Toujours la Télévision, mon vieux... Viens, je vais te présenter à une collègue.

Maubry désigna Joan.

— Joan Wayne, du *Star Tribune*.

Kander ne dépassait pas la trentaine. Il avait un physique agréable, un peu pâle. Il serra la main de la jeune journaliste.

— Enchanté. Vous êtes ravissante.

— Nous sommes fiancés, ajouta Joe.

— Cela ne fait rien, dit Kander en riant. Je ne retire pas le compliment... Mais je suppose que tu ne guettais pas ma sortie uniquement dans le but de me présenter ta fiancée.

— Non. C'est la mandragore du Nevada qui m'envoie.

Le sourire du biologiste s'élargit :

— Oh ! Oh ! Je vois... Tu veux des tuyaux. Je vous invite chez moi à prendre l'apéritif. Nous parlerons de cela.

Ils s'engouffrèrent dans un héli-taxi qui les déposa, un quart d'heure plus tard, dans un quartier périphérique, calme et tranquille. De grands espaces verts, des squares notamment, entouraient des buildings de trente étages. L'absence de bruit frappait. C'était le lieu idéal de repos pour un intellectuel et propice à la méditation.

L'appartement de Kander était pourvu de tout le confort moderne. Le biologiste avait aménagé, dans un petit réduit, un laboratoire personnel.

Il expliqua :

— Je me livre à des recherches sur la bio-chimie.

Joe admira le microscope électronique.

— Tu ne t'ennuies pas trop, tout seul, dans cet appartement ?

— Non. Je prends naturellement mes repas au restaurant et je consacre mes loisirs à l'étude... Mais asseyez-vous donc. Cinzano ?

Joe et Joan se calèrent dans des fauteuils de cuir, face à un téléviseur. Kander apporta un plateau et emplît trois verres. Ils burent à leur amitié réciproque.

— En somme, résuma le biologiste, prenant place en face des deux reporters, tu désires connaître le fond de ma pensée sur l'affaire de la mandragore du Nevada. Et, naturellement, mes tuyaux profiteront à ta fiancée.

Joe grimaça :

— Franchement, Mac...

— O.K. ! coupa Kander en riant. Ce matin, en ouvrant ma télé, j'ai entendu ton communiqué, Joe, et j'ai vu le film. En effet, la plante vivait et les gros plans étaient excellents, rehaussés par la couleur. À l'Institut, la nouvelle a produit évidemment un certain boum. Chacun s'arrachait les ouvrages documentaires sur les mandragores. Pour ma part, j'eus la chance de tomber sur le traité de Willer, consacré aux solanacées. La mandragore y figurait en bonne place.

Kander se pencha vers les deux reporters :

— Connaissez-vous la légende de la mandragore ?

— Nullement, fit Joan. J'ignorais même que cette plante possédât une légende.

— Eh bien ! continua le biologiste, j'ai lu en entier l'ouvrage de Willer. À midi, j'étais à demi fixé. Willer prétend que le nom de cette racine vient d'un homme, Mandragoras. Mais qui était cet homme et d'où tenait-il lui-même son nom ? Voilà deux questions auxquelles ne répond pas l'auteur. Certains initiés, au Moyen Âge, soutenaient que la mandragore était née de la semence d'un pendu, ou du sommeil d'Adam. Pindare, Socrate, Platon, Hippocrate, parlaient de la mystérieuse racine dans leurs œuvres. Aux temps lointains où la superstition était monnaie courante, la solanacée devint vite un instrument de puissance, douée d'un pouvoir diabolique et maléfique.

« Willer raconte encore une légende à propos de la mandragore. Jadis, en Orient, des rites se pratiquaient pour se procurer l'une de ces précieuses racines. Un mage se rendait près du végétal choisi et, pour neutraliser les esprits hostiles, brûlait une poudre faite de graines de pavot noir, de jusquiame, longuement pilées dans du sang de chauve-souris mélangé à la cervelle d'un chat noir. Puis le mage immolait un hibou. Alors, seulement, il pouvait tirer hors de terre la solanacée magique. Mais celle-ci hurlait comme une damnée, comme un chien à la mort, quand elle se sentait arrachée à la terre nourricière et si le rite n'avait pas été accompli scrupuleusement, ce cri d'enfer glaçait le

sang dans les veines de l'initié et la mandragore, en reculant, l'entraînait dans les entrailles du sol.

« Voilà donc l'initié, poursuit Willer, en possession d'une mandragore à forme humaine. Il lui donnait alors la vie en l'enduisant de terre rouge et en psalmodiant des incantations. Au bout de trois jours, la vie commençait à animer la racine et au terme d'une lunaison, elle était devenue un homme nain (ou une femme) et son possesseur, naturellement, était assuré de la Toute-Puissance.

« Willer cite bien d'autres exemples, notamment des histoires de sorcellerie. Il paraîtrait même que Jeanne d'Arc portait sur elle une mandragore d'où elle tirait sa science stratégique ! Annibal, lui, en saoulait ses ennemis. Bref, on attribuait toutes sortes de pouvoirs à cette racine.

« Franchement, je préfère la seconde partie de l'ouvrage où un botaniste averti trouve d'intéressants détails. Une statistique montre que sur cent racines de mandragore, cinq présentent, à l'arrachage, une forme que l'on peut estimer humaine ; dix ont une forme que, avec quelques améliorations, on peut rapprocher d'un corps humain ; enfin, les quatre-vingt-cinq autres ne ressemblent ni de près, ni de loin, à un homme. Mais ces proportions se retrouvent chez d'autres racines : saule, buis, vieux ceps de vigne...

« Il existe évidemment des mandragores de différentes grosseurs et certaines rappellent aussi des formes animales. La plupart sont enfouies dans la terre (je parle des racines). Mais il arrive, dans les déserts par exemple, que le vent les déterre. Alors la solanacée sèche et il subsiste les racines. Telle se présente celle qui, aujourd'hui, fait couler beaucoup d'encre.

« Les botanistes ont classé la mandragore dans la famille des solanacées du genre atropa. C'est une plante hermaphrodite, autrement dit à double sexe. La racine sécrète certains corps et l'analyse y a découvert quatre-vingt-six pour cent d'hyoscyamine, dix pour cent d'hyoscine et quatre pour cent de corps divers, dont la mandragorine. Je vous fais grâce des formules, mais cette analyse démontre que la mandragore est un hypnotique bien moins puissant que l'opium mais plus dangereux à cause de l'atropine.

Kander, après ce long exposé, se tut et acheva son verre. Il observa Maubry et Joan Wayle.

Tous deux avaient écouté, sans broncher, avec un visible intérêt, les précisions du biologiste. Joe sourit :

— Je vois, Mae. Tu es très bien renseigné et tu as appris ta leçon par cœur.

— Une leçon qui date de la matinée. Elle est encore toute fraîche dans ma mémoire. Sans cette histoire du Nevada, je ne me serais jamais occupé – comme beaucoup – des mandragores. En fait, les

légendes de cette plante et la réalité d'aujourd'hui ne sont pas compatibles.

— Vraiment ?

Kander marqua un certain étonnement. Il fronça les sourcils :

— Comment, Joe, tu croirais à ces histoires de sorcellerie ?

— Non, je ne vais pas jusque-là. Mais reconnais-le. Certaines coïncidences sont éloquentes. Jadis, on prêtait la vie à la racine de mandragore. Or, en plein cœur du Nevada, une racine à forme humaine, déterrée depuis longtemps par les intempéries, séchée par le soleil, s'est mise brusquement à vivre.

Kander allongea ses mains sur la table. Il avait des doigts longs, un peu maigres, d'un blanc chlorotique.

— L'effroyable chaleur atomique a desséché davantage les végétaux du Nevada que le plus torride soleil. La sève a absorbé la radio-activité,

— Toi aussi, tu es partisan de la radio-activité ?

— Naturellement. Je ne vois pas d'autre explication. Seules les radiations nucléaires, d'origine A et H, ont pu opérer la transmutation de la cellule végétale, à la suite de phénomènes extrêmement complexes ; le chimisme interne s'étant modifié, la sève se transforme lentement en un liquide intermédiaire entre la lymphe et le sang. Du moins, je le suppose. Pour le démontrer, il me faudrait analyser quelques échantillons. Je pense que l'Institut pourra m'en procurer. Alors, seulement, je pourrai me prononcer définitivement.

Maubry se leva et Joan l'imita. Un silence tomba entre les trois personnages. On sentait très nettement que les légendes de Willer accaparaient les pensées.

— Au revoir, Mac, fit Joe, la main tendue vers son ami. Excuse-moi de t'avoir dérangé. Fais-moi signe dès que tu auras pu examiner un fragment du végétal vivant.

— Compte sur moi. Je suis heureux d'avoir fait la connaissance de ta fiancée. Crois-moi, la mandragore fera encore parler d'elle.

Quand Maubry et Joan se retrouvèrent dans la rue, ils respirèrent avec soulagement. Ils marchèrent lentement, côte à côte, en se tenant par le bras, dans l'un des squares déserts.

La nuit était venue, précoce. Les lampadaires distribuaient une lumière crue, irréelle. De grandes flaques de lumière tachaient le sol presque gelé. Le vent soufflait en rafales, froid, aigre.

Joan se serra contre le reporter :

— Croyez-vous, maintenant, que nous sommes plus avancés que nos confrères qui se sont rendus à Chicago, chez Golson ? J'en doute. Votre ami Kander n'a pas résolu le problème.

— Vous ne pensiez tout de même pas que Kander allait résoudre instantanément une énigme appelée à défrayer la chronique du monde

entier ? Ou alors, chérie, vous vous berciez d'illusions. Mac vous a donné matière à un article fort édifiant sur les mandragores. Dès demain, vous pourrez apprendre à vos lecteurs ignorants les pouvoirs maléfiques de la fameuse racine. Enfin, Kander a parlé de transmutation. Golson a déjà prononcé ce mot. Mais je doute que l'éminent savant ait fait un cours de botanique aux journalistes réunis. Nous en avons appris davantage en rencontrant mon ami qu'en nous rendant chez Golson.

— Espérons-le, soupira Joan, les lèvres bleuies par le froid. Sinon mon rédacteur en chef – tout comme Robeson ! – n'a pas fini de m'envoyer à tous les diables. D'autant plus que nos confrères, de retour de Chicago, sauront certainement se procurer l'ouvrage de Willer sur les mandragores.

Maubry attira sa fiancée dans ses bras. Il la serra contre lui.

— À nous de les griller, Joan. Il est dix-huit heures. Dans deux heures, Robeson passe son journal télévisé. Je serai aux studios et j'ai le temps de préparer mon petit laïus sur les mandragores. Les légendes feront leur petit effet.

— Égoïste ! souffla la jeune fille. Vous savez très bien qu'il est trop tard pour la dernière édition du *Star Tribune*.

Un peu marrie, Joan ne résista pas à la sollicitation de Joe. Elle offrit ses lèvres. Ce baiser dissipa la rancune naissante. Puis les deux jeunes gens, hâtant le pas, se dirigèrent vers la plus proche station d'aéro-trolley.

*

* *

Plusieurs jours passèrent. Dans le monde, la nouvelle suscita évidemment une certaine émotion. Certains prenaient la chose très au sérieux. D'autres restaient sceptiques.

Cependant, le Nevada, de mémoire d'homme, n'avait jamais enregistré un tel afflux de touristes. Il en arrivait de tous les pays. Pour la plupart, il s'agissait de savants, de journalistes, de photographes, alléchés par la nouveauté ou des articles à sensation. La police canalisait tant bien que mal ces grappes de curieux qui s'agglutinaient autour de la mandragore phénoménale.

Celle-ci, sous la lumière diurne, n'apparaissait plus aussi fantomatique que sous l'œil cyclopéen des projecteurs. Question d'habitude, sans doute, d'accoutumance. Les policiers chargés de veiller le végétal mouvant, n'observaient plus leur protégée avec des regards craintifs, mais avec une sorte de familiarité. Ils s'enhardissaient tous les jours et ils en arrivaient à palper longuement la plante vivante qui frémissait sous la caresse des hommes.

Une barrière électrique, alimentée par des piles portatives à uranium

enrichi, maintenait la foule à distance. Dans cette enceinte, les policiers se sentaient en parfaite sécurité et n'avaient pratiquement pas à intervenir. Ils filtraient soigneusement les entrées et seuls quelques privilégiés – savants pour la plupart – avaient accès directement à la plante fantastique.

La mandragore se trouvait au centre d'une légère dépression. Jadis enfouie dans la terre fine, friable, la racine avait été mise patiemment à jour par les vents répétés, les pluies. Ses rameaux avaient séché et il ne subsistait plus qu'un corps d'homme grotesque, un gnome affreux dont les membres squelettiques se tordaient convulsivement sous l'emprise d'une douleur interne ou d'une crise épileptique.

La racine avait viré au rouge pâle. On apercevait des sillons très nets incrustés dans ses fibres, jadis gorgées de sève, et maintenant parcourues par un sang vermeil, qui donnait la vie. La mandragore bougeait comme une anémone de mer, silencieuse, inquiétante, infatigable. Elle agitait ses bras monstrueux et sa tête dodelinait sur son cou étriqué. Des bras qui possédaient des moignons de mains et donnaient au végétal l'aspect minable d'un lépreux demandant l'aumône.

Des prospections mirent à jour d'autres mandragores mais leur examen ne décela aucune transmutation. Il semblait bien, dans le monde entier, qu'une seule et unique plante fût l'objet du phénomène. Celui-ci, apparemment, n'avait pas l'air de s'étendre et l'idée d'une contamination fut bientôt écartée.

N'empêche qu'un homme-végétal vivait au milieu du Nevada, inexplicablement, puisant ses éléments nutritifs dans la terre nourricière, transformant inlassablement sa sève en sang animal.

*
* *

Bien enfoncé dans un fauteuil, une cigarette aux lèvres, Joe Maubry contemplait son téléviseur. Il était onze heures du matin et c'était un dimanche.

Le temps restait froid, le ciel nuageux. Mais il ne neigeait pas, bien que la météo eût annoncé une bourrasque sur New York.

Joe songeait à meubler son après-midi. Naturellement, Joan le passerait à ses côtés mais il existait de multiples façons d'occuper ses loisirs. D'ordinaire, c'était Joan qui décidait et Maubry pria pour que sa fiancée n'eût pas l'idée d'assister au match spectaculaire, prometteur, de l'équipe fédérale de base-ball opposée à une équipe de Virginie. Joe avait horreur des matches de base-ball. Il préférait cent fois les courses de stock-cars.

Bref, pour l'heure, il se délectait à la vue d'une retransmission différée de french can-can et il appréciait les jambes des girls. Si Joan

avait été là, elle aurait naturellement tourné le bouton. Pour elle, le french can-can était démodé.

Le visiophone sonna et avec un soupir, Joe s'arracha à son spectacle. Il mit le téléviseur en sourdine. Le contact établi, il constata que son correspondant n'était autre que Kander.

— Tiens, Mac... Je parie que tu t'ennuies et que tu nous invites, Joan et moi, à prendre le thé chez toi.

Le biologiste éclata de rire. Mais il reprit bien vite son sérieux et Maubry eut le pressentiment que son ami avait quelque chose d'important à lui communiquer.

— Des ennuis, Mac ?

— Nullement. Mais j'ai réussi à avoir des échantillons de la fameuse mandragore vivante. Je viens de les examiner. Veux-tu que nous déjeunions ensemble ? Je connais un très bon restaurant du côté d'Hyde Park.

Maubry grimaça :

— Le quartier est trop chic. Viens donc à la cantine de la Télé. Je t'invite. Robeson m'a prié de lui indiquer tous les endroits où il pourrait me joindre en cas de coups durs. Tu sais, la vie d'un reporter ne lui appartient pas... même le dimanche.

— Ton patron s'attend-il à du nouveau du côté du Nevada ?

— Mon vieux Mac, Robeson est un type dont la pensée reste hermétique en toutes circonstances... À tout à l'heure. Passe donc chez moi. C'est sur ton chemin. Je vais avertir Joan.

Maubry coupa le contact. Il hocha la tête avant de composer le numéro de Joan Wayle.

— Adieu la partie de base-ball ! J'en sais gré à Mac, au fond. Bien entendu, je ne le lui avouerais pas devant Joan, car j'aurais droit immanquablement à une scène.

Il appela sa fiancée et la convia à la cantine de la Télé. Comme la jeune fille s'informait si la cantine affichait un bon menu – franchement, elle aurait préféré un restaurant plus chic – Joe lui apprit que Mac Kander avait des informations à leur communiquer.

Joan fit la moue. Ses lèvres se pincèrent :

— Et le match de base-ball ?

— Euh... nous verrons, chérie. Mac ne nous retiendra peut-être pas longtemps. Il se donne beaucoup de mal pour nous. Nous pourrions, à titre de revanche, lui consacrer notre après-midi dominical.

— Parfait. Nous l'emmènerons au base-ball. La partie s'annonce acharnée entre l'équipe fédérale et celle de Virginie.

— Je sais ! opina Maubry, ennuyé. Mais je connais les goûts de Mac. Il préfère le stock-car. Nous trancherons la question après déjeuner. Habillez-vous en vitesse car je vois que vous êtes encore en robe de chambre ! Indiscret, pas vrai, le visiophone ?

Joe éteignit son téléviseur au moment même où s'achevait la revue de french can-can. Il alluma une nouvelle cigarette et se prépara avec un soin méticuleux. Il étrenna la cravate dont Joan lui avait fait cadeau la semaine dernière.

Il s'observa dans la glace. Il se trouva impeccable. Il endossa un imper-coat assez chaud, léger, et attendit Mac Kander. Celui-ci, en ami poli, ne se fit pas attendre.

Après une vigoureuse poignée de mains, les deux jeunes gens sautèrent dans l'aéro-trolley qui les conduisit dans le quartier où étaient bâtis les imposants studios de la Télé américaine.

Ils piétinèrent devant l'entrée de la cantine ouverte en permanence aux employés de la T.V. et à leurs amis. Une ambiance de franche camaraderie régnait dans l'établissement.

— Naturellement, grogna Maubry, Joan est encore en retard !

— Allons, Joe, dit Kander en riant, tu sais très bien que les jolies femmes sont toujours en retard. Prends ton mal en patience, mon vieux.

Joan arriva, en courant, un quart d'heure après que Mac et Joe eurent pénétré dans la cantine et choisi une table à leur convenance. Elle dut demander son fiancé à l'entrée car le portier, une armoire à glace impassible chargée de déceler les resquilleurs – les prix étant évidemment fort avantageux – la refoulait sans écouter ses protestations.

— Eh bien ! soupirait la journaliste, on se croirait au Pentagone, ici ! Le portier est un vrai cerbère.

— Ne lui en veuillez pas, Joan ! fit Maubry, navré de l'incident, en conduisant la jeune fille à la table où Mac Kander attendait. Il fait son boulot. La cantine n'est pas une soupe populaire et n'y sont admis que les invités. Le portier ignorait que vous étiez ma fiancée. Cela ne se lit pas sur le visage !

Naturellement, plusieurs téléviseurs diffusaient le programme de la chaîne fédérale. Comme un garçon apportait les huîtres, Maubry se pencha vers son ami :

— La télé ne m'intéresse pas. Qu'as-tu à nous apprendre, Mac ?

Kander pressa un peu de citron sur ses huîtres.

— Ah ! Oui... Je croyais que tu aurais attendu la fin du déjeuner. Je ne voudrais pas que mon information te coupe l'appétit.

— Parle donc, Mac. Il m'en faut davantage pour m'ôter l'envie de manger.

— Très bien. L'Institut, sur ma demande, m'a procuré des échantillons de la plante vivante. Inutile de te dire que cela n'a pas été facile. Les protecteurs de Mandragoras ne distribuent leurs prélèvements qu'au compte-gouttes. Je les comprends. Si tous les biologistes du monde quémandaient un morceau de mandragore, il y a

belle lurette que la racine mouvante serait totalement disséquée !

Kander acheva posément ses huîtres. Il servit, du Bourgogne à ses amis et but à leur santé.

— J'ai donc examiné les échantillons de sève. Du reste, le mot est dépassé. Il s'agit d'un sang analogue à celui qui circule dans notre corps, un peu plus pâle, peut-être, à cause d'un grand nombre de globules blancs.

— Du sang humain ? s'informa Joan, attentive.

— À peu de détails près, oui. Mais ce sang a quelque chose de particulier. Il contient des animalcules. J'en ai découvert une dizaine par centimètre-cube et nul doute que ce nombre soit plus élevé dans des vaisseaux plus importants.

— Des animalcules ? s'étonna Maubry. Quelle forme affectent-ils et, surtout, quel rôle jouent-ils ?

Le biologiste devint grave. Il regarda Joe droit les yeux. Sa voix se durcit :

— C'est justement là où ma communication peut te couper l'appétit. Les animalcules en question sont en réalité des homoncules asexués !

Les deux reporters sursautèrent. Ils ne s'attendaient certes pas à cette révélation et le poulet froid qu'on leur servit les laissa indifférents.

Joe avala sa salive et ne toucha pas à son assiette :

— Tu as vraiment remarqué des homoncules asexués dans le sang de la racine vivante ?

— Oui. Et je ne suis sans doute pas le seul. Mais ceux qui ont découvert cette présence, comme moi, préférant ne pas alarmer l'opinion publique, se taisent. Golson, entre autres. Je me demande s'ils n'ont pas raison et si je n'aurais pas mieux fait de garder pour moi...

— Allons, Mac, je sais encore conserver un secret ! protesta Maubry, mordillant son poulet. Joan aussi. Nous l'avons prouvé dans l'affaire Samelson. Mais ce que tu annonces paraît invraisemblable !

— Pourtant, je ne plaisante pas ! affirma Kander. Si vous avez un moment à perdre, cet après-midi, passez donc à mon labo et je vous montrerai les homoncules. Ils se présentent comme des micro-organismes, ou des leucocytes, de taille microscopique, bien sûr, mais nettement de forme humaine. Vu leur petitesse, les détails échappent à l'examen visuel. Cependant, j'ai tout lieu de penser qu'ils sont dotés également d'un système circulatoire et, pourquoi pas, d'un cerveau intelligent. Maintenant, quel rôle leur attribuer ? Ça, je l'ignore totalement.

Joan trouvait le poulet trop sec. Elle vida son verre de Bourgogne et ses joues se colorèrent.

— Ces... ces homoncules asexués auraient donc été engendrés par la

mandragore elle-même ? Ou bien auraient-ils été inoculés de l'extérieur ?

— De l'extérieur ? s'étonna à son tour Kander. Par qui auraient-ils pu être inoculés dans la plante ? Cela implique une technique terriblement avancée sur la transmutation de la cellule végétale et dans l'état actuel de la science, les travaux étaient encore loin d'aboutir. À telle enseigne que certains chercheurs avaient abandonné ce projet utopique. Enfin, en admettant même qu'un savant eût découvert le moyen de transmutation, quel intérêt aurait-il à demeurer dans l'ombre ? Non, à mon avis, la mandragore a subi, au cours des dernières années, une lente transformation bio-chimique due à la radio-activité. Ce qui a abouti à la transmutation. La nature aurait donc réalisé elle-même ce que l'homme s'acharnait à créer, sans du reste y parvenir. De même que la science, malgré ses énormes progrès, n'est jamais parvenue à expliquer l'origine de la vie.

Le garçon emporta le plat de spaghetti à l'italienne. Aucun des trois convives n'y avait touché. Par contre, ils commandèrent une nouvelle bouteille de Bourgogne qu'ils achevèrent avec le fromage. Même les choux à la crème ne dissipèrent pas leur inappétence. Par contre, le café très fort leur apporta une certaine détente.

Joan faisait son deuil du match de base-ball et Joe ne songeait pas davantage aux stock-cars. Les diables d'homoncules de Mac Kander donnaient singulièrement à réfléchir.

Joe achevait son café quand le garçon vint le prévenir qu'on le demandait au visiophone. C'était, paraît-il, de la part de Robeson et naturellement très urgent.

— Que diable va encore m'annoncer le patron ? songea Maubry en quittant Joan et Kander, et en se dirigeant vers la cabine visiophonique.

Sur l'écran, le visage sévère de Manuel Robeson apparaissait. Il se dérida légèrement quand il aperçut Joe.

— Ah ! Vous êtes là... Vous avez suivi mon conseil. Parfait. Hadimer vient de m'annoncer la nouvelle, en plein repas de famille. Ça m'a coupé l'appétit.

Maubry pâlit. Il pensa immédiatement aux homoncules. Mais le directeur de la Télé poursuit :

— Vous l'ignoriez peut-être, mais Golson avait quitté Chicago pour Carson-City. Rien d'anormal dans ce changement de domicile puisque l'éminent botaniste s'occupait de très près de l'affaire du Nevada. Presque quotidiennement, il partait avec son assistant dans les parages de la mandragore vivante, qu'il ne manquait pas naturellement de visiter. Or, depuis quelques jours, Golson se sentait fatigué. Son médecin traitant lui conseilla un peu de repos. Un surcroît de travail avait raison des forces du vieux savant. Golson entra donc dans une

clinique. Un électro-encéphalogramme nota une certaine déficience psychique dont on attribua la cause au surmenage.

Joe s'impatienta :

— Mais je sais tout cela, patron. La presse et la télé en ont parlé.

— D'accord, Maubry. Mais vous ignorez ce que vient de m'apprendre Hadimer à l'instant. Golson a disparu de la clinique où on le soignait et toutes les recherches pour le retrouver n'ont pas abouti. Des témoins affirment avoir vu le vieux professeur au volant de sa voiture et se dirigeant vers le Nevada.

— En voilà un remue-ménage pour une simple fugue ! Rien d'alarmant. On retrouvera Golson devant la mandragore vivante.

— Erreur. Cet espoir a été abandonné. Golson a disparu depuis vingt-quatre heures déjà et si Hadimer ne m'a pas prévenu plus tôt, c'est qu'il attendait le résultat des recherches. Des patrouilles d'hélicoptères survolent le Nevada. Or, Golson a sûrement eu un motif pour fuir de la clinique. On pense qu'il aurait découvert le secret de la transmutation. Naturellement, cette dernière information est sans fondement.

Après les homoncules de Kander, la nouvelle de la brusque disparition de Golson ajoutait du piment à l'affaire et, au lieu de jeter une lueur, épaississait au contraire les ténèbres.

— Que puis-je faire, patron ?

— Filez immédiatement à Carson-City, au Nevada... enfin là où vous voudrez, mais débrouillez-vous pour être là, avec votre micro, au moment où Golson sera retrouvé. Si vous le pouvez, tâchez qu'il vous réserve l'exclusivité de ses déclarations. Partez sans perdre une seconde.

Quand Joe sortit de la cabine visiophonique, il était pâle. Les événements se précipitaient et il ne savait plus très bien s'il devait, avant de partir pour le Nevada, passer chez Kander afin d'observer les diaboliques homoncules issus de la transmutation.

— Oh ! Vous en faites une tête, Joe... Mauvaise nouvelle ? Justement, en votre absence, votre ami et moi avons décidé que nous pourrions fort bien passer le reste de l'après-midi aux stock-cars. Qu'en dites-vous ? Le spectacle commence dans une heure.

— Pas de stock-cars, Joan, grogna Maubry. Je suis désolé. Nous partons pour le Nevada. Le fameux désert fait encore parler de lui.

Et Joe rapporta la conversation qu'il venait d'avoir avec son patron, Manuel Robeson.

CHAPITRE III

Le soleil frappait avec éclat le cockpit de l'hélicoptère aux couleurs de la T.V. L'appareil évoluait à quelques mètres du sol et ses occupants fouillaient ardemment du regard la sinistre monotonie du désert.

— Rien, toujours rien ! soupirait Maubry. C'est déprimant.

Aux commandes, Slone mâchait son chewing-gum. Derrière lui, Joan Wayle contemplait l'ancienne ville, jadis grouillante, de Las Vegas, aujourd'hui complètement abandonnée.

Les deux reporters étaient arrivés dans la soirée de dimanche à Carson-City, où la police était sur les dents. Toutes les patrouilles d'hélicoptères avaient regagné leur base, bredouilles, les recherches devant naturellement se poursuivre le lendemain.

Une meute de journalistes et de photographes assaillait le pauvre Alex, l'assistant de Golson. Le malheureux, devant cet assaut, avait dû se réfugier chez le shérif, sous la protection des policemen. Là, il connaissait enfin un peu de répit car les agents refoulaient systématiquement les raseurs.

Maubry comprit très vite qu'il n'aurait pas plus de chance que ses confrères devant le shérif-office. Aussi, le plus naturellement du monde, bien installé dans une chambre confortable d'un hôtel de Carson-City, appela-t-il l'assistant de Golson par visiophone, soulignant que la communication revêtait une très grande importance.

Il obtint donc Alex au bout du fil et lui débita un canular de première :

— Je suis le docteur Wayle, un psychiatre. Si vous répondez à quelques-unes de mes questions, avec objectivité, peut-être pourrais-je expliquer les motifs qui ont poussé le professeur Golson à fuir de la clinique où il se trouvait en traitement. Naturellement, mon diagnostic peut aider aux recherches.

Comme Alex n'avait jamais vu Joe Maubry autrement que sur un écran de télévision, il n'imagina pas une seconde la supercherie. Du reste, les derniers événements l'avaient considérablement abattu et lui aussi se sentait fatigué.

— Je vous écoute, docteur. Croyez-moi, je remuerais ciel et terre pour retrouver le professeur.

— Vous ignorez, bien sûr, où s'est enfui Golson. Mais vous étiez son confident. N'avez-vous rien remarqué d'anormal dans son attitude, ces derniers jours ?

— Non. Mon patron était fatigué, un peu déprimé même. Il parlait

beaucoup moins. Mais j'attribuais cela au surmenage. En tous cas, il ne m'a rien confié qui laissât prévoir sa fugue. J'ai été le premier surpris.

— Évidemment ! admit Joe le plus sérieusement du monde. Des témoins, paraît-il, auraient aperçu le professeur au volant de sa voiture et se dirigeant vers le Nevada. À votre avis, Golson avait-il d'impérieux motifs pour fuir dans le désert ?

Alex hésita.

— Oui et non. Nous examinions souvent ensemble les mandragores du désert. Nous en avons déterré un certain nombre mais les prélèvements effectués restaient négatifs.

— Golson rejetait donc l'idée d'une contamination ?

— Assurément.

— Selon vous, pourquoi le professeur se serait-il enfui de la clinique ?

— Je l'ignore. Peut-être sous le coup d'une dépression nerveuse. Mon patron était fatigué. Le diagnostic vous appartient, docteur, et ce n'est pas à moi de répondre.

— Heu... sans doute. Mais je réunis en ce moment quelques éléments d'enquête. Merci de votre complaisance, monsieur.

Maubry avait coupé le contact en poussant un énorme soupir de soulagement et de déception. Sa ruse ne lui avait pas servi à grand-chose car l'assistant ne savait pratiquement rien. Néanmoins, le téléreporter se sentait assez satisfait de lui-même car il avait triomphé là où ses collègues avaient échoué.

Las Vegas, ville morte, fuyait sous l'hélico de la T.V. Joan porta des jumelles à hauteur de ses yeux, scrutant le désert abominablement aride. Un sourire ironique brisa ses lèvres :

— Alors, docteur Wayle... Pourriez-vous me dire pourquoi Golson a soudain eu la lubie de se perdre en plein Nevada ? Votre diagnostic sera précieux !

Maubry haussa les épaules.

— Je vous en prie, Joan. Sincèrement, je croyais que l'assistant de Golson savait quelque chose. Mon devoir était de l'interroger, par tous les moyens, même par abus de confiance !

Le temps s'écoulait et rien ne venait rompre la monotonie du voyage. Les patrouilles de la police battaient la région située au nord de la Humboldt River, jusque sur les bords de la Snake et aux limites des chutes de Shoshones. Les récents communiqués expédiés par radio ne signalaient aucune nouvelle positive.

L'hélico de la T.V., lui, explorait méthodiquement le sud, poussant largement vers le Colorado. Non seulement Maubry tenait à ne pas gêner les policiers, mais il désirait augmenter les chances. Rien ne prouvait que Golson fût dans le Nord, bien que la mandragore vivante

eût été découverte dans cette portion du Nevada.

— Nous approchons de Death Valley(2), annonça Slone.

— Brrr ! frissonna Joan. Je n'aime pas particulièrement cette région. Son nom est lugubre, comme le décor d'ailleurs.

L'appareil survolait un immense plateau lunaire. Le soleil tapait sur les roches et son éclat aveuglant blessait les yeux. Soudain, Slone s'écria :

— Regardez ! Une automobile !

C'était vrai. Une grosse voiture, nettement d'origine américaine, se trouvait immobilisée au fond d'une dépression sableuse. Quelques cactus émergeaient ça et là de terre. On ne distinguait aucune route et l'on se demandait comment ce véhicule avait pu parvenir jusqu'ici. Il avait fallu à son chauffeur une parfaite connaissance du pays et surtout une endurance incomparable. L'absence d'eau et de tous points civilisés rendaient l'exploit plus spectaculaire... et incompréhensible.

L'hélico se posa, soulevant une poussière de roches usées, réduites en miettes par l'érosion patiente de la nature. Maubry, le premier, atteignit l'automobile. Une plaque d'identité, sur le tableau de bord, attira immédiatement son attention.

— C'est la voiture de Golson ! cria-t-il.

Slone et Joan le rejoignirent. En vain, fouillèrent-ils le véhicule. Ils ne découvrirent aucun papier. Ils constatèrent seulement que la voiture avait terriblement souffert de sa traversée du désert – plus de cinq cents kilomètres à travers une région chaotique.

Deux pneus étaient crevés et le réservoir complètement vide. Slone, qui examinait minutieusement le siège avant, désigna des taches suspectes, que le soleil implacable avait déjà séchées :

— Hé ! On dirait des traces de sang. J'en relève aussi sur le volant. Golson est sûrement blessé.

Maubry et Joan se penchèrent à leur tour. Ils convinrent, après un rapide colloque, que Slone avait raison.

— Golson ne peut être bien loin ! dit Joe, fouillant ardemment les alentours parfaitement désertiques. Nous le rejoindrons aisément. En route.

Cinq minutes plus tard, l'hélico plafonnait à dix mètres au-dessus du sol. Léger, il franchit une crête noirâtre. Alors les passagers découvrirent Death Valley, sillon apocalyptique tracé dans le plateau, faille de cauchemar où l'aridité de la terre se soulignait plus que partout ailleurs. Un décor de cirque lunaire, abruti par le soleil au point d'en faire éclater les roches. Une vallée où rien ne poussait, où régnait la soif.

— Là ! Là ! hurla Joan, la main tendue. Un homme !

Oui, une silhouette humaine hantait ces lieux maudits. Elle courait droit devant elle, comme poursuivie par une meute de loups, comme

une bête traquée, ses bras rabattus sur sa tête découverte afin de se protéger du terrible soleil.

Elle zigzaguait, incertaine, titubante, à bout de forces. Tout son corps luisait de sueur. Elle haletait. Ses yeux exprimaient une sorte de folie, car ils sortaient de leurs orbites.

Slone posa son appareil en travers du chemin suivi par l'homme. Maubry et Joan sautèrent sur le sol et se précipitèrent en hurlant :

— Professeur Golson ! Professeur Golson !

Le botaniste s'était arrêté, contemplant les deux reporters qui arrivaient vers lui. Il tendit les mains, implorant, des mains qui pétrissaient affreusement le vide, se convulsaient. Ses doigts malhabiles saignaient. Son visage aussi. Tout son corps saignait. Un sang chaud qui s'égouttait par chaque pore de la peau, lentement, inexorablement.

Terrifiés, Joan et son fiancé, à moins de cinq mètres, contemplaient Golson en proie à un mal implacable.

— N'approchez pas ! hurlait le botaniste, les traits ravagés de tics effroyables. Je suis contaminé. Si vous me touchiez, vous seriez contaminés à votre tour. Dites au monde de ne jamais toucher la mandragore vivante. La plante maudite enfante des homoncules et ceux-ci sont des éléments puissants de contagion. S'ils passent dans le sang des hommes, ils y déterminent des troubles extrêmement graves car ils sécrètent des enzymes et des hormones.

Glacés par ces révélations, les deux reporters, auxquels venait de se joindre Slone, avancèrent d'un pas.

Golson recula :

— N'approchez pas ! répéta-t-il. Je me suis sauvé de l'hôpital parce que je me savais irrémédiablement condamné. Maintenant je saigne, et mon sang contient des homoncules. La science ne peut rien pour moi. Je vais devenir un homme-végétal. Déjà, mon mal empire. Mes tissus se sclérosent. Le moment approche où je m'enracinerai à la terre. J'ai choisi Death Valley pour achever mon existence d'homme.

— Mais enfin, professeur, protesta Maubry profondément ému par la détresse lamentable de cet homme, il faut que les spécialistes vous entendent. Les plus grands médecins se pencheront sur votre cas particulier et vous guériront. Vous devez avoir confiance en la science.

— Non ! non ! râla Golson. Mon mal est incurable car il provient d'une transmutation. Je subis le phénomène inverse de la mandragore vivante. La mandragore est devenue un homme. Moi je me transforme en végétal. Nous formerons donc deux hommes-végétaux et j'enfanterai à mon tour des homoncules. Tous ceux qui ont touché la plante, ou sa sécrétion, peuvent être contaminés. Proclamez-le bien haut : la racine vivante du Nevada constitue un terrible danger pour qui s'en approche et il faut la détruire au lance-flammes !

Le malheureux, sans doute terrassé par le mal qui le rongait, par l'émotion, ou la fatigue extrême, roula brusquement sur le sol sableux. Il se convulsa. Ses membres se détendirent dans des spasmes imprévisibles. Sa bouche émit une écume rosée. Et, surtout, le sang continuait à s'égoutter lentement des pores de sa peau, attestant que Golson exsudait un surcroît d'activité organique. Joan fit deux pas en avant mais Maubry la ramena vivement en arrière.

— Non, Joan, restez ici. Golson est peut-être en proie à la radio-activité. Rappelez-vous les confidences de Kander. Lui aussi a découvert les homoncules...

— Mon Dieu ! s'effraya la jeune fille, poussant une plainte. Il... il a manipulé des prélèvements, comme Golson. C'est terrible !

— Oui, articula Joe avec effort. Nous devons absolument le prévenir de toute urgence. Peut-être parviendrons-nous à stopper l'évolution du mal. Mais nous n'avons pas une seconde à perdre. Toute perte de temps compromet la vie de Kander.

— Golson ! gémit Joan. Nous ne pouvons l'abandonner ici.

— Hélas ! Il a raison. Le toucher serait nous condamner. Il saigne par tous ses pores, comme un martyr. Le mal empire à une cadence effrayante, après une assez longue période d'incubation.

Le botaniste râlait maintenant, en se roulant sur le sol, en proie à de terribles convulsions. Ses yeux lui sortaient des orbites et son visage se couvrait de larges plaques rougeâtres. On devinait que son organisme résistait de toutes ses forces à l'invasion des homoncules.

Golson tenta de se remettre debout. Il chancela, retomba lourdement dans la poussière suffocante. Ses mains saignantes se tendirent vers l'hélicoptère :

— Laissez-moi ! Laissez-moi ! Allez-vous-en. N'approchez pas !

Dans un terrible effort de volonté, il se redressa. Mais ses pieds semblaient rivés au sol. Quand il voulut faire un pas en avant, ses jambes ne lui obéirent plus. Il s'affaissa sur place en gémissant, le corps couvert de sueur, de poussière, de sang. Il saisit alors à deux mains sa jambe droite et tira de toutes ses forces. Son pied resta cloué à la terre. Il comprit alors que des fibres scléreuses l'attachaient définitivement au sable.

Il poussa une plainte lugubre :

— Laissez-moi !

Sa voix s'enrouait. Elle aussi se sclérosait. L'effrayante mandragore vivante avait sa première victime à son actif.

Joan détourna son regard de l'effroyable spectacle. Elle enfouit même son visage dans ses mains. Joe la tira par le bras :

— Allons, Joan, du courage ! En route pour Carson-City !

Avec Slone, plus blême qu'un mort, les deux reporters rejoignirent en courant l'hélicoptère. Le pilote lança les tuyères. Les gaz giclèrent,

étouffant les dernières plaintes humaines de Golson.

Puis l'appareil décolla. Il survola un moment le botaniste qui tentait encore de s'arracher à la terre envoûtante. Des larmes brillèrent dans les yeux de Joan :

— Nous aurions dû le tuer, Joe. Sa souffrance est terrible.

— Je ne crois pas qu'il souffre physiquement. Sa douleur n'est que morale. Il a conscience de son état. C'est cela qui est terrifiant.

Death Valley disparut bientôt. À bord de l'hélico régnait un silence glacial. Maubry évoqua Golson, ligoté au sol par les homoncles diaboliques :

— Kander n'est pas le seul à avoir manipulé des prélèvements. D'autres, enfin, ont touché la plante fatale et si des homoncles se sont introduits dans leur sang, ils deviendront à leur tour des hommes-végétaux.

Joan Wayne frissonna, malgré l'implacable soleil du Nevada :

— Joe... Je préférerais les apparitions vertes de Samelson.

— À mon avis, la contamination n'a pu s'effectuer que sur un assez petit nombre de personnes... Des savants, des policiers. En alertant l'opinion publique, nous circonscrivons rapidement le mal et celui-ci ne s'étendra plus. La mandragore vivante sera brûlée, comme le suggère Golson, et tout danger écarté.

Slone se montra pessimiste :

— Cette histoire ne me rassure pas. Qui prouve que les porteurs de ces ho... enfin de ces petits bonshommes microscopiques, ne sont pas contagieux bien avant que leurs pores ne se mettent à saigner ? Dans ce cas, je souhaite du sport au service de santé. Pour ma part, sitôt rentré à San Francisco, je me fais faire une prise de sang. Je saurai bien alors si je suis contaminé.

Maubry tapota l'épaule du pilote. Un immense soupir libéra même sa poitrine :

— Dites donc, Slone, ce n'est pas bête ce que vous proposez. Une prise de sang ! Rien de plus facile et l'examen révélera vite si nous sommes porteurs d'homoncles.

Slone haussa les épaules.

— Des types qu'on n'aperçoit qu'au microscope et qui secrètent dans votre corps un tas de saloperies capables de vous transformer en une mandragore ! Vous trouvez ça bien sérieux ?

— Très sérieux, mon ami ! approuva Maubry. Golson, c'était du chiqué ? Bon Dieu, Slone, ouvrez les yeux !

— Je plaisantais, naturellement ! avoua le pilote d'une voix sombre. Golson m'a fait pitié et si un jour le mal me frappe à mon tour, je ne le supporterai pas. Je me logerai une balle dans la tête. Je préfère cent fois la mort à cet abominable calvaire.

— La mort ! répéta Maubry, lugubre, les yeux fixes. Golson y a peut-

être songé comme moyen de délivrance. Mais les homoncules, gouvernant désormais son cerveau, lui en ont-ils laissé la possibilité ?

Joan se serra contre son fiancé.

— Joe... Jamais je n'aurai le courage d'écrire un article sur la transmutation de Golson. Les mots ne viennent même pas dans mon esprit. Et puis, croyez-moi, est-ce utile d'alarmer l'opinion ?

— Je ne pense pas, avoua Maubry, prenant Joan aux épaules. J'avais la caméra et mon micro dans l'hélicoptère. Robeson, pourtant, m'avait demandé de recueillir les premières déclarations de Golson, si on le retrouvait. Mais non. Devant ce terrible spectacle d'un homme cloué au sol, j'ai abandonné mon âme de reporter. J'étais pétrifié. Je ne pouvais livrer sur un écran l'effroyable agonie d'un de mes semblables. Comme vous, Joan, je crois que la masse de l'opinion ne doit pas être alertée. Je compte sur votre discrétion, Slone. C'est dans l'intérêt du monde.

— O.K. ! approuva le pilote. Si on voyait Golson sur les écrans, ça créerait une belle panique !

La nuit tombait quand l'hélicoptère atteignit Carson-City. Le Nevada se teintait de mauve.

*

* *

Mac Kander abandonna le microscope et, immédiatement, Maubry se précipita vers lui.

— Alors, Mac ?

Le biologiste soupira, allumant une cigarette. On le sentait extrêmement nerveux :

— Comme je le pensais, les antibiotiques, comme les sulfamides, s'avèrent inopérants. Cela se conçoit puisque les homoncules ne sont pas des microbes. Certaines substances chimiques peuvent les tuer mais elles détruisent également les cellules saines.

Joan ouvrit des yeux effarés :

— Êtes-vous réellement contaminé ?

— Bien sûr. Dès que vous m'avez appris la lamentable agonie de Golson, je suis allé trouver un médecin de mes amis. Il m'a fait une prise de sang que j'ai analysée moi-même. Aucun doute. Mon appareil circulatoire véhiculait des homoncules.

— C'est affreux ! gémit Joan Wayle, s'effondrant sur une chaise, et sanglotant doucement.

Kander conserva admirablement son sang-froid. Il se savait atteint, probablement condamné, et pourtant, hormis quelques signes de nervosité, il n'apparaissait pas déprimé.

— Vous ne l'ignorez pas. Pour qu'un microbe pénètre dans l'organisme, il doit emprunter une voie naturelle ou artificielle. Une

simple égratignure est une porte ouverte à une invasion de staphylocoques. J'en conclus que les homoncules suivent le même chemin que les microbes. Ils pénètrent par des ouvertures naturelles. Or, quand j'ai manipulé des prélèvements issus de la mandragore vivante, je ne portais aucune plaie sur mes doigts. Néanmoins, j'ai été contaminé. Les homoncules n'ont pu donc pénétrer dans mon organisme que par ma peau, par mes pores. Ils se sont infiltrés comme des parasites et ont gagné les vaisseaux sanguins dans lesquels ils déversent maintenant leurs enzymes et leurs hormones.

Maubry, très pâle, lança un regard inquiet. Il observa longuement sa main où il apercevait très distinctement l'ouverture des pores. Kander eut un rire nerveux :

— Tranquillise-toi, Joe. Je sais à quoi tu penses. Tu crois que le fait de toucher la main à quelqu'un sert d'élément de contagion. C'est possible. Mais à mon avis, la contamination s'opère directement, c'est-à-dire qu'il faut une goutte de sang porteur d'homoncules, en contact un instant avec la peau. L'homoncule adhère alors aux poils et, par la suite, pénètre par les pores.

— Une peau saine constitue un barrage certain pour les microbes. Faut-il en déduire que, si petits soient-ils, les homoncules sont dotés d'intelligence, intelligence qui leur permettrait de gagner VOLONTAIREMENT les vaisseaux sanguins ? Un être doué de volonté est nécessairement intelligent. Un microbe atteint une partie de l'organisme parce qu'il y parvient par des voies naturelles, sans qu'il puisse l'éviter, tout comme un bout de bois jeté dans une rivière arrive forcément à la mer un jour ou l'autre, porté par le courant.

— Je crois que tu as raison, Joe, affirma Kander. La mandragore vivante enfante des êtres intelligents qui vont porter leur volonté dans le cerveau des hommes... la volonté de voir transformer l'humanité en une gigantesque colonie de racines ! Mais nous pouvons éviter la contamination et le danger n'est pas aussi immense qu'il apparaît. Toi-même, Joe, et vous, Joan, savez parfaitement que vous n'êtes pas contaminés. L'examen de votre sang a levé le doute.

Un peu rassuré, Maubry n'en restait pas moins sérieusement ébranlé :

— Rien ne prouve que des homoncules ne se dissimulent pas sous nos cellules épithéliales, attendant le moment favorable pour s'infiltrer plus avant. Nous devons nous soumettre à d'autres prises de sang, périodiques... Et maintenant, Mac, comment comptes-tu organiser ta propre lutte ? Je voudrais tellement t'aider.

Kander revint vers le microscope électronique et machinalement, réexamina sa préparation.

— Je ne m'arrête pas sur mon cas particulier. Je songe à l'humanité entière, du moins à tous ces hommes qui, comme moi, se savent la

proie des homoncules. Franchement, Joe, la médecine ne peut rien pour eux. On n'arrête pas une transmutation. Car voilà la maladie : la transmutation. Nous en connaissons la cause : une volonté intelligente sous forme d'homoncules, des êtres anatomiquement analogues à nous, à mi-distance, peut-être, entre le végétal et l'homme. Sous le microscope, ils apparaissent comme des créatures protoplasmiques mais je suis certain qu'ils sont dotés d'un appareil circulatoire.

— Où veux-tu en venir, Mac ?

— Eh bien ! je crois que la solution est toute trouvée. Comment prépare-t-on un vaccin ?

— Heu... hésita Maubry, surpris par la question. Avec des germes microbiens, évidemment.

Kander releva la tête. Un sourire tirailla sa bouche :

— Oui, avec les microbes de la maladie qu'on veut justement combattre. Il en va de même avec les homoncules.

— Quoi ? Tu veux obtenir un vaccin ou un sérum curatif, en partant des homoncules ? Tu déraisonnes, Mac... Le premier, tu reconnais que les homoncules diffèrent des microbes, et que les antibiotiques...

— Je sais, coupa Kander. Il ne s'agit pas d'un vaccin, ni d'un sérum. C'est plus sérieux. Je m'occupe beaucoup de bio-chimie. Je n'ignore pas que certains isotopes radio-actifs activent la croissance des plantes. N'a-t-on pas obtenu, en laboratoire, des végétaux géants, même monstrueux ? N'a-t-on pas, grâce à des molécules d'uracile, accru la taille de certains microbes et leur taux de mutation ?

— Sans doute, Mac..., approuva Maubry, mal à l'aise.

— L'expérience doit être tentée sur un homoncule. Si nous parvenons à accroître sa taille de telle sorte qu'il devienne une créature visible et pensante, nous posséderons alors un atout dans notre jeu car il nous sera possible de discuter sur un pied d'égalité avec cet otage de choix.

Joan se dressa d'un bond, pâle. Ses lèvres tremblaient. Il lui semblait que l'étroit laboratoire de Kander se transformait en une machine capable d'enfanter des monstres.

— Vous n'y pensez pas ! clama-t-elle.

— Très sérieusement, opina le biologiste. J'ai l'accord du directeur de l'Institut. Son labo de biochimie est à ma disposition. Pourquoi éprouveriez-vous une telle répulsion à contempler un homoncule sans l'aide d'un microscope ? Golson présentait, à mon avis, un spectacle bien plus lamentable. Pourquoi, enfin, ne traiterions-nous pas avec nos envahisseurs ? Joan hocha la tête :

— Le mot est bien excessif.

— Nullement, reprit Kander. Je dis bien : des envahisseurs. Ils mènent un combat spécial mais n'en doutez pas, leur but est de transformer l'humanité en un immense champ de mandragores

vivantes. Peut-être coordonnent-ils leur action par intelligence. Peut-être, plus simplement, agissent-ils par instinct.

— Si je comprends bien, résuma Maubry, tu veux traiter avec les... envahisseurs.

— En quelque sorte. C'est la seule façon concevable de limiter le fléau et même, j'en suis persuadé, de le voir régresser. Venez-vous avec moi à l'Institut ?

Joan et son fiancé échangèrent un long regard craintif. La solution de Kander n'était pas seulement audacieuse, mais elle restait aléatoire.

— Euh... naturellement ! approuva enfin Joe. Nous sommes disposés à t'aider par tous les moyens.

— Il faut se hâter, conseilla le biologiste, plongeant son petit labo dans les ténèbres. Aucun symptôme encore ne le révèle, mais la sclérose totale me guette. Je dois réussir avant que des fibres ne me rivent définitivement au sol.

Les trois jeunes gens quittèrent l'appartement de Kander. Ils prirent un héli-taxi qui, un peu plus tard, les déposait en plein centre de Washington, sur l'immeuble abritant l'Institut biologique.

Ils pénétrèrent dans le Centre. Couloirs et salles d'études étaient d'une propreté méticuleuse. De temps à autre, Kander croisait l'un de ses collègues et il le saluait d'un signe de tête.

— Vos camarades du Centre savent-ils que vous êtes contaminé ? s'informa Joan.

— Ils l'ignorent. Mais j'en ai parlé avec le directeur, le professeur Lorton. Celui-ci est totalement d'accord pour ne pas ébruiter la nouvelle. J'ai confiance en sa discrétion.

Le biologiste poussa une porte. Tous trois entrèrent dans un laboratoire assez vaste. D'énormes dynamos encombraient la pièce. La salle renfermait aussi, évidemment, un microscope électronique et différents instruments de biologie et de chimie. Partout se dégageait cette impression d'ordre rigoureux.

Un appareil attira particulièrement l'attention des deux reporters. Il s'agissait d'une grosse cloche de verre, sous laquelle un homme pouvait parfaitement se tenir debout. Cette cloche était renversée sur un piédestal et une multitude de fils aboutissaient à l'appareil. À l'intérieur de la sphère, plusieurs miroirs paraboliques orientaient leurs faces vers un point situé précisément au centre de la cloche, sur le piédestal.

— Un stimulateur de croissance, expliqua Kander. Cette sphère a été adaptée spécialement à l'intention de l'expérience que je désire tenter. D'ordinaire, la sphère est de dimension beaucoup plus réduite.

La porte du labo s'ouvrit et un homme entra. Vêtu d'une blouse blanche, il paraissait largement la soixantaine. Un collier de barbe grise lui donnait un air docte, et des lunettes à grosses montures

achevaient cette impression.

— Le professeur Lorton, présenta Kander. Mes deux amis, professeur, dont je vous ai parlé, et qui sont au courant de... de mon état.

— Ah ! Parfait, dit Lorton, serrant la main des deux reporters. Je vous souhaite bonne chance, Kander. Bien entendu, durant toute votre expérience, personne n'entrera dans ce laboratoire.

Mac Kander attendit que le professeur eût disparu pour confier, tout bas :

— Franchement, je crois que Lorton manque de conviction. Il m'encourage, mais il reste sceptique.

Il s'avança vers un porte-éprouvette et saisit délicatement le tube de verre. Il agita le liquide bleuté contenu à l'intérieur :

— Un homoncule vivant se trouve dans ce tube, mêlé à un soluté comprenant notamment de l'uracile, substance chimique de l'acide ribonucléique, lui-même composant du noyau cellulaire. Je vais soumettre maintenant cette préparation à un intense rayonnement gamma et ultra-violet.

Le biologiste se dirigea vers la cloche de verre. Il appuya sur un manipulateur et la sphère se souleva grâce à des bras mécaniques articulés.

Kander versa le contenu de l'éprouvette dans une minuscule soucoupe en matière plastique. Puis il introduisit le récipient sous la cloche. Celle-ci s'abaissa et sa base vint s'encaster dans une rainure circulaire, adhérant ainsi parfaitement au piédestal et opérant une étanchéité absolue.

Joan et Maubry suivaient l'opération en silence, le cœur battant. Kander était certainement l'un des meilleurs bio-chimistes du Centre mais l'expérience qu'il tentait, dans l'espoir de s'arracher aux griffes de la transmutation, ne présentait-elle aucun danger ?

Joe fit part de ses craintes à son ami. Le biologiste sourit et ferma le verrou de la porte du labo. Ils étaient maintenant isolés.

— J'ai déjà obtenu des microbes d'une taille mille fois supérieure à la normale, révéla Mac.

Il s'approcha de la sphère et désigna un tube transparent aboutissant au sommet de la cloche :

— Vous voyez ce tube ? Il communique avec la sphère par une soupape. Si j'ouvre le clapet, d'intenses radiations atomiques se déversent et stérilisent la cloche en quelques secondes. Les microbes – et même les êtres humains – sont tués instantanément. Naturellement, les parois de la sphère, en verre spécial, protègent l'opérateur. Du reste, les radiations n'exercent leur action que sur un périmètre limité. Vous savez parfaitement que nous avons complètement domestiqué l'énergie H. Voulez-vous d'autres preuves de sécurité ?

— Inutile, Mac..., dit Maubry. Mais je te signale que tu veux rendre visibles des êtres microscopiques. Cela t'entraîne loin d'une taille mille fois supérieure à la normale.

Kander ouvrit un placard. Il en tira deux revolvers et les posa sur une table.

— Voici des pistolets à polyrayons. J'espère, maintenant, que tu ne redoutes absolument plus les homoncules... même grossis ! J'ai même adjoint, au sommet de la sphère, un système de faisceaux paralysants au cas, bien improbable, où l'homoncule géant se montrerait... heu... agité.

Joe apprécia les précautions de son ami. On sentait nettement que Kander s'apprêtait à livrer son dernier combat et qu'il mettait tous les atouts dans son jeu.

Le biologiste s'installa devant un tableau de commandes, bourré d'écrans, de compteurs, de lampes. Il manipula des boutons.

Aussitôt, le ronronnement des dynamos emplit la salle. Au même instant, l'intérieur de la sphère s'illumina d'une clarté éblouissante, semblable à un nuage de sodium.

Kander conseilla à ses amis le port de lunettes noires.

— Rayonnement gamma, expliquait-il, protégeant lui-même ses yeux par des verres fumés.

Il enfonça un autre bouton. Des éclairs giclèrent, mauves, violets, sur tous les miroirs paraboliques.

— Les miroirs concentrent les U.V. en un point unique, un foyer central qui n'est autre, vous l'avez deviné, que la soucoupe en plastique. Rayonnement gamma et ultra-violet vont se combiner avec le soluté d'uracile, et exciter sérieusement le métabolisme de l'homoncule. La biologie, de nos jours, peut enfanter des monstres à volonté et je vais vous le prouver sur-le-champ. Regardez bien, mes amis.

Frémissements, Joan et Maubry s'approchèrent de la sphère. Derrière leurs lunettes noires, ils allaient assister à l'un de ces vertigineux miracles de la science moderne. Car les savants, de tous temps, ont toujours été des apprentis-sorcières !

CHAPITRE IV

— Bon Dieu ! jura le sergent Lorty, de la police fédérale. Faites-moi circuler tous ces curieux. On dirait qu'on distribue gratuitement des marchandises, ici !

Lorty, Bougonnant, jouant des coudes, franchit enfin la barrière électrifiée. Il était suivi d'un policier qui portait sur son dos un réservoir cylindrique, auquel s'adaptait un tuyau se terminant lui-même en une sorte d'énorme pistolet.

Le sergent s'essuya le front :

— J'ai ordre de détruire ce végétal, dit-il, s'adressant à ses collègues. Ohé, Lewis !

L'homme au réservoir accourut. Il se figea au garde-à-vous. Son visage inexpressif ne portait aucun stigmate de frayeur.

— Balayez-moi ça ! ordonna Lorty, désignant la mandragore.

Les policiers s'écartèrent. Derrière la barrière électrifiée, les curieux s'écrasaient. Les commentaires allaient bon train. Lewis abaissa devant ses yeux un écran de verre polarisateur.

— Les botanistes et les bio-chimistes, qui se succèdent ici sans interruption, confia un policier, ne vont guère apprécier la destruction de cette plante phénoménale. Pensez donc ! Ils ne pourront plus l'admirer. C'est bizarre comme les savants se passionnent pour tout ce qui est anormal.

— M'en moque ! grogna le sergent. J'ai des ordres. Cette saleté doit disparaître avant qu'elle n'exerce d'autres ravages... Allez-y, Lewis.

— O.K. ! dit l'homme au réservoir.

Il s'avança, l'extrémité de son tuyau braqué sur la mandragore qui continuait à s'agiter doucement. Il appuya sur une détente. Un jet énorme, enflammé, fulgura, lécha la plante, l'enroba. Une intense lueur meurtrit un instant les yeux et éclipsa le soleil.

Lewis projeta trois autres jets de kéronapalm. Une affreuse odeur de chair grillée empesta l'atmosphère. De la mandragore, il ne subsista plus rien, qu'un moignon de racine tordu, calciné, noirci, figé. Une ultime langue de feu et le moignon tomba en poussière, impalpable.

— Venez, Lewis, fit Lorty. Nous avons encore du boulot.

Le sergent pénétra dans la foule silencieuse. Personne n'osa interroger le policier. Pour éviter l'afflux des journalistes, la nouvelle n'avait pas été ébruitée.

— Circulez ! hurla Lorty, jouant des coudes jusqu'à son hélicoptère. Il n'y a plus rien à voir... Circulez !

Il grimpa à bord de l'appareil, imité aussitôt par Lewis. L'hélico

s'envola immédiatement. Penché, le sergent nota que ses collègues démantelaient déjà la barrière électrique, roulaient les fils. Bientôt, le public pourrait piétiner la place calcinée.

L'appareil piqua vers le sud. Il atteignit bientôt Death Valley. Quelques silhouettes en uniforme se dessinèrent sur le sol tourmenté, ingrat.

L'hélico se posa. Lorty et Lewis descendirent et se dirigèrent vers le groupe d'hommes : des policiers. Ici, pas un curieux, pas un journaliste. Un contrôle rigoureux, par hélicoptères, éloignait les indésirables. Ni la Télé, ni les journaux, n'avaient parlé de Golson. L'opinion le croyait perdu à jamais dans le désert... et les reporters avaient fini par abandonner les recherches. On avait bien proclamé Death Valley zone interdite, mais personne n'aurait imaginé la vérité.

Pas de panique, pas d'affolement. Golson, enraciné au sol poussiéreux, achevait son calvaire. Entièrement sclérosé, il n'avait d'humain que son anatomie. Ses bras remuaient. Son visage était ravagé de tics. Il bougeait comme un pantin et ses yeux hagards ne discernaient même plus les choses autour de lui.

Sa voix s'était éteinte. Sa peau rougeâtre, ses veines saillantes, ses fibres qui formaient par endroits des nœuds entrelacés, lui donnaient l'apparence d'un totem grimaçant taillé dans de l'acajou. Il était devenu une monstrueuse racine animée, alimentée par du sang humain. Son cerveau fibreux raisonnait comme une plante.

Lorty et Lewis contemplaient la scène en grimaçant de dégoût.

— Pauvre Golson ! lâcha Lorty.

— Oui, soupira un policier à ses côtés. C'est terrible. Jusqu'à son dernier moment de lucidité, Golson n'a pas voulu qu'on le touche. Il répétait sans cesse qu'il était contagieux. Vous voyez comme il saigne, par tous ses pores ? Il devrait être exsangue depuis longtemps. Mais non. Je n'y comprends rien et les toubibs venus l'examiner non plus. Finalement, comme il n'y avait plus rien à faire, on a décidé de...

— Je sais ! opina gravement le sergent. Je suis ici pour exécuter l'ordre. Mais n'était-ce pas la dernière volonté de Golson ?

— Si. N'empêche. Golson a été un homme.

— C'est un monstre, maintenant ! dit Lorty durement.

À ce moment, un policier arriva en courant. Il venait d'un hélicoptère posé à deux cents mètres de là, derrière un amoncellement de rocaille. Il n'accorda même pas un regard de pitié à Golson. Il haletait. Il salua le sergent et parla d'une voix entrecoupée.

— J'apporte des nouvelles de Carson-City. On tient une deuxième victime de la mandragore vivante : Alex, l'assistant de Golson.

Lorty maîtrisa difficilement un sursaut :

— Il s'est enraciné ?

— Pas encore. Vous saviez qu'il se trouvait en traitement à l'hôpital.

Il a cherché à s'évader. Fort heureusement, un infirmier l'a aperçu, franchissant une fenêtre. Il a donné l'alarme. L'assistant a été repris, puis enfermé solidement. On a bouclé sa porte et grillagé sa fenêtre. Déjà, il commence à saigner, comme Golson.

— Un autre porteur de germes ! conclut le sergent. Quelle saloperie ! Paraît que tous ceux qui ont touché la plante, ou même seulement des prélèvements, sont contaminés... Allez, Lewis, faites votre boulot.

L'homme au réservoir acquiesça. Il rabattit devant ses yeux l'écran polarisateur. Ses doigts se crispèrent sur la détente de son lance-flammes. Puis, lentement, il s'avança vers Golson.

*
* *

Dans la soucoupe en matière plastique, un bouillonnement s'amorçait, symptomatique. Des bulles naissaient, crevaient, se reformaient, plus abondantes. Elles débordaient le récipient, se répandaient sur le piédestal en mousse frissonnante.

Maubry et Joan Wayle, toujours protégés par leurs verres fumés, contemplaient l'extraordinaire vision. Leurs traits figés trahissaient leur angoisse. Devaient-ils se réjouir ou bien s'alarmer ?

Car, aucun doute n'était permis, un phénomène agitait l'intérieur de la sphère. Devant son tableau de commandes, Kander en contrôlait le déroulement et, à tout instant, pouvait l'interrompre.

— Ces bulles, qui crèvent la surface du soluté, expliqua le biologiste, prouvent une activité cellulaire intense. Rayonnement gamma et U.V. jouent parfaitement leur rôle de stimulateur de croissance. Bientôt, l'homoncule apparaîtra à nos yeux et nous assisterons alors à son grossissement progressif.

Brusquement, Joan poussa un cri. Elle tendit la main :

— Regardez !... Là !

— Que se passe-t-il ? interrogea Kander, sans manifester la moindre inquiétude.

— Dans la soucoupe... Quelque chose s'agite !

C'était encore à peine perceptible. Mais sous la mousse, un corps s'animait, rougeâtre, informe. On assistait à une manifestation de la vie et Kander joignit les mains, observant lui aussi la scène ;

— L'homoncule ! balbutia-t-il.

Une profonde émotion lui étreignait la gorge. Non qu'il éprouvât quelque crainte, mais il assistait à son propre triomphe, bien que la victoire fût encore loin d'être acquise.

Plusieurs heures furent nécessaires pour que l'homoncule prît une forme identifiable. Il émergeait lentement de la mousse et cette apparition, issue du néant, prenait une tournure fantastique. Pourtant,

la science ne cessait d'accomplir des exploits jusque-là qualifiés d'irréalisables.

L'homoncule, grossi des milliers de fois, ressemblait à une mandragore. Sa forme rappelait celle d'un homme. Mais il manquait de finesse, de pureté dans les lignes, dans les expressions. C'était un corps grotesque, une racine taillée par un ouvrier malhabile.

Pouvait-on appeler un épiderme cette pellicule légèrement fibreuse, d'origine nettement végétale, d'un rouge sanguin, sous laquelle apparaissaient de gros cordons plus foncés, véhiculant du sang ? Tous les muscles étaient ici des fibres végétales et l'on s'en rendait parfaitement compte à l'issue d'un bref examen. L'être tenait l'intermédiaire entre l'homme et la racine. C'était un monstre.

Le gnome bougeait, s'agitait, comme la mandragore vivante du Nevada. Son visage affreux manquait totalement d'expression. Ses yeux étaient vides et pourtant, incontestablement, une intelligence couvait derrière ce cerveau.

— Un homme-végétal ! prononça Kander, enfanté probablement par la radio-activité. Une créature qui, à partir de la sève, s'est transformée, modifiée, suivant un processus bio-chimique et qui, parvenue à maturité, libère des enzymes et des hormones capables de scléroser les tissus humains.

Maubry se tourna vers son ami :

— L'homoncule mesure une demi-taille d'homme moyen. Vas-tu poursuivre sa croissance ?

— C'est parfaitement inutile, répondit Kander, se dirigeant vers le tableau de commandes. Je vais l'immobiliser à l'aide de faisceaux paralysants et nous pourrons l'examiner en toute sécurité.

— Pourras-tu l'immobiliser ? Il faut, pour cela, qu'il possède un centre nerveux.

— Il en possède un incontestablement : son cerveau. C'est lui qui ordonne à ses fibres de remuer. D'autre part, certaines de ses cellules sont analogues aux nôtres. Un être, de quelque nature qu'il soit, ne peut se mouvoir que sous l'impulsion de cellules nerveuses.

Kander abaissa une manette. Dans la sphère, des rayons invisibles se propagèrent, gagnant le cerveau de l'homoncule. Instantanément, les mouvements de l'homme-végétal s'arrêtèrent. Pigé comme une statue, le gnome ressemblait maintenant à une immonde racine rougeâtre, sculptée.

Le biologiste mit en action des bras mécanisés. La base de la sphère quitta la rainure et s'éleva lentement.

Joan et Maubry reculèrent, quittant leurs lunettes. Une certaine panique se lisait dans leurs regards.

— Tu es fou, Mac ! se lamentait le reporter de la Télé. Tu prends des risques considérables.

Kander éclata de rire.

— Des risques ? Tu plaisantes. Regarde. Cet homoncule est immobilisé et dans son état actuel, il serait bien incapable de manifester la moindre hostilité.

Il revêtit une blouse blanche et se ganta de caoutchouc. S'armant d'une seringue, il s'approcha du piédestal.

— Que vas-tu faire ? s'inquiéta Joe.

— Prélever du sang de cet homoncule et l'examiner.

— Mac... Crois-tu que cet être de cauchemar peut marcher ?

— Sans aucun doute. Sinon comment expliquer qu'il peut pénétrer dans l'organisme humain par les pores de la peau ? Il s'y glisse comme un parasite, en se mouvant, comme le sarcopte de la gale.

Résolument, Kander grimpa sur le piédestal. Il dominait largement de la taille le gnome rougeâtre. Ses mains gantées palpèrent longuement ce corps épouvantable.

— Hum ! toussa-t-il. Beaucoup de fibres végétales, parcourues par des vaisseaux sanguins. C'est incroyable.

Il hocha la tête et enfonça l'aiguille de la seringue dans l'une des veines saillantes. Le sang gicla, inondant même la blouse blanche du biologiste.

— Mac ! hurla Maubry en se précipitant.

— N'approche pas ! ordonna Kander rudement. Pourquoi te tourmenter, Joe ? Je suis déjà contaminé. Alors ?

Le jeune savant emplit sa seringue. Il tamponna le minuscule trou laissé par l'aiguille avec un coton imbibé d'un liquide coagulateur. Aussitôt, le sang s'arrêta de couler.

Kander s'approcha du microscope électronique. Il glissa, sous deux lamelles, quelques gouttes du sang recueilli dans la seringue. Puis il examina sa préparation.

Le cœur de Joe et celui de sa fiancée battaient à se rompre. Fréquemment, les deux jeunes gens lançaient des coups d'œil craintifs vers le gnome toujours immobile, apparemment sans vie.

— Alors, Mac ? interrogea Maubry.

Kander abandonna le microscope. Son front luisait de sueur. Il venait de subir plusieurs épreuves accablantes.

— Ce sang ressemble, en tous points, à celui qui alimentait la mandragore du Nevada : analogie frappante avec du sang humain, sauf teneur plus élevée en leucocytes. Toutefois, un détail capital à noter : aucun homoncule dans les homoncules eux-mêmes ! Donc, aucun danger de contamination.

Les deux reporters respirèrent plus librement. Un immense poids s'ôtait de leur poitrine. Néanmoins, il restait bien des difficultés à vaincre.

— Tu comptes toujours traiter verbalement avec les homoncules ?

— Plus que jamais, Joe. Reste à trouver le moyen de communication entre nous et ce gnome rougeâtre. Je vais libérer l'homoncule. Son cerveau pourra dès lors fonctionner.

— Alors, répliqua Maubry, laisse-moi m'armer du revolver à polyrayons. Nous ne saurions trop prendre de précautions.

— Comme tu voudras ! acquiesça Kander.

Joe saisit l'un des revolvers et tendit le second à sa fiancée.

— Prenez cela. Joan.

— Mais, Joe...

— Vous saurez vous en servir ! coupa impérativement le reporter. D'ailleurs, vous n'appuierez sur la détente que sur mon ordre.

Pistolets en main – Joan tremblait légèrement – les deux jeunes gens s'approchèrent du piédestal. Au même moment, Kander libérait l'homoncule des faisceaux paralysants.

Le nain difforme, goutteux, grotesque, s'anima. Ses bras d'abord. Puis ses jambes maigres. Enfin sa tête. Tous ces mouvements ressemblaient à ceux d'un automate. Ils étaient hésitants, maladroits, saccadés. Pourtant, peu à peu, l'être acquit une certaine habileté.

Il lança une jambe en avant. Il fit un pas. Puis un second, un troisième. Il descendit du piédestal, raide, robot végétal taillé à l'image de l'homme. On sentait la pression du sang gonfler ses vaisseaux sanguins.

Les deux revolvers à polyrayons suivaient la progression du gnome. Joan était plus pâle qu'une morte et ses doigts, trop crispés sur la détente, s'engourdisaient. Joe ruisselait de sueur.

Seul, apparemment, Kander conservait son sang-froid.

— Ne tirez pas ! conseilla-t-il à ses amis. Soudain, il porta une main à son front. Il grimaça de douleur.

— Qu'y a-t-il, Mac ? s'inquiéta Maubry.

— Je... j'ai un mal de crâne effroyable, brusquement, une névralgie atroce, comme un carcan.

— Moi aussi ! confia Joan, en se mordant les lèvres. C'est une impression bizarre.

À son tour, Joe ressentit les mêmes symptômes. Cette fois, le doute se levait. Le malaise était dû à la proximité de l'homoncule. Puis, aussi subitement qu'elle était apparue, la douleur s'apaisa. Elle avait duré quelques secondes à peine.

— Ruth... Je m'appelle Ruth ! Écoutez-moi.

Une voix s'infiltrait dans les cerveaux des humains, sans qu'un son, pourtant, sortît des lèvres de l'homoncule.

— J'ai compris ! haleta Kander. Le gnome nous parle par télépathie. C'est donc bien un être intelligent.

— Ruth ! Je m'appelle Ruth ! poursuivait inlassablement la « voix ». Je suis né de la transmutation de la mandragore. Je suis un végétal et

je suis un homme.

Livide, le biologiste resta un instant muet, tant sa surprise était grande. Certes, il avait toujours pensé que les homoncules étaient des êtres intelligents mais entendre l'un d'eux s'exprimer télépathiquement, voilà qui dépassait toutes les espérances.

Kander, à reculons, ne perdant pas l'homoncule de vue, s'approcha d'un placard et l'ouvrit. Il en tira un compteur Geiger. Puis il revint vers le centre du labo. Il allongea le bras vers le gnome et celui-ci ne manifesta aucune frayeur. On se demandait si cette créature possédait une certaine affectivité.

Le compteur crépita quand il frôla l'épiderme rougeâtre. Kander rassura immédiatement ses amis :

— Quotient de radio-activité nettement supérieur à la normale mais sans danger pour l'entourage. Je crois sincèrement que nous sommes parvenus au résultat souhaité.

Maubry, son revolver à polyrayons toujours braqué sur l'être mi-homme, mi-végétal, soupira, impatient :

— Mac... Ton sang véhicule des homoncules. Comment comptes-tu t'en débarrasser ? Nous n'avons pas progressé d'un point dans ce domaine.

— Si Joe. Ruth est devant nous. Il va nous donner la solution.

*
* *

Kander chancela soudainement. Ses jambes se dérobaient sous lui. Il s'effondra sur une chaise en passant une main égarée sur son front.

Joe Maubry se précipita, inquiet :

— Que t'arrive-t-il, Mac ? Tu es tout pâle. Veux-tu que j'appelle un docteur ?

Le biologiste sourit faiblement.

— C'est inutile, Joe. Je sais parfaitement de quel mal je souffre. Golson, avant moi, a dû ressentir les mêmes symptômes.

— Mac ! Tu ne veux pas dire que...

— Si ! La marche de la sclérose est parfois rapide. Cela dépend des individus. J'éprouve une profonde fatigue. Rassure-toi. Ce symptôme s'atténuera, pour reparaitre plus tard, plus prononcé. C'est inéluctable.

Joe jeta un regard épouvantable à Ruth, impassible gnome de cauchemar, pétri de mandragore et de cervelle humaine. Une sourde colère l'agitait et il aurait volontiers appuyé sur la détente de son revolver à polyrayons. Nul doute, l'homoncule se serait effondré. Mais ce geste aurait simplement souligné une haine profonde, alors qu'il s'agissait de sauver une humanité menacée.

— Laisse Ruth tranquille ! plaïda Kander. C'est notre seul espoir.

Il se sentait beaucoup mieux. Il se dressa, un peu pâle, soutenu par

Joan et son fiancé. Il esquisa quelques pas hésitants. La voix de l'homoncule s'infiltra dans son cerveau :

— Vous êtes sclérosé ! dit Ruth durement. Le jour se rapproche où l'idée de vous enraciner s'ancrera fortement en vous au point que vous ne pourrez y résister.

— Taisez-vous ! hurla Kander, lâchant Joe et Joan, et marchant droit sur le gnome rougeâtre. Je tiens votre vie entre mes mains, Ruth, et d'un seul geste, je peux vous foudroyer.

En dépit de sa répugnance pour l'homme-végétal, le biologiste avait saisi les mains du gnome et il les serrait fortement, en répétant :

— Vous entendez, Ruth ? Vous êtes entièrement sous mon contrôle. Vous n'étiez qu'un microbe et vous...

Kander s'interrompit net et poussa un véritable hurlement de douleur. Il lâcha brusquement Ruth et se roula sur le sol en proie à de violentes convulsions. Visiblement, il souffrait. Il brandissait ses pauvres mains dans le vide et les tordait sous l'empire d'un mal atroce.

Pétrifiés, Maubry et Joan ne détachaient pas leurs regards de l'homoncule. Ils sentaient qu'il se passait un phénomène extraordinaire car quelque chose maculait la peau du gnome et s'exsudait par chaque pore. C'était une substance jaunâtre, légèrement mousseuse.

Kander s'était relevé. Il examinait la paume de ses mains. Elles étaient brûlées comme par un acide, par plaques.

— On dirait de multiples aiguilles qui me piquent ! gémissait sourdement Mac. Pourtant, la douleur s'atténue.

— Je vais enduire tes plaies d'une pommade calmante et bio-régénératrice, s'empressa Maubry. Il doit bien exister cela dans ce labo.

— Oui, dans le placard d'angle, marqué d'une croix rouge, précisa le biologiste.

Joan alla chercher la pommade et elle en enduisit largement les paumes brûlées de Kander. Celui-ci éprouva un soulagement immédiat. Puis, se tournant vers Ruth :

— Un acide, n'est-ce pas ?

— Oui, approuva le gnome, redevenu « normal ». Nous possédons, sous notre peau, des glandes particulières qui, à volonté, produisent une substance corrosive capable d'entamer les tissus organiques. C'est ainsi que, à l'état microbien, nous nous glissons par les pores, par lésion des tissus, et pénétrons dans le sang. Cela se traduit, pour le contaminé, par un simple picotement, auquel du reste il ne prend pas garde.

Joe avait repris son revolver. Il raffermît dans sa main :

— La radio-activité a provoqué votre naissance, Ruth. Nous le

savons.

— C'est exact. Mais n'est-ce pas plutôt les hommes les responsables ? Le Nevada, devenu un terrain particulièrement radio-actif, a réuni en un point certaines conditions chimiques, biologiques. Ne me demandez pas pourquoi ce point s'est trouvé précisément à l'endroit où existait une vieille racine de mandragore à forme humaine. Je l'ignore. Le hasard, peut-être. Toujours est-il qu'une seule plante fut touchée par la transmutation. La solanacée enfanta des homoncles, à l'issue de transformations lentes et complexes. Tous ces homoncles possédaient un cerveau. Créatures hermaphrodites, elles se reproduisent par simple dédoublement, comme les protozoaires, toutes animées du même esprit qui consiste à scléroser entièrement l'humanité. Les homoncles naissent donc avec une besogne tracée : se reproduire, évidemment, mais surtout s'introduire dans le sang des hommes et y déverser des enzymes et des anticorps capables de transmuter partiellement la cellule animale en cellule végétale.

— Désir de conquête ? interrogea Maubry.

— Nullement. Nous obéissons à notre instinct. Celui des hommes consiste à évoluer sans cesse dans la voie du progrès. Le nôtre est de convertir l'humanité en un gigantesque champ de mandragores. La radio-activité a mis en route un mécanisme chimique et biologique dont la complexité nous échappe et la conversion de l'humanité prend figure de phénomène naturel. C'est un peu comme si vous déclenchiez une réaction en chaîne, dans le domaine atomique. Rien ne pourrait l'arrêter.

Ce verdict sans appel glaça Kander et ses deux amis. Mais il en fallait davantage au biologiste pour abdiquer. Il était résolu à engager ses dernières forces dans la lutte. Mais ces forces, déjà, déclinaient singulièrement.

À nouveau, Kander dut s'asseoir sur la chaise. Son front luisait de sueur. Sa pâleur figeait ses traits. Il haletait, oppressé. Il tourna vers Joan et Joe un visage navré :

— Excusez-moi. Mais le terrible mal me ronge. Je... mon cerveau s'embrume, par instant, à tel point que je suis incapable de réfléchir. J'ai...

Il s'arrêta pour coordonner ses pensées défaillantes :

— J'ai tiré Ruth du monde microscopique. Je suis certain que nous tenons la solution qui permettrait de vaincre le fléau. Mais je... les rouages de mon cerveau fonctionnent mal, se sclérosent. Jamais je ne parviendrai à terminer la tâche entreprise. Il faut que vous m'aidiez, mes amis...

Joe et sa fiancée s'agenouillèrent auprès de leur camarade.

— Parle, Mac. Que devons-nous faire ? demanda Maubry.

— Ah ! Je ne sais pas... Je ne sais plus ! gémit Kander en sanglotant,

la tête dans ses mains. Mon pauvre cerveau ! Il est incapable de prendre d'initiative, incapable de... Et puis j'ai mal.

— Où avez-vous mal ? s'affola Joan.

— Partout. Dans la tête, dans les membres. Certains de mes muscles déjà se raidissent. Mais c'est surtout ma tête qui... Oh ! Je vous en supplie, il faut que je me repose.

— Tu as raison, Mac. Tu as besoin de repos. Je vais appeler le professeur Lorton.

Kander se dressa, livide, les yeux hors des orbites :

— Lorton ? Non, c'est inutile. Je le préviendrai moi-même. J'y cours immédiatement. Mais ne laissez pas Ruth seul. Obligez-le à réintégrer la cloche de verre.

Il marcha vers la porte, raide, absent. On devinait les efforts qu'il déployait. Il ouvrit le battant et disparut dans le couloir. Joan, tremblante, donna un tour de verrou, isolant à nouveau le labo du reste du monde.

— Pauvre Mac ! soupira-t-elle. C'est terrible. Nous ne pourrons jamais le sauver.

Elle crispait ses pauvres mains sur le revolver à polyrayons. Elle avançait résolument vers le gnome rougeâtre, toujours aussi immobile qu'une statue :

— Vous pouvez être fier, Ruth. Vous triomphez. Votre plan se réalise suivant vos conceptions, vos désirs. Et, naturellement, vous ne viendrez jamais au secours des hommes.

— Le voudrais-je que je ne le pourrais pas, avoua l'homoncule. Je me reproduis, je sclérose. J'ignore ce qu'il me faudrait faire pour éviter ces deux actions.

— Vous possédez un cerveau ! clama Joan, frémissante de rage. Alors utilisez-le. Renoncez purement et simplement à vous reproduire, à scléroser. C'est tellement facile. Déjà, vous limiteriez le nombre de vos victimes !

— C'est impossible ! affirma le gnome. Nous sommes nés pour scléroser, pour nous reproduire. Nous obéissons à une loi de la nature et la radioactivité ne nous a dotés d'aucune volonté.

— Vous êtes d'abominables machines que rien ne peut arrêter, sinon la mort ! hurla la journaliste du *Star Tribune*, en brandissant son revolver. Vous êtes des robots perfectionnés et nous devons tous vous tuer, les uns après les autres, en commençant d'abord par vous, Ruth...

Maubry se précipita et arracha des doigts de sa fiancée l'arme qu'elle braquait farouchement sur l'homoncule.

— Calmez-vous, Joan. Vous alliez commettre une bêtise. À quoi servirait la mort de Ruth ? Ruth n'est qu'un infime maillon de l'immense chaîne. Le danger ne vient plus de lui, mais de ses frères

microscopiques.

La jeune fille se laissa choir sur une chaise. Elle enfouit son visage dans ses mains. Ses nerfs la trahissaient. Elle avait présumé de ses forces.

— Vous avez raison, Joe, sanglota-t-elle. Mais qu'allons-nous faire de Ruth ?

Maubry se tourna vers l'homoncule :

— Je vous en prie, Ruth, ne m'obligez pas à appuyer sur la détente. Vous tomberiez, foudroyé. Veuillez regagner la cloche de verre.

— Vous me tenez à votre merci, constata le gnome. J'en ai conscience. Je désire même vous aider, mais cette aide ne dépasse pas le stade de l'obéissance.

Il pivota et, de sa démarche très spéciale, un peu saccadée, il réintégra la sphère transparente. Aussitôt, Joe se rua sur le tableau de contrôle, hésita quelques secondes devant les multiples boutons, puis enfonça deux touches.

La cloche de verre descendit lentement et sa base vint s'encastrent dans la rainure, sur le piédestal. En même temps, un faisceau paralysant inondait l'intérieur de la sphère.

Maubry soupira :

— Voilà Ruth hors d'état de nuire. Rejoignons Mac, chez le professeur Lorton.

Joan se leva de son siège. Elle semblait plus détendue, plus rassérénée. Elle observa l'homoncule dans sa cage de verre et se tint prête à suivre son fiancé.

Les deux jeunes gens sortirent du labo. Il était utile d'en condamner la porte et de soustraire Ruth à la vue des internes de l'Institut. Lorton avait cédé son laboratoire à la condition expresse que tout se déroulât dans la plus stricte discrétion.

— Je vois très bien Ruth en première page du *Star Tribune* ou sur un écran de télé ! évoqua Joan. Nos confrères en pâleraient de jalousie.

Maubry haussa les épaules :

— Ne transgressons pas nos conventions, voulez-vous ? Pour une fois, nous ne sommes pas ici pour informer nos lecteurs ou nos téléspectateurs, mais pour découvrir un moyen de lutte contre les homoncules. Nous avons promis à Mac de l'aider et nous l'aiderons. Il convient de ne pas alarmer le public. C'est pourquoi nous renvoyons nos articles à plus tard.

— Mon rédacteur en chef et Robeson vont être furieux. Ils attendent des papiers sensationnels et ils nous paient pour cela.

— Je sais. Mais il y a des vies humaines à sauver. De toute manière, nous serons les premiers informés. Nous tenons en main une série d'articles prodigieux.

Les deux reporters étaient parvenus à l'extrémité du couloir. Ils

s'arrêtèrent devant la porte où un bristol annonçait qu'il s'agissait du bureau du professeur Lorton.

Joe frappa et la voix du professeur lui intima l'ordre d'entrer. Bientôt, Maubry et sa fiancée se retrouvèrent dans un modeste bureau où Lorton les accueillit avec une espèce d'inquiétude dans la voix :

— Ah ! Vous voilà enfin... Je croyais que Kander viendrait personnellement.

— Comment, Mac n'est pas venu ? s'étonna Maubry.

— Je vous assure, je n'ai vu personne, affirma Lorton, et devant ce silence prolongé, je me proposais justement de vous rendre visite au labo.

— C'est incompréhensible. Kander nous a assuré qu'il passait vous voir. Il a absolument besoin de repos. Quant au labo, vous voudrez bien condamner sa porte.

Joe prit une décision rapide :

— Nous vous laissons, professeur. Il ne peut rien arriver de fâcheux si Ruth, l'homoncule, reste captif de sa prison de verre. Mais il faut absolument que nous retrouvions Mac.

Le téléreporter saisit Joan par la main et l'entraîna dans le couloir. Lorton le suivit, protestant :

— Hé ! Attendez donc ! Qui diable est Ruth ? Et où est Kander ? Expliquez-vous...

Là-bas, au bout du couloir, les deux journalistes disparaissaient en courant dans la cage de l'ascenseur. Deux minutes plus tard, ils se retrouvaient dans la rue et fondaient vers la plus proche station d'héli-taxis.

Ils sautèrent dans l'un des appareils en stationnement et Joe jeta une adresse au pilote : celle de Kander.

Maubry se renversa sur le siège en soupirant :

— Je regrette pour Lorton, mais le temps presse. Mac avait trouvé un prétexte pour nous quitter et maintenant, Dieu seul sait où il se cache. Souhaitons qu'il soit plus simplement chez lui.

Joan reprenait sa respiration.

— Pourquoi Mac est-il parti si précipitamment ? Joe baissa la voix de façon à ce qu'il ne fût pas entendu par le pilote de l'héli-taxi :

— Faut-il donc vous mettre les points sur les « i », Joan ? Vous ne comprenez donc pas. Pourtant, c'est simple... et tragique. Mac se sclérose et il ressent le besoin de s'enraciner. Nul doute qu'il cherche à quitter la ville pour un coin tranquille.

— C'est affreux ! gémit Joan. Que pouvons-nous faire pour lui ?

— Pas grand-chose, hélas, sinon l'enfermer dans son appartement, le calmer par des piqûres, et lui arracher le moyen qu'il détient et qui le sauverait.

— Vous pensez donc que Mac peut se sauver lui-même ?

— Certainement. Quand il nous a conviés à son expérience, il poursuivait un but. Il a tiré Ruth du monde infinitésimal, mais il ne s'agissait là que d'une première étape. Mac n'aurait jamais pensé que son mal s'aggraverait aussi rapidement. Déjà, il n'est plus maître de son cerveau. Pourtant, il lui reste encore de brèves périodes de lucidité, dont il faut tirer profit. Nous sommes là pour achever l'expérience en cours. Que Mac nous donne les consignes et nous ferons le reste.

L'hélico se posa sur le toit-terrasse de l'immeuble abritant l'appartement du biologiste. Joan et son fiancé s'élancèrent vers l'ascenseur et gagnèrent immédiatement le logement de Kander. Mais ils eurent beau sonner, personne ne leur répondit.

— Il n'est pas là ! constata Joan Wayle, le visage crispé.

Maubry, par trois fois, appuya sur le bouton de la sonnette. Les trois appels restèrent sans réponse.

— Je veux en avoir le cœur net. Je vais chercher un serrurier.

Joe s'absenta quelques instants pour téléphoner. Dix minutes plus tard, un serrurier se présentait devant l'appartement de Mac Kander.

— C'est stupide, dit Joe, j'ai perdu ma clef et je ne peux plus entrer chez moi.

— Qu'à cela ne tienne, répondit l'ouvrier. Je vais vous ouvrir.

Il tira un passe-partout et bientôt, le battant s'écarta. Maubry gratifia l'employé d'un royal pourboire et dès qu'il fut seul avec Joan, il se mit en devoir de fouiller l'appartement. Naturellement, il ne découvrit aucune trace de Kander.

— Vous voyez, Joe, il n'était pas là ! fit Joan.

— Filons à Carson-City ! Je suis certain que nous le découvrirons là-bas.

— Mais enfin, rien ne prouve que...

Déjà, Maubry l'entraînait. Tous deux se hissaient sur le toit-terrasse et hélaiient un autre héli-taxi.

— À l'aéroport, en vitesse ! hurla Joe au pilote.

CHAPITRE V

Slone rejoignit nos amis à l'endroit convenu.

— Alors ? interrogea Maubry.

Le pilote de la télé affichait un air tellement navré, une figure si déconfite, qu'il n'avait pas besoin de parler. Son expression était éloquente.

— Rien dans le quartier Est, dit-il sombrement. J'ai prospecté tous les hôtels. On ne connaît pas Mac Kander.

Joan soupira :

— J'ai ratissé le quartier Sud et Joe le quartier Ouest. Rien non plus. Il subsiste une faible chance dans le quartier Nord. Enfin, rien ne prouve formellement que Kander se trouve à Carson-City. Il a fort bien pu descendre à Sacramento, à Phoenix... ou ailleurs.

— ...ou chez un particulier ! ajouta Slone avec une grimace.

Maubry alluma nerveusement une cigarette.

— Je vous ai raconté la vérité, Slone, parce que vous êtes un garçon intelligent et que vous pouvez nous aider. Votre discrétion m'est acquise. Vous n'ignorez pas que mon ami Kander court un grave danger. Golson s'est enraciné au Nevada. Son assistant l'aurait imité si on n'avait pris la précaution de l'enfermer.

— Alex saignait par tous ses pores, confia tristement le pilote. C'était une scène abominable, bouleversante, et la police, afin d'éviter toute contamination, a dû utiliser le kéronapalm.

— Ah ! Taisez-vous ! clama Joan, frémissante. C'est ce qui attend ce malheureux Mac si la police le retrouve. Voilà pourquoi je vous adjure, Slone, de ne pas alerter les policiers.

— Mais je... vous avez ma parole, Miss Wayle. Si vous le voulez, commençons immédiatement la prospection du quartier Nord.

— Allons-y ! approuva Maubry, sortant du bar qui leur servait de lieu de rendez-vous. L'assistant de Golson n'est pas le dernier en date à avoir été brûlé vif. Des patrouilles de la police ont surpris quatre autres savants contaminés, enracinés dans le désert. Elles les ont immédiatement arrosés au kéronapalm. Devant la gravité de la situation, on ne sait s'il faut accepter de telles initiatives, ou bien les réprouver. Il est un fait que tout homme véhiculant dans son sang des homoncles est appelé un jour à contaminer ses semblables. Que dire des malheureux dont les pores saignent et qui, déjà, n'appartiennent plus à la classe humaine !

En sortant du bar, Joan et Slone grelottèrent. Certes, un froid vif mordait cruellement le visage. Quelques flocons de neige

tourbillonnaient même dans un ciel gris. Mais l'évocation retracée par Maubry n'était pas faite pour réchauffer les cœurs et les esprits ! Six victimes, déjà, brûlées par le kéronapalm. Combien d'autres malheureux attendaient le moment de s'enraciner à leur tour ? Une estimation s'avérait impossible. Le gouvernement avait bien suggéré aux citoyens de se soumettre à des prises de sang régulières, mais de nombreuses personnes préféraient s'abstenir et ignorer leur mal.

Maubry piétinait sur le trottoir :

— Nous allons nous partager le quartier Nord. Rendez-vous, comme habituellement, au bar.

Slone et les deux reporters se séparèrent, chacun se dirigeant vers un point différent.

Joe entra dans plusieurs hôtels. On lui répondait toujours la même chose. On ne connaissait pas un certain Mac Kander. Pourtant, à l'issue du septième échec, le téléreporter sentit un espoir briller.

L'employé de réception observait consciencieusement son registre des entrées et finit par déclarer :

— Mac Kander, biologiste... Attendez. Oui, c'est cela. Nous avons un monsieur de ce nom. Il a loué une chambre depuis hier. Mais, entre nous, c'est un drôle de client.

Le cœur de Maubry sauta dans sa poitrine. Apparemment, il manifesta une certaine indifférence, mais au fond de lui-même, une terrible émotion l'étreignait.

— Ah ? s'étonna-t-il.

— Oui. Ce monsieur a un drôle d'air. Il ne quitte pratiquement pas sa chambre, où il se fait monter ses repas.

— Son numéro ? haleta Joe.

— Chambre 23, second étage.

Le reporter se rua vers l'ascenseur et l'employé de réception, prêt à le retenir, haussa finalement les épaules et se replongea dans la lecture d'un roman d'anticipation, lecture qu'il avait dû interrompre à l'arrivée de Maubry.

L'ascenseur déposa notre ami au deuxième étage. Joe se catapulta littéralement dans le couloir illuminé par des rampes au néon. Le jour blafard entraînait en effet avec parcimonie par les fenêtres et les cellules photo-électriques avaient mis en route l'éclairage automatique devant l'obscurité croissante. Du reste, la nuit ne tarderait pas à tomber. Maubry chercha le numéro 23. Il sonna, frémissant. Au bout d'une longue minute d'attente, la porte s'ouvrit enfin. Le visage pâle et tiré de Mac Kander s'encadra dans l'entrebâillement.

— Joe ! Que viens-tu faire ici ?

— Je t'en supplie, Mac. Il faut que je te parle absolument.

— C'est inutile, Joe, réfuta Kander. Tu ne peux plus rien pour moi. Va-t-en !

Le biologiste, d'un geste brusque, referma la porte. Mais Maubry avait prévu cette initiative. Promptement, il avait lancé son pied en avant, coinçant le battant.

Il grimaça de douleur, pesant de tout son poids sur la porte :

— Écoute-moi donc, Mac. Tout n'est pas désespéré.

Sous les efforts qu'il déployait, l'huis s'ouvrit franchement. Joe entra, repoussant Kander au fond de la chambre. Il donna un tour de verrou.

— Excuse-moi de cette brutalité, Mac. Mais il faut que tu m'écoutes. Je soupçonne les motifs qui t'ont amené ici. Tu ne contrôles plus tes réflexes.

Le biologiste s'effondra sur le lit. Il était blême. De grosses gouttes de sueur roulaient sur son visage, mais ses pores n'exsudaient encore aucune goutte de sang.

— Oui, je..., bégaya le malheureux. Je suis hanté par un désir violent : celui de rejoindre le Nevada, de m'implanter dans ce sol ingrat. C'est une sensation inhumaine, à laquelle je résiste de toute ma volonté. Voilà pourquoi je ne sors pas de cette chambre. Mais le mal progresse. Il me dévore. Le moment approche où je fléchirai totalement et alors, comme Golson...

— Tais-toi, Mac ! hurla Maubry, saisissant les mains de son ami. Tu n'as pas le droit de désespérer. Souviens-toi du labo de Washington. Ruth existe. Ruth... Tu te rappelles ?

Kander passa une main égarée sur son front humide. Son regard se fixa sur les doigts de son camarade, ces doigts qui emprisonnaient les siennes :

— Joe, balbutia-t-il. Tu es fou. Ne vois-tu pas que je peux te contaminer ?

Le téléreporter haussa les épaules :

— Je m'en moque, Mac. Je veux te sauver. Je te parle de Ruth, l'homoncule. Je t'en prie, fais un effort.

— Ruth ! Bien sûr... Eh bien ?

— Tu as commencé cette expérience avec le désir de l'achever. Le terrible mal qui te ronge a interrompu tes travaux. Mais je peux les continuer, Mac. J'étais assis à tes côtés sur les bancs de la Faculté. Joan est prête à m'aider. Mais que faut-il faire ? Parle, Mac. Tu poursuivais une idée en tirant Ruth du monde infinitésimal, Ruth, dont le sang ne véhicule aucun homoncule.

Le visage de Kander se crispait dans la sueur. Il était affreux à regarder. On sentait l'homme dont la volonté fléchissait, dont le cerveau ne fonctionnait plus, et qui avait toutes les peines du monde à coordonner ses pensées.

— Oui, je...

Maubry serra davantage les mains de son ami :

— Un effort, Mac. Tu sauveras peut-être ta vie et l'humanité entière. Tu es le seul au monde à avoir tiré un homoncule de son milieu microscopique. Que comptais-tu faire de Ruth ?

Le biologiste se mordit les lèvres. Des larmes de rage impuissante jaillirent dans ses prunelles fixes :

— Oui, je poursuivais un but. Quand j'ai appris que le sang de Ruth ne véhiculait aucun homoncule, j'ai entrevu une lueur d'espoir.

— Quelle lueur, Mac ? Vite, parle, car tu es en ce moment en pleine lucidité.

Kander se dégagea brutalement et porta ses mains à ses tempes. Son visage se stigmatisa de tics nerveux.

— Oh ! Ma tête ! Ma tête ! Je ne peux pas, Joe. Je sens un vide dans mon crâne, quand je me penche sur le passé. Une seule pensée tourbillonne dans mon esprit : la terre. La terre chaude qui m'appelle et me nourrira. La terre...

Maubry appliqua une main rude sur la bouche de son ami.

— Ruth ne véhicule pas d'homoncule. Tu m'entends, Mac ? Que faut-il faire maintenant ? Ruth est sous sa cloche de verre, immobile. Il attend.

— Ruth... Pas d'homoncule dans son sang, haleta le biologiste, rassemblant ses pauvres forces dangereusement entamées. Alors, il faut...

Il s'interrompt, la bouche tordue. Joe le secoua :

— Tu es sur la voie, Mac. Parle ! Après, je te le promets, je te laisserai tranquille.

— Il faut...inoculer à Ruth des... des homoncules. Je ne puis t'en dire davantage. Je tentais une expérience. Je n'en connaissais pas l'issue. Il... il est probable que Ruth luttera par un moyen quelconque contre ces... ces envahisseurs. C'est un vaccin que j'aurais voulu découvrir, Joe. Un vaccin ou mieux, un sérum, à base d'homoncules à la virulence naturellement atténuée. Oh ! Joe... Il est trop tard.

— Mais non, Mac. Je suis là. Je retourne immédiatement à Washington, au labo. Lorton m'aidera. Mais je voudrais être assuré que, pendant ce temps, tu ne quitteras pas cette pièce. Je vais te faire une piqûre de somnifère et je t'enfermerai à double tour.

Maubry se rua sur la porte, l'ouvrit, et fonda dans le couloir. Le temps pressait énormément. Toute minute perdue était peut-être fatale à Kander.

*

* *

Dans l'ionobus qui les ramenait à Washington, Joan et son fiancé paraissaient plus détendus. Certes, ils ne prétendaient pas avoir gagné la partie car ils ignoraient totalement l'issue de l'expérience qu'ils

allaient tenter. Mais ils la tenteraient, décidés à poursuivre l'œuvre commencée par Kander.

Joe se renversa sur son fauteuil. À trente kilomètres sous lui, la nuit enveloppait la Terre. À l'intérieur de l'ionobus, aucun bruit ne filtrait. Une atmosphère de quiétude imprégnait la cabine et les passagers.

Maubry alluma la lampe individuelle placée au-dessus de sa tête. Distraitement, il parcourut des yeux un journal de San Francisco. Depuis quelque temps, sans doute sollicitée par le gouvernement, la presse demeurait silencieuse au sujet du fléau engendré par la radio-activité. Les grosses manchettes des premiers jours s'étaient peu à peu notablement réduites, pour devenir de simples entrefilets laconiques. Visiblement, les pouvoirs publics ne tenaient guère à créer un climat de panique aux États-Unis, et même en dehors des frontières.

Mais, depuis que la mandragore vivante du Nevada avait été détruite sur l'ordre des autorités, l'agitation des foules s'était lentement apaisée, comme si le simple fait de brûler la plante phénoménale, responsable des événements, suffisait à supprimer tout danger. Évidemment, la presse, sévèrement contrôlée par le gouvernement, ne parlait plus de contamination.

Maubry rejeta son journal et se pencha vers Joan, assise en face de lui :

— Pauvre Mac ! Il m'a fait pitié. Sa lutte intérieure est à souligner. Il lutte comme un grand savant. Mais le mal le terrassera. Mac le sait. Je lui ai fait une piqûre et il dormira plusieurs jours. Au moins ne souffrira-t-il pas et, qui sait, peut-être ces heures de repos absolu retarderont-elles l'échéance fatale. J'ai la clef de sa chambre dans ma poche. Avant de le quitter, j'ai verrouillé le rideau métallique de la fenêtre. Puis j'ai parlé au directeur de l'hôtel. Je lui ai tout raconté. D'abord effaré, anxieux, le directeur s'est vite montré compréhensif. Il m'a promis de ne pas alerter la police. Je lui ai donné mon adresse et mon numéro de visiophone au cas où un événement imprévisible surviendrait avant notre retour à Carson-City. De son côté, Slone restera vigilant.

Joan avança sa main vers celle de son fiancé. Leurs paumes se frôlèrent :

— Je suis fière de vous, Joe. Ce que vous faites pour sauver Mac est tout simplement admirable.

Modeste, Maubry hocha la tête :

— Je ne pense pas seulement à Mac, mais à l'humanité entière. Certes, le danger n'apparaît pas encore, car il se limite. Les journaux et la Télé, sur l'ordre formel du gouvernement, se taisent. Pourtant, inéluctablement, les homoncules se reproduisent, s'introduisent dans le sang des hommes, y déversent leurs enzymes et leurs anticorps. Bientôt, les pouvoirs publics ne pourront plus cacher la menace. Or,

seul au monde, l'Institut biologique de Washington possède un stimulateur de croissance capable de rendre visible un micro-organisme vivant. Seul, Kander a osé tirer un homoncule de son milieu. Pour que cette expérience réussisse, il fallait non seulement des appareils appropriés, mais aussi du courage. Lorton lui-même manquait de conviction.

— Mais, Joe, intervint Joan, qui prouve que Ruth, dans son état actuel, peut sauver l'humanité ?

— Il faut avoir confiance, Joan.

À ce moment, une voix grésilla dans un haut-parleur invisible. Une grosse lumière rouge clignota :

— À tous les passagers. Attachez vos ceintures de sécurité. Nous survolons Washington. Nous nous posons dans trois minutes.

Joe et sa fiancée obéirent. Ils bouclèrent leurs ceintures et ils ne ressentirent pratiquement pas les effets de la décélération et surtout, ceux du retournement de l'ionobus. Il est vrai que les sièges gyroscopiques accomplissaient magnifiquement leur rôle.

Le lourd engin atterrit sur l'aire de ciment, son nez dressé vers le ciel étoilé. Une nuit glaciale enveloppait Washington et la transition, entre la cabine de l'ionobus et l'extérieur, surprit les passagers. Tous frissonnèrent.

L'énorme horloge atomique de l'aéroport marquait deux heures du matin. Maubry étouffa un bâillement.

— Quelques heures de sommeil ne nous nuiront pas. Je passerai vous prendre à huit heures, Joan, et nous filerons droit à l'Institut.

— Avez-vous le prélèvement ?

— Naturellement. Pendant que ce pauvre Mac était endormi, j'ai recueilli quelques centimètres-cubes de son sang. Nous possédons donc des homoncules frais. Il nous suffira de les injecter à Ruth.

Le visage de la journaliste se figea :

— Joe...

Maubry fronça le sourcil. Il saisit le menton de sa fiancée et obligea celle-ci à le regarder :

— Quelle gravité dans vos yeux, Joan. Je ne comprends pas.

— Oh ! Joe. Vous savez très bien. Mac a été contaminé parce qu'il avait manipulé des échantillons bourrés d'homoncules.

Le téléreporter partit d'un grand rire spasmodique :

— Je vois. Vous avez peur que je sois contaminé à mon tour. Mais, ma pauvre chérie, c'est ce qui guette l'humanité entière si nous ne découvrons pas un moyen efficace de lutte. Alors, un peu plus tôt, ou plus tard, cela n'a pas grande importance.

— Joe ! clama la jeune fille, se blottissant contre la poitrine de son fiancé en sanglotant.

— Allons, Joan, du courage. Nous réussirons. D'abord parce que le

monde attend notre victoire. Ensuite parce que je vous aime et que je veux votre bonheur.

Joan enroula ses bras autour du cou de Maubry. Un long baiser les unit.

— Joe chéri... Je voudrais tant que ce cauchemar soit terminé !

*

* *

Il était huit heures et seize minutes lorsque les deux reporters franchirent la porte de l'Institut biologique. Immédiatement ils se heurtèrent à Lorton, affolé.

Le professeur était visiblement en proie à une émotion violente. Il avait le cheveu en désordre, les yeux hagards. Il tenait ses lunettes à la main et il tremblait :

— Ah ! Vous voilà ! soupira-t-il, en reconnaissant les deux jeunes gens. J'essaie de vous joindre en vain depuis une demi-heure. Kander, où est-il ?

— Kander est dans un état de dépression extrême et il ne faut plus compter sur lui... Mais que vous arrive-t-il, professeur ? s'informa Maubry.

— Il y a que... que... bégaya le vieux savant en tiraillant sa barbe, que votre Ruth du diable a disparu !

Les yeux des deux reporters s'agrandirent :

— Quoi ?

— Oui, suivez-moi au labo.

Tous trois se ruèrent au laboratoire. Quand ils entrèrent, Joe et Joan s'aperçurent immédiatement que la cloche de verre était vide. La sphère avait même été soulevée, ce qui avait permis à l'homoncule de fuir. Bien entendu, la touche commandant l'émission du faisceau paralysant avait été relevée par une main anonyme.

— Quel est le malheureux qui a facilité l'évasion de Ruth ? rugit Maubry, rouge de colère.

— Ne le blâmez pas, dit Lorton. C'est un jeune biologiste du nom de James Flier.

— Comment ne pas le blâmer ? Ruth constitue un danger pour la population car ses glandes sébacées sécrètent un puissant corrosif. D'autre part, une chasse va s'organiser et l'homoncule risque d'être abattu. Tous nos efforts seraient réduits à néant. Car nous avons besoin de Ruth.

Lorton avait retrouvé un peu de son calme.

— Ruth n'est pas le seul homoncule qui puisse être stimulé biologiquement et tiré de son milieu.

— Sans doute, professeur, mais une nouvelle tentative demanderait du temps. Or, justement, ce temps est rigoureusement compté. Il y va

de la vie de Kander.

— Diable ! proféra le vieux savant, fronçant les sourcils. Je viens de découvrir la disparition en arrivant à l'Institut, il y a une demi-heure. Je vous ai fait aussitôt mander. Mais personne ne vous avait vus. Vous êtes disparus si brusquement, avant-hier !

— Hum ! grogna Maubry, mécontent. Avez-vous averti la police ?

— Non, pas encore. J'allais le faire lorsque vous êtes arrivés.

— Alors, gardez-vous-en bien. Ruth s'est certainement évadé au cours de la nuit. Il faut le retrouver avant qu'il ne soit abattu... Mais vous m'avez prié, tout à l'heure, de ne pas blâmer ce James Flier. Pourquoi ?

— Venez dans mon bureau, proposa Lorton. Les deux reporters acquiescèrent. Ils entrèrent dans le bureau qu'ils connaissaient déjà. Ils restèrent figés sur le seuil, le regard rivé à terre.

Le professeur les poussa dans la pièce et referma la porte derrière lui :

— Oui, c'est terrible. Kander m'avait tellement prié de ne pas ébruiter son expérience, qu'une nouvelle fois, j'ai suivi ses consignes. Personne, à l'Institut, ne sait ce qui est arrivé à James Flier. Et personne, encore, ne sait qu'un homoncule géant se promène en liberté dans Washington.

*

* *

James Flier gisait sur le sol, recroquevillé, inerte, la poitrine nue. Son corps portait des traces affreuses de brûlures au troisième degré. Son visage n'était qu'une plaie rougeâtre, tuméfiée...

Lorton se recueillit un instant :

— Vous comprenez pourquoi je vous ai prié de ne point blâmer ce malheureux. Flier a payé sa curiosité de sa vie, car seule, à mon avis, la curiosité l'a poussé dans le labo.

Maubry s'agenouilla auprès du corps.

— Il est facile d'imaginer ce qui s'est passé. Ruth s'est échappé et Flier a voulu le retenir. L'homoncule, physiquement inférieur, a utilisé sa substance corrosive pour se dégager.

— Lorsque vous m'avez quitté précipitamment, expliqua Lorton, j'ai jeté un coup d'œil dans le labo. J'ai aperçu Ruth sous la cloche de verre et, je l'avoue, ma surprise fut de taille. Je me suis empressé de refermer le laboratoire, comme vous me l'aviez demandé. Ce matin, en arrivant à l'Institut, comme hier du reste, j'ai vérifié si tout allait bien. C'est alors que je découvris Flier, gisant aux côtés de la sphère vide. J'ai immédiatement compris le drame. J'ai transporté Flier dans mon bureau et j'ai constaté l'ampleur de ses blessures. Le malheureux avait succombé.

Joe se releva. Ses doigts claquèrent :

— Certes, je m'explique la curiosité de Flier mais je ne comprends pas son geste. Il a libéré Ruth. Manœuvre volontaire ou bien... Joan fronça les sourcils.

— Que pensez-vous, Joe ?

— Rien, c'est ridicule. Je suppose plus simplement que Flier a voulu voir l'homoncule de plus près et qu'il a manipulé l'élévateur de la sphère. Pourtant, pour une cause ignorée, le faisceau paralysant a cessé de fonctionner.

— Flier a touché au bouton du faisceau paralysant ! insista Joan. Vous le savez parfaitement.

Maubry hocha la tête. Un mystère subsistait. James Flier avait-il, oui ou non, libéré VOLONTAIREMENT Ruth ? Tout pivotait autour de cette question.

— À propos, professeur... Connaissiez-vous bien Flier ?

— Oui. C'était un jeune biologiste promis au plus bel avenir. Je ne crois pas qu'il ait libéré Ruth par malfaisance, car, plus qu'un autre, il aurait dû se méfier de cette créature mi-homme, mi-végétal.

— N'empêche, souligna le téléreporter, qu'il s'est introduit dans le labo, malgré l'interdiction formelle, et bien que la porte en fût condamnée.

— Vous savez, commenta Lorton en haussant les épaules, il est facile de se procurer un double des clés du labo. C'est justement cette interdiction formelle qui a éveillé la curiosité de Flier. Il a voulu savoir ce qui se tramait dans la salle du stimulateur de croissance organique et, à l'insu de ses collègues, plus timorés, il s'est introduit au cours de la nuit dans le laboratoire. Mais, je le répète, Flier était un savant et, conscient de l'ampleur des travaux effectués par Kander, il se serait contenté d'une simple observation visuelle.

— Fort bien, approuva Maubry. Maintenant que le mal est accompli, il reste à le réparer. Ruth court en liberté. J'ignore où il se cache. Il sait pourtant que les hommes l'abattront sans pitié. Je pense qu'il se tiendra coi pendant le jour. La nuit lui est autrement favorable. Donc, professeur, gardez le secret absolu. Joan et moi allons tâcher de ramener l'homoncule.

— Puis-je vous aider ? proposa Lorton.

— C'est inutile. Débrouillez-vous pour expliquer l'absence de Flier.

Les deux reporters quittèrent l'Institut. Ils croisèrent plusieurs internes mais visiblement, aucun d'eux ne soupçonnait le drame. Un peu rassurés, nos deux amis se retrouvèrent dans la rue.

— Quelle tuile ! gémit Maubry. Fort heureusement, Ruth présente une radio-activité corporelle supérieure à la moyenne. Nous le localiserons facilement avec un compteur à radiations ultra-sensible, à condition que l'homoncule n'ait pas quitté Washington. Je vais avertir

Slone. Il nous rejoindra avec l'hélico. Puis je passerai chez Robeson. Je vais prendre un fameux savon.

— Vous allez tout lui raconter ? s'effraya Joan. Robeson ne tiendra pas sa langue. Il exigera de vous un article à la Télé. Le monde apprendra l'existence de Ruth.

— Tranquillisez-vous. Je connais mon patron. Je lui avouerai simplement que je suis sur une piste sensationnelle. Il me donnera carte blanche... avec un ultimatum, naturellement... Passé la date, il me flanquera à la porte. Il y a belle lurette que je devrais toucher mon indemnité de chômage !

Tandis que Joan Wayle se dirigeait vers son journal, le *Star Tribune*, Maubry entra dans un bureau de poste et obtenait rapidement San Francisco. Sur l'écran du visiophone, le visage de Slone s'ahurit.

— Grouillez-vous, mon vieux ! s'impatienta Joe. On dirait que vous avez avalé un sabre. Non, je ne peux divulguer le motif de votre convocation. Mais c'est très urgent. Sitôt arrivé, faites-moi appeler à la Télé. O.K. À tout à l'heure.

Le reporter sortit soulagé de la cabine visiophonique. Slone était un type particulièrement débrouillard et il trouverait facilement une excuse pour rallier Washington dans les plus brefs délais, car, naturellement, il dépendait de la direction régionale de Californie.

Puis Maubry, sautant dans un aéro-trolley, gagna les bureaux de la T.V. Il s'apprêtait à recevoir l'assaut de Manuel Robeson et son pressentiment ne le trompa pas.

Dès qu'il fut introduit dans le bureau directorial, Robeson abreuva son reporter de toutes sortes d'injures. Sa figure congestionnée correspondait parfaitement à son état d'âme et si le « grand patron » reconnaissait parfois les qualités de ses journalistes, il ne badinait pas sur les défaillances possibles.

— Dites donc, Maubry, hurlait-il, en mâchonnant un cigare, vous en prenez à votre aise ! Roucoulez tout à votre guise avec Joan Wayle, mais en dehors de vos heures de travail. Voilà plus de trois jours que vous ne donnez plus signe de vie.

Tranquillement, par habitude, Joe laissa passer l'orage. Il se garda bien toutefois de sourire. Le moment n'était pas indiqué. Quand Robeson fut à bout d'arguments, le fiancé de Joan fonça dans le brouillard :

— Voyons, patron. Vous savez très bien que je m'occupe, personnellement, des homoncules.

— Des quoi ? s'étrangla le directeur de la T.V.

— Ces créatures, engendrées par la radio-activité, et qui s'introduisent perfidement dans le sang des hommes, y provoquant une sclérose totale.

Robeson frémit et grogna :

— O.K. Je vois. Mais, mon petit Maubry, je vous signale que le gouvernement m'a adressé une note, me conseillant vivement de mettre cette affaire en veilleuse. Ce conseil serait plutôt un ordre. Si je passe outre, je risque la révocation. Alors, pas d'article là-dessus en ce moment, voulez-vous ?

— D'accord, patron, approuva Joe. Mais c'est comme pour une affaire policière. On étouffe l'enquête. Et puis, brusquement, on apprend la vérité. Il en ira de même pour les homoncules. Le danger existe et le gouvernement essaie de le masquer. Un jour, chacun en aura pleinement conscience. Des hommes luttent dans les labos, je vous le certifie.

— Hum ! Vous semblez bien affirmatif. Sauriez-vous quelque chose, par hasard ?

— Franchement, oui. Mais le moment n'est pas venu de le divulguer. J'obéis, moi aussi, à un ordre impératif, à une mesure de prudence. Accordez-moi encore quelques jours, patron, et je vous ramènerai du sensationnel. Vous ne risquerez ni les foudres du gouvernement, ni votre place.

— Vous voilà pétri de mystère, Maubry. Tel que je vous connais, vous êtes sur une piste. O.K. Je vous accorde le délai, mais à une condition : si vous vous faites griller par la presse écrite, je vous flanque à la porte !

Joe respira bruyamment. Il avait gagné la partie.

— Je relève le gant, patron. À bientôt !

Il sortit en courant du bureau directorial. Manuel Robeson hocha la tête et sourit :

— Je possède là un diable de téléreporter ! Parfois, il m'exaspère mais je finis toujours par lui accorder ma confiance. Faiblesse, ou sympathie ?

*

* *

Tout l'après-midi, Joan Wayle et Maubry étaient demeurés aux aguets, en attendant l'arrivée de Slone. Ils avaient couru les agences de presse, les services d'informations. Aucune dépêche ne mentionnait l'apparition d'un homoncule géant dans un quartier de Washington, ou dans la banlieue périphérique. Pourtant Ruth ne pouvait passer inaperçu.

Cette disparition inquiétait Maubry :

— Ruth se dissimule dans un endroit inaccessible au public. Mais où ? Que compte-t-il faire de sa liberté ? Ignore-t-il qu'il n'échappera pas longtemps aux recherches ?

— Le monde ne connaît pas l'existence de Ruth, remarqua Joan. Comment pourrait-on le rechercher ?

— Il se manifestera un jour ou l'autre. Infailliblement, grâce à son anatomie particulière, il sera repéré, localisé, abattu.

C'était dans un tel état d'anxiété qu'ils piétinaient devant les studios de la T.V. Ils savaient Slone en route pour Washington. À cinq heures, peu avant la tombée de la nuit, l'hélico tournoya au-dessus du parking, se posa.

Slone sortit de la cabine :

— Excusez-moi. Je n'ai pu me libérer plus tôt de San Francisco. Mais vous en faites des drôles de têtes !

Bientôt mis au courant à son tour des derniers événements, il encaissa un choc qui le laissa pantois. Il devint livide, tremblant. Il n'aimait pas les monstres en liberté, même si leur taille n'atteignait pas celle de l'homme.

Maubry entraîna le pilote vers un magasin, dans l'enceinte même des studios :

— Venez. J'ai réuni l'équipement nécessaire : trois combinaisons caoutchoutées pour nous protéger des éventuels jets d'acide, et un compteur à radiations ultra-sensible. Je n'ai pu me procurer des pistolets paralysants, ce qui aurait évité l'emploi des combinaisons. Vous savez que de telles armes sont sous monopole de l'État. Mais j'ai de l'ouate et du chloroforme. C'est une vieille méthode infaillible pour endormir les gens.

Les deux hommes transportèrent ce matériel dans l'hélicoptère, en prenant garde que Robeson ne surgisse pas inopinément. Mais le directeur de la T.V. possédait son parking particulier et, du reste il ne quittait son bureau que fort tard.

La nuit embrumait maintenant la capitale. Le ciel clair rutilait d'étoiles et, si le thermomètre avait sensiblement remonté, l'atmosphère restait froide. L'haleine se condensait au contact de l'air.

Slone, Maubry et Joan Wayle grimpèrent à bord de l'hélico. Le pilote s'éleva impeccablement, puis, plafonnant à deux cents mètres :

— Quelle direction ?

— Mieux vaut attendre dix ou onze heures du soir. Les rues de Washington se videront. Je ne pense pas que d'ici là, Ruth se manifeste. Je préfère éviter les témoins lors de la capture.

Joan sourit, un peu ironique :

— Vous parlez, Joe, comme si vous étiez certain de retrouver l'homoncule. Vous ignorez où il se cache.

— Le compteur à radiations me l'apprendra. Il détecte, sans la moindre défaillance, toute trace radio-active corporelle supérieure à la normale. Dans un court rayon, c'est entendu. Mais nous prospectorons la ville entière, s'il le faut, et même la campagne environnante. Ne recherche-t-on pas, par ce procédé, les gisements d'uranium ? En attendant une heure plus tardive, je vous propose de venir chez moi.

Nous élaborerons un plan de bataille. J'ai d'excellentes conserves dans mon réfrigérateur. Joan nous préparera un dîner sur le pouce.

Ce projet fut adopté à l'unanimité.

*

* *

Maubry avait suggéré de commencer la prospection en partant de l'Institut de biologie. Le lieu semblait tout indiqué. Il était vingt-trois heures trente quand l'hélico, piloté par Slone, patrouilla au-dessus de la zone suspecte.

Les trois passagers avaient revêtu les épaisses combinaisons caoutchoutées, qui les apparentaient à des hommes-grenouilles. L'équipement comprenait aussi une visière, qu'on pouvait abaisser devant le visage et qui constituait une protection efficace. Ces précautions s'avéraient indispensables si l'on songeait que Ruth avait mis James Flier dans un piteux état.

L'hélicoptère exécutait donc des ronds de plus en plus larges, s'éloignant davantage de l'Institut biologique. L'œil rivé au scintillomètre, Joan Wayle et son fiancé guettaient les réactions de l'aiguille sensible.

— Ruth n'a pu aller bien loin, marmonnait Joe. Il ne connaît pas la ville. Il n'aura pris aucun risque. Cette nuit, il est possible qu'il cherche à sortir de Washington.

Les cercles s'élargissaient et les minutes tournaient. Il était plus d'une heure du matin et l'aiguille ne frémissait toujours pas sur son cadran. L'inquiétude et la déception se lisaient sur le visage des trois passagers.

— Comment Ruth a-t-il pu effectuer un aussi considérable trajet, s'étonna Maubry, en échappant à l'œil d'un passant, ou à celui d'une patrouille de la police ?

L'hélico survolait maintenant un quartier périphérique, situé à plusieurs kilomètres de l'Institut. Le découragement accablait nos amis quand Joan poussa un faible cri :

— Regardez !

Elle désignait le scintillomètre. L'aiguille oscillait. Un léger crépitement ponctuait le clignotement d'une minuscule ampoule rouge placée au-dessus du cadran. Nul doute, une radiation atomique entrait dans le champ d'investigation du compteur.

— Posez-vous sur cet immeuble, Slone ! ordonna Joe fébrilement, désignant la masse sombre d'un building. Nous poursuivrons nos recherches à pied. Croyez-moi, nous ne tarderons pas à localiser exactement Ruth.

CHAPITRE VI

Trois êtres fantasmagoriques avançaient lentement dans la rue déserte, où s'engouffrait le vent glacial. C'était des humains affublés de grossières combinaisons caoutchoutées et de bottes souples étouffant le bruit des pas.

Les gros yeux des lampadaires pleuraient d'une lumière crue, blanchâtre, trop aveuglante, mais spectaculaire. Maubry marchait en tête, le scintillomètre en bandoulière, tel un sourcier à la recherche d'un point d'eau.

Son regard brillait, étincelant, suivant constamment les sursauts de l'aiguille enregistreuse, le clignotement de plus en plus rapide de la lampe-témoin. Son oreille guettait dans l'extase le crépitement caractéristique indiquant une radiation d'origine atomique. Il s'arrêta, hochant la tête :

— J'ai atteint l'intensité maxima. Si je m'éloigne de ce point, le coefficient radio-actif diminue. Par conséquent, Ruth ne peut se trouver bien loin.

Slone se rapprocha et observa à son tour le compteur :

— Dans les immeubles bordant la rue ? S'il faut fouiller les caves, nous n'en sortirons pas.

— Les buildings ? Hum ! toussa Joe. Comment diable Ruth aurait-elle pu y pénétrer sans alerter les locataires ? Non. Je songe brusquement à un lieu où même un homme passerait totalement inaperçu et échapperait à toute recherche.

— Dites vite, Joe... haleta Joan Wayle.

— Les égouts ! révéla Maubry d'un air triomphant. Les égouts de Washington qui ont déjà permis à d'audacieux malfaiteurs, à de notoires criminels, de glisser entre les mains de leurs poursuivants ! Oh ! Je sais. Les issues peuvent être gardées, mais ce sous-sol constitue un tel labyrinthe que les policiers n'osent s'y aventurer.

Slone soupira :

— Eh bien ! cela promet du sport. Il est possible que Ruth se soit introduit dans les égouts, sitôt son évasion de l'Institut biologique et que, durant la journée, il ait effectué un bon bout de chemin. Mais il cherchera à en sortir... à moins qu'il ne soit égaré.

— Vite ! suggéra le téléreporter, fouillant ardemment le sol. Recherchons la plus proche plaque d'égout.

Ils battirent tous trois les environs et c'est Joan qui découvrit l'orifice, sur un trottoir voisin.

Maubry allait soulever, aidé de Slone, la lourde plaque circulaire

quand des pas retentirent sur l'asphalte. Joe lança brièvement :

— Des passants ! Entrons dans le plus proche immeuble.

Ils poussèrent une large porte vitrée au-dessus de laquelle flamboyait au néon un numéro. Ils s'engouffrèrent dans un hall spacieux brillamment éclairé, heureusement désert. Au fond, s'amorçaient une double cage d'ascenseur et un escalier de secours conduisant aux étages supérieurs.

Au dehors, sur le trottoir, les pas décréurent, s'éteignirent. Le téléreporter risqua un coup d'œil :

— Si on nous avait remarqués en de tels équipements, nous aurions bientôt eu une meute de badauds à nos trousses. Ceci, nous devons absolument l'éviter... Allons-y, la route est libre.

Ils sortirent dans la rue, balayée par le vent glacial. Les façades des immeubles, illuminées par les arcs électriques, se dressaient tristement à des hauteurs insoupçonnables, se perdant dans la nuit bleutée.

Maubry et Slone soulevèrent la plaque d'égout, non sans effort. Ils découvrirent des échelons métalliques et aussitôt, la première, Joan disparut, engloutie par le sol. Promptement, les deux hommes ramenèrent sur eux la lourde plaque et l'obscurité totale les enroba.

Ils eurent la sensation de descendre au plus profond d'un tombeau. Un silence impressionnant répercutait le moindre écho. Ils percevaient le bruit de leur respiration.

Trois lampes électriques, lucioles des ténèbres, percèrent la nuit. Leurs faisceaux puissants débusquèrent de l'ombre un décor sinistrement froid.

Les échelons métalliques, scellés dans la paroi, s'achevaient sur une espèce de corniche d'à peine un mètre de large, courant d'un côté de l'égout. En contrebas, coulait un flot noirâtre, suspect, visqueux, d'où s'échappait une odeur forte, piquante, provenant des antiseptiques.

Les torches éclairèrent la grande voûte qui s'enfonçait sous terre comme un tunnel de métro. Partout régnait une humidité malsaine. Le ciment transpirait. Des colonies de moisissures s'incrustaient contre les murs.

Maubry observa son scintillomètre. Il tendit la main :

— Par là ! dit-il.

Le premier, il se hasarda sur la corniche, sa lampe braquée devant lui. Joan et Slone le suivaient immédiatement. Les cœurs battaient dans les poitrines au rythme des pas hésitants. Dans les vêtements de caoutchouc, malgré l'humidité glaciale du lieu, des gouttes de sueur se formaient.

— Nous approchons de l'intensité maxima relevée tout à l'heure en surface, annonça Joe en s'arrêtant.

Il tendit l'oreille. Il ne perçut que le gargouillis de l'eau bourrée d'immondices... ou la fuite d'un immonde rat échappé par miracle à

l'action puissante des désinfectants.

Il concentra sa pensée, suivant la méthode télépathique :

— Ruth ! appela-t-il. Ruth ! À quoi bon vous cacher ? Nous vous avons repéré, grâce à votre radioactivité.

Mais le silence répondit, pesant, incertain, l'affreux silence des égouts sordides.

— Avancez encore, suggéra Slone, balayant le tunnel de sa lampe.

Maubry acquiesça. Il reprît sa marche sur le ciment humide, glissant, de la corniche. Ses semelles caoutchoutées n'émettaient aucun bruit. Brusquement, il leva le bras et retint les battements de son cœur.

Il percevait un faible clapotis. Mais si ténu soit-il, il trahissait une présence. Quelqu'un se déplaçait dans le flot des ordures.

Trois lampes convergèrent simultanément vers l'homoncule, brutalement arraché de l'ombre.

— Arrêtez-vous, Ruth ! hurla Maubry.

Au lieu d'obéir, le gnome accéléra son allure, il avait de l'eau boueuse au niveau de la taille. Il se retourna et ses yeux brillèrent comme des braises. Il reconnut sans aucun doute ses poursuivants.

Il suivait la muraille opposée, où n'existait aucune corniche. Il pataugeait, lamentable rat à face humaine, dans cette glu nauséabonde qui pouvait être, si l'on s'y égarait, le pire des linceuls.

Maubry, Slone et Joan hâtaient le pas sur la bordure en ciment. Bientôt, ils arrivèrent à hauteur du fugitif et ils s'aperçurent que celui-ci chancelait. Nul doute. Son organisme n'était pas adapté à la course et la fatigue le terrassait.

— Montrez-vous raisonnable, Ruth ! fit Maubry, conciliant. Nous ne vous voulons aucun mal, au contraire. Si des policiers vous découvraient, ils vous abattraient sans pitié. Nous n'avons pas d'armes. Revenez avec nous au Centre biologique.

Le gnome perçut-il ces paroles ou bien, plus simplement, les ignorait-il volontairement ? En tous cas, loin d'obtempérer, il continua sa course aveugle, en protégeant ses yeux du triple rayon éblouissant qui l'escortait sans trêve.

Résolument, Joe sauta dans l'imposant caniveau. Quand ses pieds heurtèrent la surface de l'eau noirâtre, celle-ci gicla, éclaboussant la combinaison caoutchoutée.

Slone aida Joan à quitter le petit chemin en corniche, puis, à son tour, rejoignit Maubry. Malgré leur répugnance, ils avancèrent vers l'homoncule, gagnant rapidement du terrain. L'eau chargée de déchets les plus divers clapotait à hauteur de leurs mollets.

— Les visières ! recommanda le téléreporter.

Tous trois abaissèrent la plaque de verre spécial devant leurs yeux. Ainsi, la protection contre toute projection d'acide semblait assurée. ‘

La main gantée de Maubry atteignit Ruth la première. Brusquement stoppé, le gnome se retourna, des éclairs dans le regard. Immédiatement, sa peau se couvrit d'une substance jaunâtre, sécrétée par ses glandes sudoripares. Normalement, Joe aurait ressenti les terribles effets de l'acide s'il n'avait pas été ganté.

Fort heureusement, il n'en fut rien.

— Allons, Ruth, notre équipement nous protège contre tes moyens naturels de défense. Tu ne peux nous résister.

Mais l'homoncule se débattit vigoureusement et Slone dut intervenir. Il brandissait le coton hydrophile, que Joan venait d'imbiber de chloroforme, rapidement. Il l'appliqua sous le nez de Ruth et le maintint solidement, aidé par Joe.

Joan Wayle éclairait les deux hommes. Le chloroforme et les produits antiseptiques des égouts, piquaient les narines, la gorge, les yeux.

Enfin, Ruth s'écroula dans les bras de Maubry et de Slone.

— Rejoignons la surface ! intima Joe, peu désireux de demeurer une minute de plus dans cet endroit insalubre.

Traversant le large caniveau par où s'écoulaient les déchets de la ville, pataugeant dans le liquide sale, ils halèrent ensuite l'homoncule sur le chemin en corniche, où ils retrouvèrent un terrain plus solide.

Joan marchait devant, éclairant le sol. Puis venaient Maubry et Slone, portant le gnome inanimé, inconscient pour une bonne heure. Ils refirent en sens inverse leur parcours et rejoignirent les échelons métalliques.

Slone souleva la lourde plaque d'égout à l'aide de ses robustes épaules. Son œil filtra à hauteur de la rue et comme celle-ci restait déserte, il fit signe que tout allait bien.

Fantômes sous la lumière artificielle des rampes au krypton, ils se hâtèrent vers l'immeuble sur lequel ils avaient abandonné leur hélicoptère. Ils prirent l'un des ascenseurs et bientôt, ils se retrouvèrent sur la vaste terrasse.

Ils enfournèrent Ruth dans l'appareil. Slone sauta aux commandes. Deux minutes après, l'hélico s'élevait verticalement dans le sifflement assourdi de ses réacteurs. Il filait vers l'Institut biologique, mission terminée.

*

* *

L'homoncule géant avait réintégré la cloche de verre, ou plus exactement le piédestal supportant la sphère. Il se tenait droit, immobilisé par le faisceau paralysant.

Maubry, Joan, Slone et Lorton le contemplaient sans appréhension, maintenant que tout danger était écarté.

Le vieux professeur s'épongeait le front :

— Ouf ! soupirait-il. Quand vous m'avez prévenu, sitôt votre arrivée à l'Institut, j'ai pensé franchement à un échec. Ce n'est qu'en voyant Ruth que j'ai eu conscience de votre réussite.

Maubry orienta sa pensée vers le gnome :

— Comment avez-vous pu vous évader, Ruth ?

— Simplement. Au cours de la nuit dernière, un jeune biologiste s'est introduit subrepticement dans le labo. J'ai exercé sur lui mes facultés mentales, ma télépathie. Je lui ordonnai d'actionner les deux boutons correspondant au faisceau paralysant et à la sphère. Ma surprise fut grande en constatant que l'homme obéissait, comme un automate. J'avais donc réussi à imposer ma volonté avant que le jeune biologiste eût compris ce qui lui arrivait. Joe sursauta :

— Comment ? Vous imposez votre volonté ? C'est un fait nouveau.

— Je crois qu'il existe des cerveaux réceptifs, comme il existe des médiums. Votre jeune biologiste fut un de ceux-là, ce qui me permit de tenter mon expérience avec succès. Quand les rayons paralysants me libérèrent et quand je pus sortir de la sphère, le savant comprit trop tard son acte inconscient. Il tenta de me retenir...

— Taisez-vous, Ruth ! coupa Maubry avec une grimace. Vous avez tué un homme, uniquement pour satisfaire votre ambition. Comme il faisait nuit, vous avez quitté le Centre biologique pour vous introduire dans les égouts, afin d'échapper à d'éventuelles poursuites. Cela trahit de votre part, je le reconnais, une certaine, intelligence. Mais qu'espériez-vous en vous enfuyant ?

L'homoncule ne répondit pas immédiatement. Il contempla les hommes devant lui et son regard exprima un sentiment impénétrable. Que pensait Ruth des humains ? Personne n'aurait su le dire.

Enfin, le gnome concentra ses facultés mentales :

— Nous, créatures de la radio-activité, sommes nées d'une mandragore soudainement animée de vie. Cette plante magique est notre mère à tous. Notre taille microscopique nous livre un horizon borné, ou plus exactement différent du vôtre. Jamais je n'ai eu le loisir de contempler Mandragoras. Alors, depuis que je possède des yeux d'hommes, un désir immense n'a cessé de croître en moi, de me tourmenter, au point de braver des dangers certains. Slone pâlit.

— Vous... vous vouliez contempler Mandragoras, au Nevada ?

— Oui, affirma Ruth. Mon instinct m'aurait guidé jusqu'à la racine qui m'a enfanté. Par tous les moyens, j'aurais échappé à la meute des hommes. Et dans le Nevada, j'aurais admiré la merveilleuse plante née de la radio-activité, symbole d'une ère nouvelle. Car, n'en doutez pas, les hommes, inéluctablement, se transformeront en Mandragoras. C'est eux-mêmes qui ont tracé leur destin. Mandragoras ne serait jamais né de la radio-activité naturelle. Il a fallu un quotient de radiations élevé

pour assurer la transmutation de la cellule végétale.

Maubry se montra brutal :

— Je regrette, Ruth. Mais en admettant que vous ayez pu échapper aux poursuites, en supposant que vous ayez pu gagner le Nevada, vous n'auriez jamais découvert Mandragoras. La plante qui vous a donné la vie a été brûlée au kéronapalm.

— Alors, clama l'homoncule, ses fils innombrables, mes frères, poursuivront implacablement l'œuvre entreprise, avec le désir accru de la vengeance. Oui, Mandragoras sera vengé et la Terre deviendra un immense champ de mandragores vivantes !

Joe haussa les épaules. Il tenait à la main un pistolet à polyrayons et il avait pleinement conscience de sa supériorité. D'ailleurs, il ne le cacha pas :

— Vous êtes à notre merci, Ruth, et vous ignorez tout de la puissance des hommes. C'est vrai. Les hommes ont joué innocemment avec la radioactivité. Mais ils sont capables, maintenant, d'envoyer un astronef aux confins de notre système solaire. Ils domestiquent la force H. Des antibiotiques déciment les microbes et le moment approche où les homoncules seront décimés à leur tour. Que vous le vouliez ou non, vous nous aiderez à vaincre. Déjà, votre sang véhicule des germes de Mandragoras. Ces germes – vos frères – se multiplient.

— Je sais ! trancha Ruth à la stupéfaction de tous. Je sais que, pendant mon sommeil artificiel, vous m'avez inoculé des homoncules. Je le sais grâce à des symptômes connus de moi seul. Je sais aussi y remédier. Vous avez tort de croire que mes frères, introduits dans mon sang, se reproduisent. Déjà, instantanément, mon organisme a produit des anti-enzymes, des anticorps spéciaux, qui stérilisent les germes pathogènes, engendreur de sclérose, et les empêchent de procréer. Vous pouvez le contrôler facilement : mon sang ne contient, en ce moment, pas plus d'homoncules microscopiques qu'à l'instant de leur inoculation. Ce qui prouve une chose : vous n'arriverez jamais à m'enraciner. Ma mission est d'enraciner les hommes. Maintenant, bien sûr, vous pouvez m'abattre. Seulement ma mort ne fera en rien progresser vos travaux.

Lorton et Joe se regardèrent, pâles. Ruth ajouta :

— Deux d'entre vous, ici présents, ignorent le terrible danger qui les menace. Des homoncules circulent dans leur sang et leur organisme, inadapté, ne peut endiguer cette invasion.

Joan poussa un cri terrible. Elle s'effondra sur une chaise et son fiancé se précipita vers elle. Il lui tapota les mains :

— Voyons, Joan, que se passe-t-il ?

— La vérité même sort de la bouche de Ruth. Vous avez manipulé des échantillons bourrés d'homoncules, Joe. Je vous ai aidé. Nous sommes contaminés !

— Ne dramatisez pas, chérie. Nous avons pris des précautions.

— Kander aussi avait pris des précautions ! Ah ! Joe, c'est terrible.

Maubry se redressa, le front luisant de sueur, les dents soudées. Il se tourna vers Lorton :

— Voulez-vous, professeur, nous faire une prise de sang ? Nous en aurons le cœur net.

— Volontiers, acquiesça Lorton. Si cela peut vous rassurer !

Les deux reporters se soumièrent avec anxiété à cette formalité. Le directeur du Centre biologique recueillit un peu de leur sang dans deux éprouvettes. Puis il examina la double préparation au microscope.

Quand il abandonna l'oculaire, il était pâle. Il resta silencieux et Maubry interpréta ce silence comme une condamnation. Il ne se trompait pas.

— Inutile, professeur, de vous apitoyer sur notre sort. Nous sommes contaminés.

— Mes pauvres amis ! soupira Lorton. Le diagnostic est sévère, brutal. Votre sang contient déjà de nombreux homoncules.

Tandis que Joan s'évanouissait, Joe brandit le poing, farouche, volontaire :

— La sclérose nous laisse un certain répit. Nous lutterons jusqu'à l'ultime limite de nos forces.

*

* *

Ignorant totalement Ruth, prisonnier dans la sphère de verre, Lorton observait une préparation microscopique. Juché sur un siège, penché sur l'oculaire, il apportait une attention toute particulière à son examen. Il semblait passionné, ravi, inquiet. De tous ces sentiments, émergeait un étonnement visible.

— Maubry ! appela-t-il.

Joe, en grande conversation avec Joan et Slone, accourut :

— Du nouveau, professeur ?

— Observez donc la préparation. Puisque vous avez fait, jadis, à la Faculté, des études de biologie, vous décèlerez aisément l'anomalie de ces homoncules, recueillis dans le sang de Ruth.

À son tour, le téléreporter s'installa devant le microscope électronique et se plongea dans l'étude du monde infinitésimal. À travers les multiples lentilles grossissantes, il apercevait en effet plusieurs homoncules, ceux-là mêmes, il y a quelques heures, qu'il avait inoculés à Ruth.

Quand il eut achevé son examen, il avoua franchement :

— Je suis un piètre biologiste, professeur, mais ces homoncules ne diffèrent pas des premiers.

— Vraiment ? rétorqua Lorton dans un demi-sourire. Alors, mon cher, permettez-moi de vous dire que vous ne possédez pas les qualités pour faire un savant.

— Hé ! Je le sais parfaitement ! reconnut le fiancé de Joan. C'est pourquoi je me suis orienté vers le journalisme.

— Si vous compariez les homoncules AVANT leur inoculation à Ruth, et APRÈS, vous constateriez une nette différence de coloration, reprit Lorton, très sérieusement. Les premiers sont d'un rouge sanguin particulier et nous ne les apercevons que grâce à un neutralisant de l'hémoglobine. Les seconds, au contraire, sont nettement plus rosés et le neutralisant de l'hémoglobine n'est pas indispensable pour les distinguer.

— Plus rosés... répéta Maubry en hochant la tête. Hum ! C'est possible. À première vue, je ne l'avais pas remarqué. À quoi attribuez-vous cette différence de coloration ?

— Ruth nous en a fourni l'explication. Devant l'invasion provoquée des homoncules, son organisme, en état de défense, a immédiatement réagi en produisant des anti-enzymes et des anticorps spéciaux, capables non seulement de neutraliser les propres enzymes et les propres anticorps des homoncules, mais encore de les stériliser, au point de les rendre improductifs. Par conséquent, n'en doutons pas, les germes récupérés après passage dans le sang de Ruth, nous reviennent amoindris. Leur virulence a été atténuée...

Une brusque sonnerie vibra dans le labo. Lorton se dirigea vers le visiophone. Il opéra le contact. Sur l'écran apparut une opératrice casquée du standard.

— On vous parle des studios de la Télévision, annonça-t-elle, en s'effaçant.

Une autre opératrice se substitua à celle de l'Institut.

— Le Centre biologique ? Je voudrais parler à Joe Maubry. Il doit être chez vous.

Joe avait entendu. Du reste, il venait de reconnaître la standardiste sur l'écran. Il bouscula impoliment Lorton, en s'excusant, et entra dans le champ du visiophone :

— Bonjour, Nancy. C'est moi, Joe. Que se passe-t-il ?

— Un hôtelier de Carson-City vous appelle d'urgence. Vous lui auriez, paraît-il, donné l'adresse de la Télé pour vous joindre le cas échéant. J'ai toujours ce monsieur au bout du fil. Comme vous avez laissé un mot, au standard, pour qu'on vous joigne à l'Institut biologique...

— Je vous en prie, Nancy, s'impatienta le reporter, si Carson-City m'appelle, c'est que c'est diablement urgent ! Dites à mon correspondant de s'adresser à l'Institut biologique. Vous ne pouvez me basculer la communication. Je... je préfère une écoute directe.

— Bien, dit l'opératrice avec dépit. Coupez le contact. Je fais la commission à ce monsieur.

— Hé ! Nancy ! rappela Joe à, la dernière seconde. Surtout ne vendez pas la mèche. Robeson ne sait pas que je suis ici.

Pour toute réponse, la jeune fille sourit. Maubry savait qu'elle appliquerait la consigne. Mieux valait en effet que Manuel Robeson ignore encore que son reporter favori fréquentait l'Institut de biochimie.

Alors que le fiancé de Joan raccrochait, il se tourna vers Lorton :

— Carson-City... Des nouvelles de Kander ! Pourvu qu'il ne soit rien arrivé de fâcheux à Mac...

Il n'attendit pas longtemps la communication. Cinq minutes plus tard, le visiophone sonnait à nouveau. La standardiste de l'Institut annonça le correspondant de Carson-City.

Joe reconnut l'hôtelier sur l'écran :

— Parlez vite, je vous en supplie. De la casse ?

— Non, fit l'hôtelier, rassurant. Comme vous me l'aviez demandé, je me suis occupé particulièrement du locataire du 23. Fréquemment, je suis entré dans sa chambre, avec les précautions indispensables, afin de voir si M. Kander dormait toujours. Il y a une demi-heure, je l'ai trouvé éveillé... Oh ! Plutôt à demi-conscient, comme s'il délirait. Il vous réclamait, monsieur Maubry.

— Quoi ? haleta Joe, la sueur aux tempes. Kander m'appelait par mon nom ?

— Par votre prénom, plus exactement. Je crois qu'il a quelque chose à vous dire. Aussi, sans tarder, j'ai saisi le visiophone...

— Vous avez bien fait. J'arrive immédiatement ! Le reporter raccrocha. Il était pâle. Joan avait entendu la conversation et elle en devinait la portée dramatique.

— Vous partez, Joe ? Puis-je vous accompagner ?

— Si vous voulez, accepta Maubry. Mac me réclame. Il est nécessaire, du reste, que je lui administre d'autres sédatifs. Il faut qu'il dorme, afin d'enrayer son mal, de retarder son évolution. C'est le seul moyen de lutte dont nous disposons actuellement.

Il consulta sa montre :

— Hum ! Le prochain ionobus pour San Francisco part dans moins d'une demi-heure. Nous avons le temps de l'attraper. Slone nous conduira en hélico à l'aéroport.

— J'aurais pu vous mener directement à Carson-City, proposa Slone.

— Non. Ton hélico est trop poussif. C'est une charrette.

— Comme vous voudrez, grommela le pilote un peu vexé.

Joan, Maubry et Slone s'éclipsèrent à toute vitesse, laissant Lorton désorienté. Mais le vieux savant commençait à connaître le caractère impulsif des reporters, notamment des amis de Kander.

Déjà, l'hélicoptère de la Télé emportait nos héros vers l'aérogare. Quelles révélations allait faire Mac Kander, l'irréremédiable condamné ?

*
* *

Mac Kander n'allait pas plus mal. Il n'allait pas mieux non plus. Il était encore sous le coup des piqûres sédatives et ses lèvres remuaient sans articuler le moindre son. Kander avait-il conscience de son état ? On se le demandait car il ne réagissait pratiquement plus, son organisme bourré de calmants.

Il ne souffrait pas. Il semblait engourdi. Pourtant, en voyant Joan et Joe, il avait souri, faiblement. Il avait reconnu ses amis.

— Tu m'as appelé, Mac ? dit Maubry, penché sur le biologiste. Je me trouvais à l'Institut. Je suis accouru immédiatement.

Kander, par un terrible effort de volonté, triompha de son abattement, bégayant :

— Merci, Joe... Je... Tu as raison. Le sommeil... le repos absolu, sont des armes contre l'invasion des homoncules. Certes, cela n'assure qu'un répit, mais... il est appréciable. Bien que ma sclérose évolue lentement, je me sens très bien, détendu, dans une espèce de nirvana. Mon cerveau fonctionne au ralenti.

Il chercha la main de Maubry, la découvrit, la serra :

— Écoute, Joe... Je me souviens... Ruth... Lui as-tu inoculé, comme je te l'avais conseillé, des homoncules ?

— Oui. Ruth lui-même a confirmé qu'il avait lutté contre ces microscopiques envahisseurs, par des anti-enzymes, des anticorps spéciaux. Après récupération des homoncules, Lorton affirme que ceux-ci sont d'une couleur nettement plus claire, dénotant un affaiblissement de leur virulence.

Les yeux de Kander étincelèrent. Il voulut se dresser sur son séant, mais il présuma de ses forces. Il retomba dans le creux de l'oreiller, en soupirant. Son front s'humecta de sueur.

Joan attendait, une seringue de Pravaz à la main. Elle était blême, bouleversée. Volontairement, elle ne parlerait pas de l'évasion de Ruth, ni même de sa contamination et celle de Joe. À quoi bon alarmer davantage ce pauvre Mac, déjà terriblement éprouvé ?

— Tu es dans le bon chemin, hoqueta le malheureux, portant ses mains à sa tête, comme si une douleur atroce, fulgurante, le transperçait. C'est la voie que je m'étais tracée. Rappelle-toi, et répète-le à Lorton : c'est avec des microbes à la virulence atténuée que l'on fabrique un vaccin. C'est donc avec des homoncules qu'il faut lutter... Tu dois étudier... Oh ! Ma tête ! gémit soudain Kander. Voilà que ça recommence.

Joan s'approcha, frémissante. Elle haletait. Maubry lui fit signe,

impérativement, de s'immobiliser. Il se pencha sur son ami :

— Que dois-je étudier, Mac ?

— Le... les nouveaux homoncules affaiblis par leur passage dans le sang de Ruth. Alors, Lorton pourra l'examiner... Il trouvera, parce que Lorton est un grand savant...

— Mais après, Mac... que faudra-t-il faire ? insista le reporter.

— Je ne sais pas, Joe... Je ne sais plus. Tout se brouille à nouveau dans ma tête.

À ce moment, Joan poussa une sourde exclamation. Maubry contempla sa fiancée. Jamais il ne l'avait vue aussi pâle. Ses lèvres étaient décolorées. Son regard se fixait avec intensité sur les mains de Kander.

Alors, Joe comprit le drame atroce, abominable. Le drame devant lequel, pour le moment encore, la science était désarmée.

— Mac ! Mac ! gémit le téléreporter.

Il tenait les mains de son ami dans les siennes. Il sanglota. Il pleura, nerveusement. Les doigts de Kander, ses paumes, se couvraient de minuscules points rouges. À peu près chaque pore de la peau exsudait une imperceptible goutte de sang. Le phénomène, symptôme terminal de la maladie, s'étendrait rapidement à tout le corps.

— Donnez-moi la seringue, Joan ! ordonna brusquement Maubry, décisif.

Il releva la manche du malheureux. La chair blanche virait lentement au rouge et c'était uniquement les drogues qui empêchaient Kander de fuir dans le Nevada, pour s'enraciner. Les narcotiques le clouaient au lit.

Joe administra la piqûre. L'effet ne se fit pas attendre. La dose était corsée. Le biologiste ferma bientôt les yeux et s'endormit d'un sommeil pesant, voisin de la mort.

Maubry se leva.

— Allons-nous-en, Joan. À son prochain réveil, Mac risque de ne plus avoir sa conscience d'homme. Souvenez-vous de Golson.

La jeune journaliste, au bord de la crise de nerfs, se jeta dans les bras de son fiancé. Elle pleurait.

— La sclérose nous guette, Joe ! En nous, le terrible mal progresse. Les homoncules se multiplient, déversent leurs enzymes et...

— Taisez-vous, interrompit Maubry en l'embrassant. Je vous aime, Joan. C'est une raison suffisante, à mes yeux, pour accélérer la lutte. Nous ne sauverons peut-être pas ce pauvre Mac, mais, je vous le jure, chérie, vous vivrez. Vous vivrez en femme, heureuse, sans la peur dans la gorge.

Elle tendit ses lèvres. Son visage mouillé de larmes était bouleversant de sincérité :

— Je vous aime aussi, Joe ! Votre amour, je ne veux absolument pas

le perdre. Rentrons immédiatement à Washington.

Maubry ferma la chambre à clé et donna de nouvelles consignes à l'hôtelier. Celui-ci n'avait rien à craindre. Kander dormirait pendant au moins quarante-huit heures.

Puis les deux reporters se ruèrent vers l'hélicoptère. Un hélico du service régulier intérieur les emmènerait à San Francisco. De là, ils s'envoleraient pour Washington, à bord d'un rapide ionobus.

Quarante-huit heures de répit pour Kander... C'était peu. D'ici là, Maubry et Lorton auraient-ils découvert du nouveau ? Il faudrait un miracle. Et les miracles, en ce siècle tourmenté, n'existaient plus et appartenaient au passé.

*
* *

Lorton agitant le soluté dans l'éprouvette. À l'intérieur de celle-ci, nageait un homoncule récemment retiré du corps de Ruth. Puis le professeur comme l'avait fait précédemment Kander, versa le composé chimique dans un récipient en plastique qu'il glissa ensuite sous la sphère.

Slone tenait Ruth en respect dans un angle du labo. Le pilote ne perdait pas de vue le gnome à peau rougeâtre. Il surveillait ses moindres gestes, un revolver à polychromes à la main. Il mastiquait un chewing-gum et on le devinait nerveux. Fréquemment, il grimaçait. Il n'aimait pas les sorciers humains en blouse blanche et pour lui, Lorton était un sorcier.

Maubry se campa devant Ruth. Son revolver dépassait d'un étui, à sa ceinture :

— Nous avons été contraints de vous sortir de la sphère et comme le temps presse, nous accélérons nos travaux. Devant l'absence d'un système paralysant, je vous conseille de vous tenir tranquille, Ruth. Slone est un as au pistolet et si vous montriez quelque velléité, il vous abattrait. Je crois que, désormais, nous pourrions nous passer de vous.

— Vous allez stimuler la croissance d'un de mes frères ? interrogea l'homoncule.

— Oui, à coups de rayonnements gamma et d'ultra-violets. Vous aurez un sosie, Ruth. Mais un sosie affaibli par vos anti-enzymes et vos anticorps spéciaux.

— Il ne pourra se reproduire, prévint Ruth. Il est stérile.

— Je sais, opina Joe. Cela importe peu. En attendant, observez ce qui va se passer dans la sphère. Le spectacle en vaut la peine. Vous apprendrez comment les hommes, cette race intelligente, vous ont tiré de votre univers microscopique.

Lorton avait mis en route les dynamos. Un ronronnement emplissait le laboratoire. À l'intérieur de la sphère, une aveuglante clarté

baignait le composé d'uracile.

Maubry distribua des lunettes noires à Joan et à Slone. Puis tous observèrent, haletants, le stimulateur de croissance, d'où allait jaillir un être semblable à Ruth.

Sa venue apporterait-elle l'espoir aux hommes ?

CHAPITRE VII

— Vous pouvez quitter vos lunettes, conseilla Lorton en ôtant lui-même ses verres fumés.

Joan, Maubry et Slone s'exécutèrent avec soulagement. Le spectacle était terminé de l'autre côté de la sphère. Un être prodigieux s'animait derrière les parois de verre et il ressemblait étrangement à Ruth.

Nul doute. Il s'agissait d'un homoncule. Il était légèrement plus rosé que son congénère, déjà, tiré hors du monde microscopique, mais il n'en appartenait pas moins à cette race intermédiaire entre le végétal et l'homme.

Joe contempla avec acuité la nouvelle créature, toute frémissante de sa vie géante. Il concentra sa pensée :

— Comment vous appelez-vous ?

— Scléro, répondit télépathiquement le gnome rosé. Je suis issu de la mandragore...

— Je sais, trancha Maubry. Connaissez-vous votre ami Ruth ?

Scléro orienta son regard globuleux vers son congénère, toujours menacé par l'arme de Slone. Il l'observa longuement.

— Non.

— Comment ? Vous étiez dans son sang. Ruth a libéré contre vous des anti-enzymes, des anticorps spéciaux, qui vous ont donné cette couleur rosée particulière.

— Notre race se compose de nombreux individus. Nous ne pouvons tous nous connaître. Franchement, quand j'ai compris que j'étais inoculé dans un appareil circulatoire, j'ai cru au sang d'un homme. Mon erreur m'apparut au moment où je dus lutter contre des enzymes, des anticorps. En un instant, je me trouvais paralysé, incapable de libérer les semences de la sclérose. Je n'obéissais plus aux lois de Mandragoras qui veut transformer la Terre en un immense champ d'hommes-végétaux.

Joe s'approcha du tableau de contrôle, écarta Lorton, et manipula des boutons. L'étau paralysant Scléro se relâcha. Le gnome put bouger. Enfin, la cloche de verre se souleva, libérant définitivement l'homoncule captif. Joan esquissa un mouvement de recul :

— Vous êtes fou, Joe... Vous prenez des risques énormes.

— Des risques ? ricana le reporter. Vous exagérez. Mon pistolet va suivre tous les gestes de Scléro. Regardez bien.

En fait, rien ne semblait menacer les hommes réunis dans le labo. Maubry braquait son revolver sur Scléro et Slone surveillait toujours étroitement Ruth.

Ce dernier scrutait attentivement son congénère, afin de déceler ses intentions. Bientôt, les deux homoncules se trouvèrent face à face et, instinctivement, les humains s'écartèrent.

Quels propos échangèrent les deux gnomes ? Nul ne le sut, car un tiers ne captait pas une conversation télépathique si son cerveau n'était pas sollicité. Puis, soudain, avec une brusquerie étourdissante, les homoncules se précipitèrent l'un sur l'autre.

Ce fut un heurt colossal, spectaculaire. Pour une cause encore insoupçonnable, les enfants de Mandragoras en venaient aux mains, se battaient. L'issue de la lutte restait évidemment incertaine mais les deux antagonistes jetaient toutes leurs forces dans la bataille, des forces souvent obscures, glandulaires.

Les bras difformes étreignaient les corps mal bâtis. Les haleines se mêlaient férocement et des spasmes rageurs agitaient les échines fibreuses. Chacun des combattants exsudait son acide nocif, cherchant à brûler son adversaire en un point sensible. Mais on se demandait si ces êtres fantastiques n'étaient pas capables, par réflexe, de libérer spontanément des liquides neutralisant les effets de l'acide. Dans ce cas, le combat risquait de s'éterniser, pour s'achever dans l'épuisement et le match nul.

Les spectateurs de cette scène imprévisible, réunis près de la sphère de verre, vivaient sans doute les minutes les plus palpitantes de leur existence. Ils restaient pétrifiés, les revolvers tremblant dans leurs mains moites, la sueur aux tempes, s'interrogeant s'il fallait interrompre cette lutte fratricide, ou en attendre le dénouement.

— Ils s'entretuent ! haletait Lorton.

— Laissons-les, conseilla Maubry. Nous assistons à un test, à l'un de ces combats que l'on observe derrière l'oculaire d'un microscope. Le stimulateur de croissance nous offre un spectacle à l'échelle humaine.

On ne comprenait pas pourquoi deux êtres de même race se battaient avec un tel acharnement. Les chocs sourds des corps qui se heurtaient se mêlaient aux projections d'acide, dont les gouttelettes aspergeaient le sol du labo, comme la bave d'un chien enragé.

L'allure s'atténuait. L'ardeur s'apaisait. Il était évident que les deux antagonistes ne pouvaient soutenir longtemps une telle dépense d'énergie. Ruth, inondé de liquide jaune, chancelait. Finalement, il glissa à terre, se tordit de douleur. Quelques spasmes marquèrent son agonie, puis il succomba après un dernier regard de haine à son adversaire.

Scléro haletait. Tout son être vibrait encore de l'intense lutte. Ses glandes se tarirent, son surplus d'acide s'évacua et il reprit son aspect normal. Il contempla longuement son ennemi et parut étonné d'avoir terrassé l'un de ses « frères ».

Avec circonspection, Maubry s'approchait. Il se pencha sur Ruth,

immobile, inanimé. La pensée de Scléro se vrilla dans son esprit :

— Ruth est mort, n'en doutez pas. J'ai lutté contre son acide en perturbant son équilibre glandulaire. C'est-à-dire que son propre acide l'a tué.

Joe se releva, pâle. Il observa l'homoncule rosé avec une certaine appréhension. Mais son revolver ne quittait pas sa main droite et ne tremblait pas.

— Comment avez-vous réalisé ce tour de force ? Télépathiquement ?

— Non, bien sûr, bien que nous soyons capables d'imposer quelquefois notre pensée. J'ai sécrété certaines enzymes dont jusque-là, je l'avoue, je n'avais jamais eu à faire usage, et dont j'ignorais même l'existence dans mon organisme. Je crois plutôt que cette nouvelle possibilité m'est venue après mon passage dans le sang de Ruth.

— Étonnant ! fit Maubry, admiratif. Vous avez donc acquis le pouvoir de vous défendre contre vos semblables. Mais pourquoi avez-vous attaqué Ruth ? Je l'ai nettement remarqué, vous avez provoqué votre congénère, en vous ruant sur lui.

— Je l'avoue. Il se passe en moi quelque chose d'incompréhensible. Avant mon inoculation dans le sang de Ruth, j'obéissais à Mandragoras. L'idée de scléroser les hommes était ancrée en moi. Or, depuis mon contact avec les anti-enzymes et les anticorps de Ruth, cette idée s'est profondément modifiée. Je pense que certains de mes chromosomes ont subi des transformations. Le fait que Ruth ait immédiatement réagi à mon inoculation m'a libéré de mes obligations envers Mandragoras. J'ai lutté contre les anti-enzymes. J'ai perdu le pouvoir de me reproduire, mais j'ai conservé la vie au prix d'un terrible effort glandulaire. De ce combat microscopique, je conserve une haine farouche envers les homoncules rougeâtres. Ne croyez pas que je sois l'ennemi des hommes. Je suis au contraire leur allié. Ceux de mes congénères qui ont été stérilisés par Ruth, en même temps que moi, sont aussi vos alliés, n'en doutez pas.

Un frénétique espoir secoua Maubry. Il pensa au pauvre Kander, abruti par les soporifiques, livrant son ultime combat.

— Par exemple, si je vous mettais en présence d'un homoncule rougeâtre, c'est-à-dire capable de procréer, l'attaqueriez-vous ?

— Naturellement ! répondit Scléro. Ne serait-ce que par antipathie et pour me venger de ma stérilité. Inoculez-moi dans un organisme humain bourré d'homoncules rougeâtres, et je débarrasserai cet organisme des parasites qui le sclérosent !

— Écoutez, dit Joe hâtivement, le stimulateur de croissance vous a tiré du monde infinitésimal et vous ne pouvez y retourner. Mais j'ai récupéré plusieurs de vos congénères du sang de Ruth. Je vais immédiatement les inoculer à un ami. Que se passera-t-il d'après vous,

Scléro ?

— S'il s'agit vraiment d'homoncules stériles, ceux-ci neutraliseront non seulement l'acide éjecté par les glandes des homoncules rougeâtres, mais ils perturberont l'équilibre glandulaire et nos frères ennemis succomberont, comme a succombé Ruth.

Un doute, pourtant, plana sur Joe.

— Que deviendront les homoncules stériles dans le sang de l'homme ?

— Incapables de se reproduire, ils achèveront leur temps normal d'existence – très court dans le monde infinitésimal – sans léser le moins du monde la texture organique du malade. Ne l'oubliez pas : je suis non seulement stérile, mais incapable de scléroser. Ruth m'a ôté ces deux possibilités.

— Ruth vous a offert mieux que cela ! triompha le téléreporter, rengainant son revolver dans son étui. Il vous a libéré de l'effrayant Mandragoras et il vous a rejeté dans le camp des hommes.

Il se rua sur une éprouvette, aux trois quarts pleine d'un soluté où baignaient des homoncules rosés. Il contempla le tube avec ravissement et l'éleva à hauteur de ses yeux. Dans le rayon de lumière, par transparence, le liquide avait une couleur de rubis.

— Vite, Joan ! hurla Maubry. Filons immédiatement à Carson-City. Il n'est peut-être pas trop tard.

— Mais..., balbutia la jeune fille, rien ne prouve que...

Une fois de plus, l'impulsif Joe entraîna sa fiancée hors du laboratoire. La porte claqua derrière eux et Slone étouffa un juron. Il s'empessa de fermer le verrou. Il ne tenait nullement à ce que Scléro s'échappât, comme Ruth.

Haussant les épaules, le revolver braqué sur l'homoncule, il intima :

— Allons, Scléro, pas d'enfantillage. Retournez sagement dans votre cloche de verre. Je ne partage pas l'optimisme de mon ami Maubry et je me méfie.

Le gnome obéit, prouvant sa soumission, sa docilité. Il monta sur le piédestal :

— Vous avez tort de me traiter en ennemi de votre race. Je vous apporte au contraire le salut.

— O.K. ! grommela le rouquin. Je vous croirai quand vos collègues microscopiques auront sauvé Mac Kander.

Lorton appuya sur un bouton du tableau de contrôle. La sphère de verre s'abaissa, encapuchonna Scléro. Puis le faisceau paralysant immobilisa définitivement l'homoncule.

Satisfait, Slone rengaina son arme. Il avait envie d'allumer une cigarette, mais il se rendit rapidement compte qu'il se trouvait dans un labo. Il se priva de fumer.

— Sincèrement, professeur, dit-il tourné vers Lorton, pensez-vous

que Kander...

— Je ne sais pas ! trancha le vieux savant avec un soupir, devinant la pensée de Slone. Maubry nous préviendra dès qu'il aura du nouveau. En attendant, je vous conseille de vous tenir sur vos gardes.

Le rouquin fronça les sourcils :

— Scléro a regagné sa cage de verre. Quel risque courons-nous ?

— Le même que James Flier. Souvenez-vous. Le cerveau de Flier a été sollicité par la puissante pensée de Ruth. Si, à notre tour, nous tombons dans l'orbite de Scléro...

— Sacrebleu ! tonna Slone, pointant son index sur son front. Vous avez raison. Je ne tiens pas à faire la connaissance de l'acide que Scléro produit à volonté. Restons vigilants.

*

* *

Mac Kander dormait.

Il semblait détendu, reposé. Son visage n'exprimait aucune douleur. À son chevet, Joan et son fiancé l'observaient avec condescendance.

Quand les deux reporters arrivèrent à Carson-City, l'hôtelier les rassura. Kander dormait toujours, bien que son sommeil fût parfois agité. Mais les drogues l'abrutissaient. Il ne s'éveilla même pas lorsque ses deux amis se glissèrent dans sa chambre.

Maubry avait apporté une serviette de cuir de Washington. Il en tira la fameuse éprouvette où nageaient des homoncules rosés, puis, à l'aide d'une seringue, il en aspira le contenu. Alors, résolument, sans la moindre hésitation – car le temps pressait – il inocula le soluté à son camarade.

Kander ne réagit pas à la piqûre. Il resta inerte. Pourtant, les congénères de Scléro se déversaient dans son sang et organisaient déjà la bataille.

— Les homoncules rosés attaquent les homoncules rougeâtres ! exultait Joe. Ils neutralisent l'acide et déséquilibrent le système glandulaire de leurs ennemis. Leur triomphe est assuré.

— Vous vous emballez trop facilement, Joe ! protesta Joan.

— Voyons, nous avons des preuves. Vous avez assisté au combat de Scléro et de Ruth. Ce dernier a été terrassé et, croyez-moi, il a lutté de toutes ses forces. En inoculant des homoncules rosés dans le sang d'un homme, nous amorçons un combat sans pitié à l'échelle microscopique, un combat semblable à celui du labo. Ruth, en luttant contre ses congénères, a créé ses propres ennemis en leur ôtant deux impératifs de Mandragoras : se reproduire et scléroser. Ces deux possibilités leur étant désormais refusées, les congénères de Scléro en ont conçu une haine farouche envers leurs semblables. Ne prétendez pas, Joan, que Scléro et Ruth étaient de mèche. Ils ont livré un combat

à mort.

Si l'état de Kander ne s'améliora pas dans les deux heures qui suivirent l'injection, il ne s'aggrava pas non plus. Les pores de sa peau n'exsudaient plus une goutte de sang, la dernière en date s'étant coagulée. Mais ce symptôme annonçait-il vraiment une atténuation de la maladie ?

Cette multitude de points rouges coagulés donnaient à la figure du biologiste un aspect particulier.

— Je laverai toutes ces plaies microscopiques, déclara Joan, oubliant sa propre contamination.

— Vous voyez, Joan, triompha Maubry, saisissant les mains de sa fiancée, vous gardez confiance, puisque vous parlez déjà, de la toilette de Mac. Oui, vous laverez ces plaies. Et quand nous serons certains de tenir la victoire, nous nous inoculerons à notre tour des homoncules rosés.

— C'est vrai, Joe, nous sommes contaminés.

— Nous touchons au but, chérie... ce but que se proposait d'atteindre Mac.

— Puissiez-vous dire vrai ! Quel cauchemar ! Je sens que mes nerfs craquent. Une fatigue générale me paralyse. Je crois bien que, chez moi, la maladie s'aggrave rapidement. Je résiste moins qu'un homme.

Le reporter saisit sa fiancée dans ses bras. Il la serra, l'embrassa :

— Courage, Joan ! Dominez-vous... Voulez-vous une piqûre sédatrice ? Vous vous êtes beaucoup dépensée ces jours derniers et il est normal que votre organisme marque un certain fléchissement. Vous avez besoin de repos.

— Sans doute. Mais je ne prendrai du repos que lorsque je saurai Mac Kander hors de danger. Alors, seulement, je consentirai à me soigner.

Maubry sourit. Il regarda sa montre. Au dehors, la nuit folâtrait dans Carson-City et sur le Nevada tout proche.

— À quoi bon veiller Mac ? Nous allons demander deux chambres à l'hôtelier. Une nuit de sommeil nous remettra sur pied. Demain, nous verrons si notre ami va mieux.

Sans bruit, ils quittèrent le biologiste et éteignirent la lumière. La pièce fut plongée dans l'obscurité. Avant de refermer la porte, Joe tendit l'oreille. Il perçut la respiration régulière de son camarade. Il en éprouva un certain réconfort.

*

* *

Un pâle soleil hivernal inondait Carson-City. Au loin, s'étendait la monotonie du Nevada parcouru par une bise aigre.

Joan et Maubry étaient à nouveau au chevet de Kander. Celui-ci

venait d'ouvrir les yeux. Il restait encore abruti par les soporifiques, mais il reconnaissait ses amis. Il leur adressa un sourire furtif. Des mots sortirent avec difficulté de sa bouche :

— Je... je me sens faible, très faible, comme... si j'avais reçu des coups, ou comme si je me relevais d'une grippe.

Joe tapota la main de son camarade, une main blanche, lavée par les soins de Joan.

— Tu vas mieux, Mac, beaucoup mieux. Je crois même que tu es hors de danger. Hier, je t'ai inoculé des homoncles à virulence atténuée.

— Un vaccin ?

— Mieux que cela : un sérum. Comme tu me l'avais conseillé, j'ai inoculé des homoncles dans le sang de Ruth. Puis j'ai récupéré ces parasites. Je n'apprécierai jamais assez le concours que m'a apporté Lorton... Eh bien ! chose incroyable, les homoncles rosés s'attaquent avec acharnement aux homoncles rougeâtres et les terrassent rapidement grâce à une action glandulaire. Je n'entrerais pas dans les détails, Mac, car je ne voudrais pas te fatiguer...

— Je t'en prie, Joe, j'ai le droit de savoir. Mon cerveau raisonne froidement et je m'exprime de plus en plus avec facilité, preuve que mon état s'améliore.

Aussi brièvement qu'il le pût, afin de contenter son ami, Maubry expliqua comment Lorton, Joan et lui étaient parvenus à tirer Scléro du monde infinitésimal. Quand il mit l'accent sur le combat entre Scléro et Ruth, le visage de Kander s'éclaira :

— La lutte à laquelle vous avez assisté dans le labo de l'Institut a dû logiquement se répéter dans mon organisme, à une échelle naturellement microscopique. Les homoncles rosés ont immédiatement attaqué leurs frères rougeâtres et les ont décimés grâce à leurs nouvelles possibilités. Le combat se poursuit certainement encore dans mes vaisseaux sanguins et mon amélioration prouve que le clan de Scléro triomphe de celui de Ruth. Une nouvelle dose de sérum sera sans doute nécessaire pour affirmer la supériorité des homoncles rosés, car je me trouvais aux termes de la maladie. Néanmoins, ce premier apport de soluté a permis non seulement de stopper la sclérose, mais de la faire régresser.

Kander voulut se dresser sur son séant, mais il retomba lourdement sur son oreiller, le visage en sueur. Il passa la main sur son front, ignorant qu'hier encore, les pores de sa peau exsudaient des gouttes de sang.

Condescendante, Joan lava avec une éponge la figure ruisselante du malade. Elle sourit :

— Je vous en supplie, ne vous agitez pas. Vous êtes encore très faible. Il faut que vous aidiez les homoncles rosés dans leur lutte.

— Oui... haleta le biologiste, avalant sa salive. Je présume de mes forces. Je suis encore un paquet de chairs amollies. Je viens de m'en rendre compte... Ah ! mes amis, vous venez sans doute de sauver l'humanité de sa plus affreuse destinée.

Maubry haussa, les épaules :

— Tu oublies que nous avons agi suivant tes directives. C'est toi qui nous a conseillé d'inoculer des homoncles dans le sang de Ruth. Or, cette initiative a précipité la victoire.

— Bah ! trancha Joan. Ne nous disputons pas sur la paternité du sérum. Mettons que nous y avons tous contribué. L'essentiel est de disposer d'une arme contre la sclérose de Mandragoras.

Kander conseilla à son ami de lui faire une prise de sang. Lorsque le téléreporter se fut acquitté de cette tâche, le biologiste expliqua :

— File à Washington, au labo, et examine le prélèvement. Si le sérum possède toute l'efficacité qu'on souhaite, tu découvriras, mêlé au plasma, des cadavres d'homoncles rougeâtres.

Joe promit et se sauva en compagnie de Joan, recommandant à l'hôtelier de monter à Kander un repas léger. Dans l'ionobus qui les ramenait à Washington, Maubry soupira :

— Pour obtenir du sérum, il faudra tirer du monde microscopique un homoncle rougeâtre, puis lui inoculer des germes de Mandragoras. Ensuite, il conviendra de récupérer ces germes. Dommage que le pouvoir de procréer soit interdit désormais au clan de Scléro, car la production du sérum serait accélérée.

Joan fronça les sourcils :

— Mac doute-t-il de la réussite ? Pourquoi ce nouvel examen de sang ?

— Simple vérification.

Au labo de biochimie, Lorton et Slone attendaient les reporters avec l'impatience que l'on conçoit. Quand ils apprirent de la bouche même de Maubry et de Joan que Kander allait mieux, ils en éprouvèrent un soulagement immédiat. Le vieux professeur se laissa choir sur une chaise :

— Dieu soit loué ! soupira-t-il.

Joe tendit le tube qui contenait le sang de son ami.

— Examinez cela, professeur. C'est le vœu de Kander. Il faut savoir si le triomphe des homoncles rosés est total.

Lorton s'exécuta sur-le-champ. Il glissa quelques gouttes de sang entre deux lamelles, puis plaça la préparation sous l'oculaire du microscope. S'installant auprès de l'instrument, il commença son examen.

Rapidement, il poussa une exclamation :

— Venez voir, mes amis ! invita-t-il soudain, cédant sa place au microscope.

Maubry, puis Joan, observèrent la préparation. Les hématies de Kander véhiculaient des masses inertes qui n'étaient autres que des homoncles rougeâtres. Aux côtés de l'une de ces masses, une créature plus rosée s'animait...

Joe prit sa fiancée dans ses bras et la souleva de terre. Il la couvrit de baisers :

— Le doute n'est plus permis, chérie ! exulta-t-il. Le clan de Scléro terrasse celui de Ruth. Le sérum est efficace à cent pour cent car les homoncles rougeâtres ne disposent d'aucune parade contre leurs frères ennemis.

Le vieux Lorton avait des larmes dans les yeux, tandis que Slone, conscient qu'un important événement se déroulait – malgré sa totale incompétence en biochimie – manifestait sa joie en battant des mains.

— N'attendez pas pour vous inoculer des homoncles rosés, conseilla Lorton, s'adressant aux deux reporters. Vous êtes contaminés, ne l'oubliez pas. Plus tôt vous commencerez le traitement, mieux cela vaudra.

— Comptez sur nous, professeur ! jubila Joe. Mais vos services doivent être alertés. Il faut produire le sérum en grande quantité, jusqu'à complet anéantissement de la race de Mandragoras. Le public ne doit plus rien ignorer du terrible danger qu'il a couru...

*
* *

Trois jours plus tard, alors que Mac Kander se remettait lentement dans un hôpital de Carson-City, la Télévision et le *Star Tribune* annonçaient au public la prodigieuse aventure de Ruth et de Scléro...

Le monde ignorant en eut le souffle coupé. Un frisson d'épouvante rétrospectif passa sur toutes les échines quand les photos du *Star Tribune* et les écrans de la Télé montrèrent Scléro dans sa cage de verre, à l'Institut biologique de Washington.

Dans la puissante automobile qui, à plus de cent cinquante kilomètres à l'heure, emportait Joan Wayle et son fiancé vers les plages de Floride, le cauchemar s'estompait au fil de la route.

Maubry conduisait et souriait à la vie.

— J'ai besoin d'air pur, d'espace, de nature, de vacances enfin, après ces heures sombres d'hiver. Si tu savais combien je t'aime, Joan !

Ce tutoiement ne choqua nullement la jeune fille qui se blottit contre le reporter. Sa tête se cala au creux d'une robuste épaule. Elle ferma les yeux.

— Joe chéri..., murmura-t-elle. Notre sang véhicule des homoncles rosés. Mais je m'en moque. Ils sont nos défenseurs et ils le seront aussi longtemps que durera leur existence... Mais Scléro, que deviendra-t-il ?

— Une sorte de héros national. Peut-être les pouvoirs publics l'autoriseront-ils à circuler librement sur le territoire U.S. Je crois que personne ne s'y opposera. Ce n'est pas drôle, même pour un homme-végétal, de vivre sous une cloche de verre.

Le reporter arrêta sa voiture en bordure de la mer. Il mit pied à terre et Joan le rejoignit. Il l'enlaça :

— Ne pensons plus au passé. J'ai hâte de m'ébattre sur les plages chauffées par le soleil.

Un air tiède soufflait du large et chuchotait dans quelques palmiers. Des nuages blancs se pourchassaient dans un ciel pur. Là-bas, sur la grève, le ressac de la mer léchait le sable avec des spasmes d'allégresse et des frissons d'écume.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE FOUCAULT,
126, AV. P.-V. COUTURIER,
KREMLIN-BICÊTRE (SEINE)

Dépôt légal : 4^e trimestre 1960

IMPRIMÉ EN FRANCE

PUBLICATION MENSUELLE

-
- 1 Voir « La folie verte », même auteur, même collection.
 - 2 Death Valley : Vallée de la Mort, située au sud du Nevada.